



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

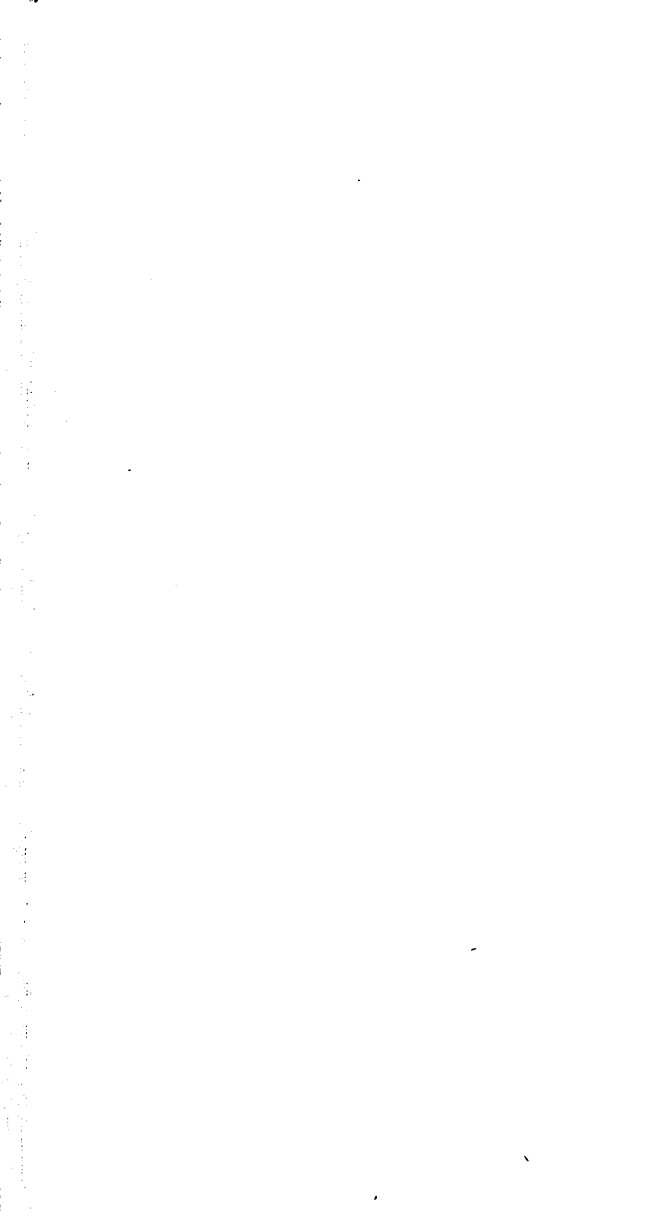
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07581457 8

The
Gordon Lester Ford
Collection
Presented by his Sons
Worthington Chauncy Ford
and
Paul Leicester Ford
to the
New York Public Library.





1825
1848

LETTRES
DU MARQUIS
DEROSELLE

Elie.

LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

Par madame E. D. B.

Anne Louise d'Elbe-Béaumont.

NOUVELLE EDITION.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouvent.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,
grand'salle du Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXV.

B. M.
C. N.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

158879

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1899.

NOV 19 1900
LIBRARY
UNIVERSITY OF CHICAGO

Auguste C. Jones, Boston



LETTRES

DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE PREMIERE.

*DE la Comtesse de Saint-Sever au
Marquis de Roselle.*

A Paris, 18 Novembre.



A tendre amitié qui nous unit, mon cher frere, & que vous avez toujours crue, comme moi, nécessaire à notre bonheur, m'est si précieuse, que le moindre refroidissement me causeroit un mortel chagrin. Je tâcherai de ne m'y jamais exposer.

I. Partie.

M. de Roselle

A



Vous êtes sûr de mon cœur , je connois le vôtre ; je ne devois pas craindre d'être indiscrette en vous conjurant de m'expliquer votre conduite. Vous avez quitté l'appartement que je vous avois choisi près de moi ; vous êtes allé vous loger dans un quartier éloigné : je ne vous vois plus aussi souvent que je vous voyois ; je ne fais.... mais je crains.... je m'alarme peut-être à tort.... ferois-je assez heureuse pour que mes craintes ne fussent point fondées ! M'aimez-vous toujours , mon frere ? Rassurez mon cœur , ce cœur que dans tous les temps vous avez trouvé si tendre. Peut-être les avis que je vous donnois vous ont-ils déplu ; mais songez que je suis votre sœur ; plus que votre sœur : vous n'avez plus de pere ni de mere , vous entrez dans le monde : le Corps où vous êtes vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraîneront dans les plaisirs & les dangers qui les suivent. Un homme de vingt ans qui se trouve comme vous abandonné à lui-même , jetté dans le tourbillon du monde & des séductions , a besoin de conseils ; il ne doit pas rougir d'en recevoir , d'en demander. Avez-vous de vrais amis ? A votre âge en choisi-t-

on de solides ? On en trouve de chauds , d'ardents , il en faudroit de sages. Vous n'avez qu'une amie , mon frere , une amie tendre & sincere , qui a plus d'expérience que vous , qui doit vous être chere ; la négligerez-vous ? Je vous ai parlé de mariage , ma proposition vous auroit-elle fait quelque peine ! Je n'ai point prétendu vous gêner ; l'amitié , la vraie tendresse ne sont point impérieuses , elles proposent & n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établissement honorable & avantageux ; je vous l'avoue , je voudrois vous voir marié ; vous le devez à votre nom , vous avez le cœur sensible , l'ame honnête , vous seriez heureux d'être lié par le devoir à une femme aimable & digne de vous. Mon frere , je vous regarde comme mon fils ; ne me le pardonneriez-vous pas ? J'ai balancé long-temps à vous écrire , j'aurois préféré une explication tête-à-tête ; vous l'avez évitée , je m'en suis apperçue ; répondez-moi , ouvrez-moi votre cœur : mon ami , mon frere , mon fils , ne craignez rien , soyez sûr que vous ne pourriez jamais m'empêcher de vous aimer.

L E T T R E I I.

Du Marquis de Roselle à madame de Saint-Sever.

A Paris , 18 Novembre.

QUels soupçons , ma sœur ! vous pouvez douter que vous ne me soyez toujours infiniment chère ! Revenez , je vous conjure , de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris , je vous estime , je dirois presque , je vous respecte ; mais cette expression vous déplairait. Votre amitié , l'intérêt que vous prenez à moi , me prénétrent de reconnaissance ; mais , ma chère sœur , ne vous affligez point , ne vous étonnez pas si je ne vous vois plus aussi souvent que je le voudrois : des liaisons nouvelles , occasionnées par un état nouveau , m'arrachent à vous malgré moi. Vos conseils , excellents pour régler les mœurs , ne pourroient à présent servir seuls de règle à ma conduite. Il me faut des amis , des hommes au fait des usages , des guides dans le monde ; souffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux & les

plus solides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonnez tout hors les vices , le monde pardonne tout hors les ridicules. Votre société est estimable , mais trop resserrée ; vous vivez , pour ainsi dire , en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que des vertus. J'en fais grand cas , mais leur société ne peut me suffire. Je suis dans le monde , il faut que je voie le monde. Je reçois avec reconnoissance la proposition que vous me faites de me marier ; mais je vous conjure , ma sœur , de ne pas me presser là-dessus. Plus ce lien me paroît respectable , & plus il m'effraie. Je suis si jeune ! Vous me rendriez malheureux , & vous rendriez malheureuse la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit , pour que je pusse songer à me marier , que j'aimasse. Le sentiment ne se commande point. Adieu , ma chere sœur , soyez sûre de ma tendre amitié ; ne me soupçonnez plus de refroidissement : pardonnez-moi mes absences involontaires , & , je vous en conjure , ne me parlez point de mariage.

L E T T R E I I I .

*De madame de Saint-Sever à madame
de Narton.*

A Paris , 19 Novembre.

JE n'ai pu y tenir davantage , ma chere amie , j'ai écrit à mon frere. Je vous envoie sa réponse , elle est polie , elle est amicale : elle n'est pas tendre. Il me donne des raisons ; mais il ne me rassure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaisons secretes , je vous l'ai déjà dit. Il se cache , mon amie , il est coupable. Qu'il voie le monde , j'y consens , mais que ce soit avec moi qu'il vive. Bon Dieu , qu'il me cause d'inquiétudes ! Que je voudrois faire revenir ce temps heureux , où , dans l'âge de l'innocence , il n'avoit de confiance qu'en moi ! Hélas ! vous savez , ma chere , s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere est aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere , qui nous fut enlevé si jeune en Italie à la tête de son Régiment ; moi-même à peine ai-je pu le connoître. Ma mere , en

mourant , vous vous en souvenez , me recommanda ce fils , ce cher objet de ses tendres soins. » Servez de pere & » de mere à votre frere , me dit-elle , » je le laisse entre vos mains & entre » celles de votre mari ; guidez tous » deux sa jeunesse. Il sera susceptible » de grandes passions , tâchez de le » préserver des grands malheurs qu'elles » entraînent. « Ces dernieres paroles d'une mere respectable & tendrement aimée , sont une loi gravée dans mon cœur ; je ne m'en écarterai jamais. Je ressens une double satisfaction quand je songe que j'obéis à ma mere en veillant au bonheur de son fils. Cette même idée redouble aujourd'hui mon inquiétude. Le moyen sûr de prévenir les maux que je crains , seroit un mariage agréable & avantageux ; je ne perds point de vue ce projet. J'ai envie de lui faire faire connoissance avec mesdemoiselles de Saint-Albin. L'ainée lui conviendrait ; mais que je crains ces liaisons dont je vous ai parlé ! Je n'appréhende pas qu'il se lie avec des hommes perdus de réputation : il a des sentimens , mais on peut l'abuser. Vous connoissez les faux principes des jeunes gens. Ils croient que la société des

femmes les plus viles ne les déshonorent point, & que pourvu qu'ils ne se montrent pas en public avec elles, il leur est permis de les voir familièrement. Est-il rien de plus inconséquent ! Mais l'inconséquence est l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frere veut que j'ignore ? Dois-je me livrer à une dangereuse sécurité ? J'attends de votre amitié & de votre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

L E T T R E I V.

De madame de Narton à madame de Saint Sever.

A Paris, 20 Novembre.

J'Entre dans vos peines, ma chere Comtesse ; je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de mystère que je remarque dans la lettre de votre frere me fait de la peine. Vous avez raison, on ne se cache point quand on n'a pas besoin de se cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas se flatter que votre frere ne

donne point dans les erreurs de son âge : tant d'exemples l'y entraîneront ! Et c'est en vain que votre sagesse se révolte de tout ce qui n'est pas aussi pur que vous-même ; mais il a l'ame honnête , il en reviendra. Vous l'avez jusqu'à présent gardé à vue , il n'est plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Observez-le ; mais ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-même. Votre frere est dans le monde ; c'est pour lui un pays étranger , il doit y être tout étonné. Le premier coup d'œil du monde est enchanteur pour son âge. Il suivra le torrent , il mènera d'abord une vie dissipée , il nouera des intrigues , il aura des passions , il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel , l'éducation qu'il a reçue , votre prudence me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice , ou du moins qu'il en sortira bientôt ; il est trop fait pour la vertu. Lorsqu'une fois on a pris du goût pour les plaisirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en désabuse ; les leçons , si elles ne sont adroitement déguisées , n'y peuvent rien. Sans l'expérience , il y a une foule de vérités que l'on est pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois presque pas ; mais je saurai ce qu'il fait par M. de Ferval , qui est en relations de plaisirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le temps ; tranquillisez-vous , ma chère Comtesse , j'espère vous apprendre bientôt de ses nouvelles : en attendant tâchez de l'attirer chez vous ; procurez-lui des plaisirs honnêtes , c'est le seul moyen de le dégoûter de ceux qui ne le font pas. Amusez-le , montrez-lui toute votre tendresse ; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez lui toujours de l'estime , c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir sur ses démarches une inquiétude & une curiosité fatigantes : paroissez ignorer , & ne point chercher à savoir tout ce qu'il ne veut pas que vous sachiez. Cette adresse est très-nécessaire avec les jeunes gens ; ils ne peuvent souffrir la dépendance , ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominants sont pour la liberté & pour les plaisirs. Des parents tendres doivent paroître s'y prêter ; cette complaisance assure leur pouvoir.

& n'y peut jamais nuire. Qu'on est puissant quand on est aimé ! Votre frere vous aime , son cœur & son caractère m'assureroient presque que ce n'est point le goût de la liberté qui vous l'arrache , & c'est sur cela que mon espérance est fondée , & mes soupçons aussi.

Si c'étoit une passion Vous vous en appercevrez bientôt ; s'il est vivement affecté , il voudra cacher quelque temps son amour. Les amants aiment le mystere , vous le verrez distrait , rêveur , inquiet ; si l'objet en est digne , il ne pourra tarder à vous ouvrir son cœur ; il voudra vous faire partager ses sentimens ; vous deviendrez sa confidente , il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureusement il s'étoit attaché à quelque femme méprisable , il mettroit tout en usage pour se dérober à vos regards ; loin de vous chercher il vous éviteroit ; ce seroit alors , ma chere , qu'il faudroit redoubler l'art pour cacher des soins qui deviendroient nécessaires. Cette crainte est peut-être sans aucun fondement , ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de sup-

primer les conseils , à moins que le Marquis ne vous en demande ; le moindre mal qu'ils puissent produire , lorsqu'ils ne sont pas demandés , c'est d'ennuyer ; & dès qu'ils ennuiant , ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux ; ils éloigneroient encore le Marquis ; il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons , & des leçons ne plaisent jamais. D'ailleurs rien n'est plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité , sans attention , ou dans le dessein formel de ne pas la suivre , ou ce qui est plus fâcheux encore , dans l'envie de l'éluder , de la retourner , de l'ajuster à ses intérêts & à ses penchans ; voilà , ma chere , ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des passions vives , & que des parents peu habiles accablent d'avis dans un temps où souvent ils ne sont pas capables de les écouter , encore moins de les suivre. Il ne faut point prodiguer la vérité , il faut la réserver pour les occasions décisives , la présenter alors dans toute sa force ; voilà comment elle peut opérer les plus grands efforts.

Je ne vous conseille point non plus de parler de mariage à votre frere ; vous

voyez ce qu'il vous dit. Sa résistance ne me surprend pas ; c'est une suite du goût pour l'indépendance. Presque tous nos jeunes gens pensent comme lui ; tous les parents vertueux doivent penser comme vous. Votre dessein est raisonnable , mais ne le montrez point trop. Si votre frere est éloigné de votre idée , vous l'en éloigneriez davantage , & vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage , il faudroit que l'amour nous aidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables , j'approuve fort cette idée.

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander , Madame , c'est de ne pas lui témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler , vous l'accoutumeriez à la fausseté ; la nécessité l'y forceroit d'abord : il lui en coûteroit de vous tromper ; bientôt le mensonge lui deviendrait familier , il s'en feroit un jeu , & tout seroit perdu ; conservez précieusement sa candeur , je voudrois même qu'il sentît , par votre réserve , la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité ; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour

ce vice , dans lequel une sévérité maladroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte , encore une fois , fait naître d'abord la dissimulation , celle-ci la fausseté , qui entraîne nécessairement la bassesse , & c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà , ma chere Comtesse , les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pelez-les. Je vous trace la route que je suivrois à votre place : comptez sur tous mes soins ; mon jeune ami pourra nous servir. Adieu , mon amie ; vos intérêts sont les miens , vous n'en doutez pas.

LETTRE V.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 24 Novembre.

LA justesse de vos réflexions , ma tendre amie , a rectifié mes idées. Je sentoisi la nécessité de procurer des plaisirs à mon frere ; mais vous m'avez fait envisager le danger de mes conseils : je me rends , je les supprimerai. Il m'en coûtera , mais je

m'observerai désormais. J'ai déjà commencé : il est venu me voir aujourd'hui , je l'ai trouvé rêveur , sérieux , & un peu contraint ; je lui ai montré tout le plaisir que j'avois à le voir , il en a paru touché ; je l'ai prié de venir souper chez moi après-demain , il me l'a promis d'assez bonne grace ; & d'après sa promesse je me suis assurée de madame & de mesdemoiselles de Saint-Albin. Il y a long-temps que j'avois projeté de ménager cette entrevue ; vous connoissez ces Demoiselles , elles ont de la beauté ; elles sortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation ; la plus grande modestie ne prend rien sur leurs talents ; leur mere n'a rien épargné pour les rendre aimables ; elles sont fort riches , & d'une naissance distinguée ; ce sont enfin des partis excellents. J'aurois beaucoup de joie , Madame , si mon frere pouvoit s'attacher à l'ainée. Je veux donner à ce souper un petit air de fête. J'y ai invité plusieurs amis aimables , de jeunes gens , des gens d'esprit. J'engagerai mesdemoiselles de Saint-Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le souper : enfin je ne né-

gligeraï rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément & du plaisir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes soins. Mon mari badine de mes préparatifs. Il ne croit point que mesdemoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frere ; il leur trouve l'air sec & haut. Je ne les vois pas ainsi ; elles sont comme toutes les jeunes personnes bien élevées. Adieu , ma digne amie ; est-il besoin de vous assurer de mon amitié ? Jugez-en par ma confiance.

LETTRE VI.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 27 Novembre.

MOn frere n'a point répondu à mon attente , sa politesse n'a pu masquer son ennui. Le souper , le bal , tout a été froid & triste ; on ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette fête , pour y faire naître le plaisir , je n'ai pu réussir. Ah ! que je crains que vos soupçons ne soient trop

trop bien fondés ! Les plaisirs décents n'ennuient point, quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je suis bien inquiète , Madame ; mais j'ai su dissimuler ; il ne s'en est point apperçu. Je continuerai d'agir de même , je ne me découragerai point ; je l'éclairerai , je le servirai , sans le contraindre. Voilà , ma chere amie , tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée me permet de vous dire. Adieu : je vous aime de tout mon cœur.

LE T T R E V I I.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Novembre.

VOUS ne devez être ni découragée ni surprise , ma chere Comtesse ; je prévoyois , avec M. de Saint-Sever , l'effet que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles , elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleur éducation. Mais.... Madame, elles ne conviennent point du tout à votre frere. Je ne les goû-

I. Partie.

B

te pas, elles ne m'ont point réconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par les préceptes arides, & par les notions fausses & outrées qu'on donne dans les couvents, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouse & de mere. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le Marquis puisse aimer & aimer constamment une femme avec tant d'apprêt & si peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage & de vigilance, ma chere amie; avec cela nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'est pas grand; dès qu'il est connu, nous trouverons le remede. La foule entraîne le Marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues, il en forme, bon gré, malgré. Le goût des filles d'Opéra est à la mode. Ces fem-

mes - là sont d'un accès facile ; elles sont séduisantes ; & ce qui n'est qu'un goût , qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue , peut être une passion dans un jeune homme neuf & sans expérience. Il est vrai que ces créatures sont pour la plupart trop méprisables pour qu'il soit à craindre qu'on ne puisse pas désabuser une ame bien née. L'amour élève ou avilit l'ame , suivant l'objet qui l'inspire. Votre frere rougira du sien , il le combattra , nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas , ma chere Comtesse , nous avons déjà un moyen de lui dessiller les yeux sur sa chere *Léonor*. C'est une fille d'Opéra très-jolie & très-artificieuse. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuses ; elle use certainement du manège des rigueurs pour enchaîner le Marquis. Tous ses amants ont été renvoyés , excepté , à ce que l'on croit , un M. de la Roche , Financier riche & vieux , qui l'entretient sourdement , & qui a des raisons de cacher ses liaisons avec elle. On est persuadé qu'elle profite du secret , auquel il est obligé , pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne se doute pas de cette intri-

gue ; il se croit l'unique amant de LÉONOR. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous ; c'est elle , n'en doutez point. Dissimulez , feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval , dont je connois le zèle & l'activité , ne négligera rien pour se mettre au fait de tous les détails , & de la suite de cette inclination. Ne vous alarmez pas , ma chère Comtesse , laissez agir nos soins , redoublez vos caresses , cachez vos craintes , & comptez sur moi.

LETTRE VIII.

Du Marquis ^à Léonor.

A Paris , 29 Novembre :

VOUS me désespérez , fille adorable ; vous n'avez jamais été si passionnément aimée , vous me l'avez avoué. Par quelle fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus ? Quel crime ai-je donc commis ? Quel crime ? Hélas ! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable ! moi ! un si tendre amant peut-il l'être ? Tu veux m'interdire jusqu'au plaisir de te voir !

Deux jours , deux jours vont se passer sans que je puisse espérer..... Me haïrois-tu ? Grand Dieu ! Ah ! Léonor , Léonor , il faut bien t'accuser de cruauté ; car quels peuvent être les motifs ? Daigne au moins me les confier. Si c'étoit..... Quelle affreuse idée !..... Mon ame la repousse loin d'elle , & tremble de s'y livrer. Explique-toi..... Cache moi plutôt..... Non , je veux tout savoir. Serois-je condamné à te haïr ?..... Je t'outrage sans doute ; ah ! pardonne , pardonne , chere amante , des transports dont je ne suis pas le maître ; tu fais si j'aimerois mieux mourir que te déplaire ? N'acheve pas de me désespérer ; daigne m'écrire , me répondre ; mêle quelques consolations à tes rigueurs : que la pitié dédommage l'amour.... Adieu. L'agitation , l'attendrissement , la crainte se choquent dans mon ame , & confondent toutes mes idées. Dieu ! quel état , permets que j'aie te voir aujourd'hui , chere Léonor , ne me refuse pas cette grace.... Tu ne pourras.... je vole à toi.

L E T T R E I X.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 29 Novembre.

Que votre amour me touche , mon cher Marquis ; mais que vos soupçons m'humilient ? Quoi ! vous ne me pardonneriez pas de mériter de vous un peu d'estime ? Vos vertus m'en ont tant inspiré pour vous , elles ont porté tant de lumière dans mon ame , que vous devriez , loin de vous plaindre , respecter leur ouvrage. Oui , cher Marquis , c'est à vous que je dois le désir , le goût de la vertu. Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du sort , la barbarie de mes parents , qui dès l'enfance m'ont fait embrasser un état si dangereux ; les séductions dont j'ai malheureusement été entourée , n'ont pu l'arracher de mon cœur , ce germe précieux. Hélas ! la dissipation , les exemples , & plus que tout cela , l'indigence , l'affreuse indigence , m'ont tenu trop long - temps sur les yeux le

bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur ! C'est lui qui me fait oublier l'outrage de vos soupçons. J'espère assez de votre complaisance pour croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelqu'autre jour sans danger ? Adieu , mon cher Marquis : que ne me connoissez-vous mieux !

L E T T R E X.

Du Marquis , à Valville.

A Paris , 30 Novembre.

JE la vis hier , cher Valville : elle remit le calme dans mon cœur ; je suis sûr de son amour. Ses refus sont si tendres que je les trouverois aimables si j'étois moins passionné. Son ame est remplie de délicatesse. C'est son amour , c'est sa vertu qui me rend malheureux ; à ce prix je consens à l'être... Non , j'espère vaincre sa résistance ; j'en triompherai par ma tendresse , ce triomphe augmentera mes plaisirs. Que les soupçons que je

te communiquai l'autre jour étoient injustes ! Que je me les reproche ! Qu'elle les a bien effacés , sans chercher à se justifier ! Reviens , cher ami , des préventions que mon amour jaloux & irrité ta pu donner contre elle. Que tu la connoissois mal ! Tu la confondois avec ses pareilles ! Non , elle est digne de mon cœur , elle le remplit : ce n'est plus une intrigue , c'est un attachement... Un attachement ! Pour Léonor ! Oui , je ne m'en dédis point.... Je souffre.... Il n'est que toi dans le monde à qui je puisse ouvrir mon cœur. Permits ces épanchements , j'en ai besoin. Je crains que ma sœur ne s'aperçoive de ma passion : c'est une femme estimable ; elle m'a servi de mere , je lui dois beaucoup ; elle m'est chère , mais elle est aussi remplie de préjugés que de vertus ; je la connois , elle me croiroit perdu si elle savoit que je suis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opéra ! Ah ! c'en seroit assez pour la désoler. Il faut que je m'observe beaucoup , à cause d'elle , vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantaisie est de me marier. Juge si j'y puis penser ! je soupai chez elle
il

il y a deux jours ; elle m'en avo-
 prié trois jours auparavant. Il m'auroi-
 été facile de m'appercevoir de ses pro-
 jets ; M. de Saint-Sever ne laissa point
 ce travail à ma pénétration. Il me
 prit à l'écart, dès que j'entrai, & me
 vanta d'un air mystérieux la beauté,
 l'esprit, & sur-tout la fortune de ma-
 demoiselle de Saint-Albin. Je vis dès-
 lors de quoi il étoit question. Le cer-
 cle étoit déjà formé quand j'arrivai :
 on me présenta à madame & à mes-
 demoiselles de Saint-Albin. La com-
 pagnie, assez nombreuse, étoit com-
 posée de femmes auxquelles j'accor-
 derois volontiers le titre d'estimables,
 mais elles prétendent à celui de jo-
 lies ; d'hommes sensés, qui s'effor-
 cent d'être agréables ; de froids savants
 qui se donnent pour de beaux esprits ;
 de jeunes gens timides & empesés.
 Juge par ce détail de l'effet de l'en-
 semble. La conversation languissoit,
 on proposa le jeu. Je fais un brelan,
 je gagne, & je meurs d'ennui. Ma-
 demoiselle de Saint-Albin étoit de
 cette partie. Elle & sa sœur sont bel-
 les, il faut en convenir ; mais quel
 air froid ! A peine leur ai-je enten-
 du dire un mot ; encore, lorsqu'elles

le prononçoient , elles regardoient
 leur *maman*. On leur a voulu donner
 des talents ; l'ainée chante , la ca-
 dette joue du claveffin. Elles nous
 régalerent d'une cantate , qu'à leur
 maintien j'aurois prise pour le *Stabat*
 du Pergolese. Ces beautés sortent du
 Couvent. Je les aurois crues muettes
 si je n'avois remarqué que , tandis
 que la mere jouoit & ne les voyoit
 pas , elles se mirent dans un coin à
 caqueter tout bas avec une autre jeu-
 ne personne de leur âge. Je prêtai
 l'oreille , & j'entendis des discours si
 plats , débités avec une si prodigieuse
 volubilité , que je leur laissai vite le
 champ libre. On se mit à table & l'on
 me fit le cadeau singulier de me pla-
 cer auprès de mesdemoiselles de Saint-
 Albin : je ne pus jamais en obtenir
 un mot. Quand je leur faisois une ques-
 tion , elles me répondoient d'un air
 sec & froid , *oui* , *Monsieur* , *non* ,
Monsieur , & Madame leur mere pre-
 noit la parole à leur place , quand la
 réponse pouvoit aller au-delà du mo-
 nosyllabe. Le souper finit ; & ma sœur
 qui vouloit absolument me faire trou-
 ver cette soirée charmante , fit danser.
 Il nous yint beaucoup de monde ; c'é-

toit un petit bal très-paré , très-illuminé. On dansoit décemment , on ne parloit qu'aux meres ; les filles avoient l'air de statues à ressorts. Enfin , je ne crois pas que jamais la tristesse & l'ennui aient pris avec moins de grace le masque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon , & rester jusqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé ; ma sœur s'en apperçut , j'en eus du regret ; j'étois le héros de la fête , je m'y prêtai le plus qu'il me fut possible. Juge , cher ami , d'après les projets de ma sœur , quels assauts j'aurois à soutenir si elle savoit ce qui se passe dans mon cœur ! Vois combien je dois m'observer ! Voudrois-tu te charger de faire l'emplette de la voiture que je veux donner à Léonor ? Tu me rendrois un service essentiel. Je ne puis prendre moi-même ces soins sans me trahir. Adieu , cher Valville , je t'embrasse de tout mon cœur.



L E T T R E X I.

*De Valville au Marquis.*A Paris, 1^{er} Décembre.

JE te croyois un peu raisonnable , Marquis ; d'honneur , je le croyois. Tu avois reçu des leçons d'un maître assez habile , tu n'en a pas trop profité. Allons , je vois bien qu'il faut te tenir la lifière. Ah ! fiez-vous à ces cœurs neufs ; ils sentent un si pressant besoin d'aimer , que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agréments. Leur raison ! Je m'énonce mal ; la raison n'est que l'expérience du monde , on ne l'a point à ton âge ; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grands enfants , vous êtes sujets à prendre vos premières palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corriger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentiments & à beaux procédés ; sottise ! On ne gagne rien à

valoir mieux que ceux avec qui l'on vit ; & en bonne philosophie , le vrai mérite est d'avoir celui qui est généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde & te mettre en réputation , & voilà que tu te prends de belle passion pour elle ; c'est un enfantillage. Il faut que tu saches qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable ; & pour l'être , qu'est-il besoin d'amour ? Ce sentiment nous rend tels tout au plus aux yeux de la personne que l'on aime. On ne demande que de la galanterie ; la galanterie est l'amour du sexe en général. Elle est dans la nature ; les femmes ne se ressemblent-elle pas toutes assez pour nous faire passer légèrement de l'une à l'autre ? On est revenu de ces goûts exclusifs au lieu de s'étouffer le cœur d'une grosse passion , on en met mille goûts divers & passagers la monnoie d'un grand sentiment ; petite maison , brillants équipages , petits soupers , maîtresses , aventures galantes , tous ces menus plaisirs font une assez bonne somme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article des maitresse , pour bien débiter dans le

monde en prend à ses gages une Laïs en réputation , mais on ne se met pas à ses ordres ; on l'aime autant qu'il le faut pour jouir , & l'on n'y tient pas assez pour ne pas s'en délivrer quand il convient.

Tu es bien bon , Marquis , de croire à la vertu des femmes. Tu serois bien sot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête , elle fait son métier. La fine mouche ! elle fait à quels filets se prennent ces bonnes gens qui voudroient estimer ce qu'ils aiment ; laisse-la faire , elle répandra dans toute sa maison une odeur de sainteté. Bon garçon ! & tu donnes tête baissée dans le panneau ! Comme elle te meneroit loin , si un homme expert en femme ne venoit à ton secours ! Tu as besoin d'un Directeur ; si j'en connoissois de plus capables que moi , je t'aime assez pour t'adresser à lui ; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai , & Léonor est à toi dans peu de jours , c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un

ton léger. Laisse entrevoir à la nymphe des dispositions prochaines à la générosité ; des dispositions , entends-tu ? il n'est pas temps encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels *arrangements* avez vous donc pris ensemble pour cela Veux-tu que Léonor rétracte bientôt ses rigueurs ; parois t'en consoler avec une autre , pique sa jalousie , amorce sa vanité , inquiète son avidité (car elle doit en avoir) en apprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre ; & si tu veux bien revenir à elle , que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue ; prends le ton du monde , de ces gens que ta sœur appelle libertins , ne parois estimer ni femmes , ni ses faveurs , tire sur les bégueules à sentiments ; familiarise-toi avec elle , libre hardi , entreprenant , & le reste. Fais ce que je te dis , la cyrene se jettera dans tes filets ; si tu fais autrement , tu tempêtreras dans les siens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis tu feras la fable du public , & d'entrée de jeu ; tu perdra par cette sottise mille bonnes fortunes : penSES-Y bien.

Et fonges aussi à sortir une bonne fois de la tutél de ta sœur. Eternellement sous la férule ! O mon ami. Eh ! comment te formeroit-elle pour le monde , elle qui ne connoit & n'aime que des vertus de nos vieilles grand'meres ? Elle feroit de tois un bon Gaulois , un bon Chrétien. Après ? Tu serois , si tu veux , le dernier des Romains. Après ? En serois-tu plus aimé , mieux récompensé , plus fêté , plus heureux ? Mon ami , autres temps , autres mœurs ; c'est le meilleur de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours , c'est l'honneur , non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui couroient comme des fous les grandes aventures ; non , mais celui du galant homme , qui ne s'avilit point par des lâchetés. La vieille vertu seroit dans la bonne compagnie comme une sauvage transplantée dans une ville civilisée : tout l'effraieroit , elle effraieroit tout.

Laisse-la toute à ta sœur , si elle en veut (dans sa solitude elle est à plusieurs siècles de nous) & à sa sottise compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaisirs & à ce souper que tu m'as dépeint. Elle a cru t'amuser , je gage.

Ces gens-là se persuadent bien qu'ils s'en amusent eux-mêmes, j'en répons pour M. de Saint-Sever, il est de cette espèce d'hommes qui se trouvent bien par-tout, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de s'ennuyer ; bon homme au demeurant, droit, brouillon par désœuvrement ou par un zèle toujours gauche, vrai personnage de Comédie. J'ai vu quelque part les demoiselles de Saint-Albin ; jolies statues, il ne leur manque que la parole : c'est assez bon pour femme, & je ferois, pour cette fois sans plus, de l'avis de ta sœur, si tu te croyois assez vieux pour te marier. La femme qu'il est le moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, & l'on met en liberté sa personne ; voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement. Mademoiselle de Saint-Albin est une fille de condition, riche, elle peut être ta femme sans inconvénients ; mais ce ne sera pas si tôt. Tu n'as pas seulement encore une maîtresse, comment penserois-tu présentement à prendre une femme ? Et Léonor..... Mais quelle heure est-il ? Sept heures & demie. Adieu, mon ami, je

m'en fuis. J'avois un rendez-vous à six heures , je me proposois d'y être à sept, en voilà huit bientôt. A demain.

L E T T R E X I I.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 29 Novembre.

A H! comment puis-je me tranquilliser , chere amie ? je vois mon frere exposé aux plus affreux dangers. Je n'ose lui parler..... Qu'il me fera difficile de me taire ! Dans quel labyrinthe est-il donc ? Si des conseils vertueux & tendres deviennent dangereux , quelle ressource nous reste-t-il ? Mon mari , qui n'est pas aussi effrayé que moi , prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez ; il croit que cet homme pourra nous aider à désabuser le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choses qu'il vous a dites ? Sans doute que ce jeune homme vous est bien connu , & que nous pouvons sans risque nous en rapporter à lui. Assurez-le de toute ma reconnaissance , animez son zele , enga-

gez-le à nous continuer ses soins. Adieu, ma chere amie : je ne compte que sur vous ; soutenez-moi.

L E T T R E X I I I .

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Paris , 30 Novembre.

JE connois vos inquiétudes, ma tendre amie, & vous savez si je les partage. Il ne faut pourtant pas vous livrer à toute votre sensibilité, le mal n'est point sans remede. Le zele de Ferval n'a pas besoin d'être animé, c'est un jeune homme tout de feu. Sa mere est mon ami. Je l'ai vu au berceau. Il se trouve flatté de votre confiance & de la mienne; il est charmé de m'être utile, & de voir que je fais assez de cas de son esprit & de son cœur pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en est tout occupé, je puis vous en répondre. Elevé par la plus respectable des meres, il a les mœurs pures, l'ame belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité, qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empê-

che pas qu'il n'ait une adresse infinie pour se mettre au fait des détails de mille aventures secrètes ; il fait toutes les intrigues , je lui connoissois ce talent : d'ailleurs il est lié avec votre frere , il ne lui sera pas suspect. C'est par mille petits détours qu'il est parvenu à trouver la voie la plus sûre de savoir tout ce qu'il est important que nous sachions.

Il a gagné , je ne fais comment , la femme de chambre : cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircissements. Le Marquis a confié à Léonor les desirs que vous aviez de le voir marié ; c'est depuis cette confiance qu'elle a redoublé de réserve avec lui ; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manège qu'elle emploie à présent. C'est un M. de Valville , ami de votre frere , qui lui a fait faire la connoissance de Léonor , il y a déjà quelque temps. Il commença par lui donner la fantaisie d'avoir une maîtresse , en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance , le Marquis chercha , & Valville fit tomber le choix sur celle-ci , dont il a été lui-même l'amant il y

à trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenue cachée à votre frere. Il aime cette fille éperduement ; il lui fait des présents magnifiques ; elle les reçoit avec une décence , ou plutôt une adresse admirable. Enfin , Madame , il est dans l'ivresse , dans le délire ; je vous en avertis , non pour vous effrayer , mais pour vous faire sentir combien il faut de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire , vous éviteriez de lui parler de rien qui put avoir rapport à sa situation. Soyez sur vos gardes , votre amitié pourroit vous trahir. Il est très-essentiel qu'il ne se doute point que vous sachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir & l'humilier , & ces deux sentimens me paroïtroient également dangereux. Je voudrois bien obtenir de M. de Saint-Sever qu'il voulût aussi s'en rapporter à nous ; je vous recommande , ma chere Comtesse , de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois son zèle & sa tendresse pour vous ; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occasions délicates nulle démarche n'est indifférente.

Je ne fais si vous connoissez Val-

ville ; il passe sa vie dans le grand monde , il en a les graces & les principes ; il se croit irréprochable sur l'honneur , & n'en a que de fausses idées : l'espece de vertu qu'il s'est faite , tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il méprise ; il traite tout de préjugés , & n'a que des préjugés ; il se croit honnête homme , & n'est qu'un homme du grand air ; il pense mal des femmes , paroît les respecter , n'en estime aucune , s'amuse avec toutes , badine avec l'amour , se fait par décence un devoir , de l'amitié ; hait la débauche , cherche le plaisir , le trouve rarement ; son goût est délicat , son ame foible , son cœur froid & gâté : esclave des usages les plus extravagants , il traite gravement les choses frivoles , légèrement les sérieuses , & n'a nulle idée de tendresse & de sentiment. Voilà , ma chere Comtesse , une esquisse du portrait de l'ami de votre frere. Que ce portrait ne vous effraie pas , cet homme pourra nous servir beaucoup ; son cœur n'est pas fait pour traiter l'amour en passion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule ; mais il le combattra fortement. Le

vice agit plus adroitement que la vertu ; & ses faux préceptes feront une impression plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville , qui s'affiche pour l'ami , pour le Mentor de votre frere , qui l'annonce dans le monde , qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejaillît sur lui , s'il étoit connu , ne se serve de l'ascendant que dix ans de plus & beaucoup d'expérience lui donnent pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans lesquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner ; mais elle n'a encore osé montrer ce désir , & votre frere ne s'en apperçoit pas. Je vous le répète , c'est un très-grand bonheur dans cette circonstance qu'il ait tant de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà , ma chere Comtesse , le détail exact & certain de l'état des choses. Soyez sûre que je serai bien informée , & que je ne vous laisserai rien ignorer. Adieu , remettez-vous , & comptez sur la plus tendre des amies.



L E T T R E X I V.

Du Marquis de Roselle à Valville.

A Paris , 2 Décembre.

Que tu connois peu l'amour ,
cher Valville ! Pardonne ; ta
lettre m'a révolté. Eh ! qu'est-
ce donc pour toi que ce sentiment ,
si tu peux ainsi l'assujettir aux circon-
stances ? Ah ! que mon cœur est dif-
férent du tien ; je brûle , je meurs
pour Léonor , & je chéris mes tour-
ments. Sa vertu , qui me désespère ,
m'est pourtant précieuse & respectable.
Que j'aie feindre de ne la plus ai-
mer , parce que je dois la trouver digne
de mon estime ! Valville , as-tu bien
pu me donner ce conseil ? Eh ! com-
ment le pourrois-je suivre ? Non ,
non , ma tendresse , mes soins peu-
vent seuls fléchir son cœur ; quel
triomphe , cher ami ! Ne regarde
point en arrière , oublie les égare-
ments de cette fille estimable aujour-
d'hui ; & tu verras que sa vertu est
plus difficile à vaincre que celle d'une
femme qui n'a jamais éprouvé de sé-
ductions.

ductions. Elle me permit hier d'entrer chez elle ; quel mélange admirable d'amour , de modestie , de sagesse & d'agréments ! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché : je lui dois de la reconnoissance ; ses moindres bontés sont des sacrifices ; ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve ; enfin c'est un être adorable.... Ah ! mon ami , dans quel état est mon cœur ! Elle m'a réduit au point de ne lui demander rien ; mon respect égale mes désirs. Que deviendra tout cela ! Je ne fais ; mais si je cessois bientôt d'espérer , je cesserois bientôt de vivre. Tu m'as refusé le service que je te demandois , ton amitié fait ton excuse & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces soins : ménage Léonor dans tes réponses , tu dois ces égards à notre amitié : garde-toi sur-tout de me proposer d'autres maitresses. Adieu , cher Valville , songe que mon cœur n'est ouvert qu'à toi.



L E T T R E X V.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris , 2 Décembre.

JE t'aime & je te plains , mon cher Marquis ; mais je ne flatterai jamais une passion extravagante. De grace , ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maitresse ; allons , soit , je la respecte , je bannis les souvenirs en ta faveur. Mais , mon ami , quand elle seroit la femme la plus décente , crois-tu que je t'approuvasse davantage ? C'est chez toi une frénésie que l'amour : l'amour ! saches qu'il ne doit être qu'un amusement , qu'un préservatif contre l'ennui. Il faut en intrigues amoureuses , comme en toutes autres affaires , former un plan d'abord , & ne s'en point écarter , à moins que les circonstances ne varient. On prend une fille comme Léonor , on la garde tant qu'elle amuse , on l'entretient décemment ; & on la quitte quand on ne

l'aime plus, ou quand elle devient impertinente; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes d'un certain état; ce n'est guere qu'à mon âge qu'on en vient-là. Les alentours de ces Dames sont plus gênants. S'insinuer dans l'esprit d'un mari, s'assurer de ses gens, conserver l'air de décence, sont des choses difficiles; l'usage du monde peut seul les apprendre; aussi n'ai-je pas voulu te faire commencer par-là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'est une fièvre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la considération, tu dois craindre singulièrement le ridicule; songe à celui que tu te donnerois si ton aventure étoit sue. Je te jure le secret; mais ne va pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne-moi ma franchise comme je te pardonne tes erreurs.



L E T T R E X V I.

De Madame de Narton à la Comtesse

A Paris, 20 Décembre.

JE suis extrêmement fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes terres en Lorraine, & de vous quitter, ma chere amie, dans les inquiétudes où vous êtes. Une affaire imprévue & indispensable presse mon départ, & je ne fais trop quand il me sera possible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere redoublent mon affliction; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pu: mon zele ne se refroidira certainement point par l'absence, & peut-être sera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'est M. de Ferval qui nous auroit servies; il nous servira comme si j'étois présente. Je suis voisine de madame de Ferval sa mere; elle s'unira à moi pour engager son fils à redoubler d'attention sur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement, je vous enverrai ses lettres, si elles

vous peuvent être de quelque utilité.
 Adieu, ma chere Comtesse; j'ai le cœur
 déchiré de m'éloigner de vous.

LETTRE XVII.

De la Comtesse à madame de Narton.

A Paris , 15 Décembre.

Que les affaires qui vous éloignent
 sont venues mal-à-propos, chere
 amie, & que vous m'étiez nécessaire,
 ne fût-ce que pour me consoler! De-
 puis votre départ je n'ai plus entendu
 parler de mon frere; il y a quatre jours
 que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari
 a été chez M. de la Roche; je n'ai pu
 l'empêcher de se livrer à son zele. Je
 n'augure rien de fâcheux de cette visite,
 il veut lui-même vous en rendre compte;
 je vous avoue que je n'ai pas l'esprit as-
 sez libre pour faire de tels récits: tout
 cela m'étonne si fort que je me crois
 dans un autre monde. Ne m'oubliez pas,
 chere amie, donnez-moi des nouvelles
 de mon frere dès que vous en saurez, &
 des vôtres, je vous en prie.

rougi jusqu'au fond des yeux , & m'a dit, après deux minutes de silence , qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit ; j'ai dit que c'étoit sans doute une belle ame ; j'ai peint le bonheur du Marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme , & enfin j'en suis venu à bout ! Soit dépit , rage , ou foiblesse , il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux , m'a-t-il dit ; je fais me rendre justice ; à cet âge il faut être généreux , aussi l'ai-je été. Je lui donne 1500 liv. par mois ; tous ses meubles sont mes présents , & 40000 liv. de pierreries par-dessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité ; j'en ai exigé du secret ; j'ai une femme vieille & dévote , des enfans de trente ans , deux gendres de qualité qui comptent sur tous mes soins à augmenter ma fortune : nous avons d'ailleurs affaire aujourd'hui à un homme dont l'austérité ne s'accommode pas de nos plaisirs , tout cela m'oblige à la discrétion ; je me flattois qu'on ignoroit ma foiblesse. La misérable ! elle se servoit de mes précautions même pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois ; & c'étoit , disoit-elle , parce qu'elle

qu'elle favoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme , Monsieur , a-t-il ajouté ; vous connoissez le monde , ainsi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon secret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui ? Je suis trop outré. Me voilà revenu pour jamais de ces malheureuses créatures , je ne veux plus avoir de pareilles intrigues ; mais je veux me venger , & voir cette coquine abominable replongée dans la misère d'où m'on imbécillité l'avoit fait sortir. Depuis un an que je l'ai , voyez ce qu'elle m'a coûté ; je ne me le pardonnerai jamais ! Des torrents d'injures ont succédé à cette réflexion ; je l'ai encouragé à la vengeance , je l'ai plaint , je l'ai embrassé , & lui ai promis le secret ; nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde , & je l'ai laissé dans les dispositions où je le voulois. C'est un vice qui va en châtier un autre ; il me semble qu'il n'en peut rien résulter que de bon. Adieu , Madame : vous voyez que dans cette affaire il y a des aspects assez plaisants ; je vous chéris & vous respecte de toute mon ame.

L E T T R E X I X.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 14 Décembre.

Avez-vous besoin d'être généreux pour être aimable ? Reprenez , cher Marquis , reprenez , je vous en conjure , des dons trop magnifiques. vous ne me soupçonnez pas d'ingratitude ; mais ne paroissez pas , par de tels dons , me soupçonner d'une avidité méprisable , qui n'est pas dans mon cœur. Hélas ! vous jugez de mes sentiments par ceux de mes semblables ! préjugé cruel ! C'est à la vertu à m'en défendre ! Votre estime ne le devoit-elle pas aussi ? Je vous renvoie l'écrin que vous mîtes hier sur ma toilette ; je vous supplie de le reprendre & d'être sûr que ma reconnaissance égale votre générosité.

L E T T R E X X.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 14 Décembre,

AH ! c'en est trop ! Refuser jusqu'à mes présents ! C'est m'annoncer

mon malheur par un mépris qui m'outrage..... Je ne le reprendrai point..... Vous me haïssez ! je le vois , je le sens..... Léonor , au nom de cet amour dont je suis pénétré , daigne ne me pas désespérer ainsi ! Accepte au moins ces foibles gages de ma tendresse ! chere & trop vertueuse amante , rends-moi plus de justice à ton tour. Hélas ! songe que ces dons que je t'offre avec tant de plaisir , sont les seuls soulagemens de ma douleur : m'envie-rois-tu cette consolation ! Moi te soupçonner d'avidité ! Ah ! Léonor ! est-il possible que tu juges si mal d'un cœur tout à toi , qui ne respire que pour toi ? Si tu étois assez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin..... Ah ! garde-toi de me réduire au désespoir.

L E T T R E X X I.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 14 Décembre.

Vous l'exigez , mon cher Marquis , je me rends , j'accepte ce superbe présent ; daignez pourtant ne vous point informer de l'usage que j'en veux

faire , & permettez que je ne conserve que la bague. Que vous me rendéz heureuse ! Je puis donc faire du bien !

L E T T R E X X I I.

De Valville au Marquis.

A Paris, 17 Décembre.

QUe deviens-tu donc , cher Marquis ? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles. N'as-tu point montré mes billets à ta belle ? Si tu avois pousé la foiblesse jusques-là , je ne m'étonnerois plus de ton silence. Ecoute donc , mon ami ; ma foi , cela passe la plaisanterie , & c'est très-sérieusement que je t'avertis que tu te perds. Quand cette fantaisie sera passée , tu en feras au désespoir. Voilà un sujet perpétuel d'épigrammes contre toi. Ces sortes de notes sont désagréables. Si ta maitresse étoit une Vestale , tu pourrois trouver quelques Bourgeoises , éprises de l'Astrée , qui t'admireroient ; mais l'adorateur de mademoiselle Léonor n'aura pas même la ressource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir de-

main. Il faut te faire changer d'air. J'ai dessein de te présenter chez la jeune Marquise d'Alteré ; ce fera une diversion agréable & nécessaire. Le ton de la bonne compagnie , l'habitude de la voir , les comparaisons que tu feras en état de faire , t'ouvriront les yeux. Adieu , mon cher ; à demain , n'est-ce pas ?

LETTRE XXIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris , 18 Décembre.

TU n'imagines pas , Valville , à quel point tu m'affliges ; tu ne veux point sentir quel outrage c'est pour un amant que d'insulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuser. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fait Léonor ? Peut-on condamner aussi légèrement ! Son état est vil , je l'avoue ; mais l'a-t-elle choisi ? Les suites inévitables de cet état , les séductions qu'il entraîne , & qu'elle a éprouvées , les imprudences qu'elles lui ont fait commettre , les fautes peut-être , ne peuvent-elles être excusées

par le malheur de son sort , par l'abandon affreux où elle s'est trouvée ? Ne peuvent-elles être effacées par la vertu dont son cœur est à présent rempli ? Ah ! la noble franchise avec laquelle elle m'a fait des aveux si humiliants , répare tout à mes yeux. Qu'ils sont grands ces aveux ! Cher Valville , si tu connoissois son ame ! si tu savois quel usage elle fait de mes présents ! Les diamants que je lui ai donnés ont été vendus pour soulager une famille honnête & pauvre. Elle me le cachoit ; mais hier , tandis que j'étois avec elle , ces infortunés , dont la générosité a réparé les malheurs , vinrent fondant en larmes se jeter à ses pieds , & malgré sa défense firent éclater leur reconnoissance à mes yeux. Elle voulut me la reporter toute entière : ah ! c'étoit moi qui leur en devois à tous ! Voilà , Valville , voilà l'objet auquel je suis attaché ; penses-tu que je puisse en rougir ? Que je me trouverois bas de n'oser honorer la vertu pour elle-même ! Adieu , mon ami , songe que je suis assez malheureux sans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me présenter chez ta jeune Marquise. En quoi ce prétendu bon

air la rend-il supérieure à ma chère Léonor ? Je ne veux point de diversion à mes chagrins. Je les aime , & Léonor seule peut les adoucir.

LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 26 Décembre.

A H ! cher Marquis , c'en est fait , ne me revoyez plus , n'exigez plus que je vous voie. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit , ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte. Ce misérable , que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance , cet hypocrite , ce lâche séducteur , ce la Roche , dont peut-être déjà vous savez les fureurs , ce monstre , qui , sous l'ombre de la pitié , du désir de m'amener à la vertu par les secours de l'opulence , de la religion même , m'a fait accepter des bienfaits Ah ! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles , je m'en suis aperçue ; mais j'avois trop craint de m'en appercevoir , ses secours m'étoient né-

cessaires ; ce n'a été que par dégout qu'il est parvenu à me demander l'ame prix de ses dons. La haine , vertu , que fais-je ! l'amour peut-être tous ces sentimens , plus vifs alors que la crainte de l'indigence , m'ont fait jeter avec un mépris plein d'horreur ses propositions affreuses. La rage de cette ame de fer & de boue , a bien tôt succédé à l'amour. Il a su que vous m'étiez attaché ; la jalousie s'est emparée de son cœur : que d'outrages m'a faits ! Il m'a chassée ignominieusement de l'appartement que j'occupois ; il s'est emparé de mes pierreries , de mes bijoux ; il a tout pris. Ces pertes très-considérables ; ne me causent point de regrets ; tout ce que je tiendrois d'un tel monstre me seroit odieux ; mais l'éclat indécent des insultes qu'il m'a faites m'humilie & me déchire le cœur. Hélas ! si , dans mon état , on pouvoit se flatter de conserver encore quelque ombre de considération , le misérable me l'auroit ravi. Adieu , trop cher & trop tendre Marquis : plaignez une malheureuse victime des rigueurs de la fortune , mais cessez de la voir. Si j'ai pu mériter de vous quelque estime , daignez m'en

conserver un sentiment si précieux , &
je mourrai contente.

L E T T R E X X V.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 26 Décembre.

Que me dis-tu , chere amante ?
O ciel ! quelle audace ! toi mourir , toi . . . Je vole à ton secours !
Eh ! que ne m'apprenois-tu ? Mais est-il temps de faire ces réflexions ? ce monstre n'échappera pas Ma divine amie , au nom de ma tendresse , ne te laisse point accabler. Les outrages de cet homme abominable sont les éloges de ta vertu ; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je suis à toi : les moments me sont chers calme-toi , je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.



L E T T R E X X V I.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris , 2 Janvier.

AI-je besoin d'encouragement , Madame ? Je servirai le Marquis de Roselle de tout mon pouvoir ; mais sa passion est d'une violence qui m'effraie. L'éclat qu'a fait M. de la Roche n'a servi qu'à l'enflammer davantage. Il vient de donner à Léonor un logement superbe , des meubles magnifiques , une garde-robe , des bijoux , un équipage , & une pension plus forte que celle que la Roche lui faisoit. Il a vendu , pour fournir à cette dépense , sa terre de Picardie. Il s'est brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder la Roche , qui s'est tenu caché depuis qu'il a su cette menace. Voilà , Madame , ce qui s'est passé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez , je vous en conjure , qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'espérance , si l'on veut me laisser faire. Mon Valet de chambre (car ce sont-là les res-

sorts que je me trouve obligé d'employer) est toujours dans la plus étroite liaison avec la Suivante de Léonor ; c'est par ces petits moyens que j'espère parvenir au but. Je me trouverai le plus heureux des hommes si je puis réussir , & vous convaincre par mon zèle de tout mon respect.

LETTRE XXVII.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 6 Janvier.

Que j'ai de chagrins , ma tendre amie ! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de sa terre , & de lui dire avec trop de vivacité peut-être , ce qu'il pensoit de sa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor , il me l'avoit promis ; mais il lui représenta le tort qu'il se faisoit par des dépenses aussi considérables. Le Marquis voulut sortir sans daigner presque lui répondre : M. de Saint-Sever le retint , & continua de

lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir ; ce frere que j'avois toujours vu si doux si tendre pour moi , si complaisant pour mon mari devint fier , & presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur , lui dit-il , & personne n'a le droit de diriger mes actions : mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colère , je n'osai le rappeler. M. de Saint-Sever étoit trop animé & le Marquis aussi ; peut-être ne le reverrons-nous plus , il va nous éviter. Que de sujets d'inquiétudes ! Mon mari est furieux contre lui. Adieu , ma tendre amie ; mes malheurs augmentent chaque jour.

LETTRE XXVII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes , 9 Janvier.

Votre douleur est juste & naturelle , ma chere Comtesse ; mais de quoi vous sert en ce moment que mon cœur la partage ? Hélas ! je ne suis point avec vous , je n'essuie point vos larmes. Puisse au moins le mal-

heur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonspect ! Employez , ma chere , tout l'ascendant que vous avez sur lui pour l'engager à réprimer son zele & sa colere. Eh ! peut-on se fâcher sérieusement contre un malheureux tyrannisé par la plus violente des passions ? Ce n'est plus lui qui pense , qui parle , qui agit. Traisons-le comme un malade dans le délire , comme un de ces hommes dont la nature nous offre le triste spectacle pour nous humilier. Votre frere est à peu près dans cet affreux état ; mais il en sortira , & son repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point désiré , il faut les plus grands ménagements. Que M. de Saint-Sever vous console en partageant votre affliction : qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à votre frere ; mais dites-lui , je vous prie , que je le conjure de se reposer sur M. de Ferval des soins qu'il faut prendre. Dites-lui que je prévois tout ce qui arriveroit de sa démarche , dès qu'il m'en eut envoyé le détail. Il ne faut point essayer d'arracher le trait dont l'ame de votre frere est blessée ; il faut

chercher à le détacher doucement ; faut opposer l'art à l'adresse : le cœur des honnêtes gens est plus difficile à guérir que leur esprit. Ce n'est pas ici un travers , c'est une foiblesse. Ferval met tout en œuvre pour vous servir. Il ne néglige pas les plus petits moyens. La liaison d'un de ses gens avec la Femme de chambre de Léonore le met à portée de savoir beaucoup de choses , & d'arranger ses démarches suivant les circonstances. Je ne doute pas que vous ne le voyiez souvent. Il ne m'a point confié ses desseins. Peut-être ne vous les dira-t-il pas non-plus. Il sent combien en général les confidences sont dangereuses , & n'en veut faire à personne. Laissons-le agir. Son mere excite son zèle , comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres qu'elle lui écrit , ne sont pleines que de vous , du Marquis , & de toute cette malheureuse aventure , qui l'intéresse singulièrement. Elle & sa famille composent ma société ; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit long-temps que je ne l'avois vue ; j'ai retrouvé son esprit , ses vertus , son caractère , comme je les avois laissés ; mais ce que je n'ai pas

reconnu , ce sont les trois filles ; l'une de dix-huit ans , l'autre de seize , l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes , tout ce que vous voudrez , pourvu ce que soient les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison ; mais une raison charmante , simple comme leur cœur , & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman , je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumière des premiers rayons d'un beau jour. Voilà , chere amie , ce qui m'entoure , & ce qui rendroit ma vie délicieuse , si l'état où je fais que vous êtes me laissoit la liberté de m'occuper agréablement. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer , j'en suis sûre. S'il marquoit quelque désir de vous revoir , quelque regret de vous avoir affligée ; ma chere , il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse ; il faudroit en redoubler les témoignages , & surtout éviter toute explication , tout reproche , tout ce qui pourroit enfin l'humilier , ou heurter sa passion. Adieu ,

ma tendre amie : que je souffre d'être loin de vous !

LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 18 Décembre

LA parole que vous m'avez donnée , mon cher Marquis , de ne point voir cet abominable la Roche peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme , je vous en conjure. Est-il digne de votre colère ? Je le méprise trop pour vouloir être vengée , & je le crains pour vous. Je le crains , c'est un âme vile ; un homme d'honneur n'est point en garde contre les crimes des lâches..... Je frémis à la seule idée..... Mon cher Marquis , pardonnez-moi mes craintes , & renouvelez-moi votre promesse. Daignez aussi m'accorder la grace de mettre des bornes à votre générosité. Suis-je faite pour tant de magnificence ? Non , elle m'humilie. Est-ce là l'extérieur de la vertu ? Souffrez que je n'accepte plus vos dons. Que je serois malheureux

si j'étois la cause de votre rupture avec
 madame de Saint-Sever ! Elle aura sans
 doute entendu dire que vous m'aimiez ;
 elle aura su la dépense que je vous ai
 occasionnée ; elle aura été pénétrée de
 douleur , cette sœur si tendre & si res-
 pectable. Rien ne peut lui parler en ma
 faveur ; elle ne connoit pas mon ame :
 mon état seul doit me rendre odieuse à
 ses yeux. Son mari est un homme sim-
 ple , honnête : il vous aime , son âge ,
 ses soins lui donnent des droits sur vous.
 Il est persuadé que vous allez vous
 ruiner pour moi ; il cherche à vous
 retirer de ce danger , pourriez-vous
 le trouver coupable ? D'ailleurs l'en-
 vie qu'ils ont de vous marier est raison-
 nable , & l'attachement que vous avez
 pour moi met obstacle à leur dessein.
 Je suis votre amie , je vous dois
 trop pour ne pas vous en avertir.
 Eh ! quelle autre raison avois-je de
 vous en éloigner ? Mon cher Marquis,
 craignons l'un & l'autre un amour dan-
 gereux. Bornons-nous à la simple ami-
 tié ; si ses plaisirs sont moins vifs , ils
 sont moins suivis de peines. Voyons-
 nous rarement , je vous en conjure.
 Cherchez des secours contre votre
 passion dans le sein de votre famil-

Je. Attachez-vous à quelque objet aimable , vertueux , & digne de votre amour ; & s'il le faut , pour le repasser vos jours , oubliez-moi..... Adieu mon cher Marquis , soyez heureux tous mes vœux seront comblés.

L E T T R E X X X.

Du Marquis , à Léonor.

A Paris, 28 Décembre.

TU me ravis , fille divine ! ét adorable ! Que je puisse t'oublier ! que je le veuille ! plutôt mourir mille fois. Eh ! que m'importe que mes parents désirent de me charger d'un joug affreux ? Je ne me ferai point la victime de leurs sentimens. Je renonce au mariage , & j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi ma Léonor , tu pourras seule remplir mon cœur. Quels scrupules te fais-tu sur mes présents ? Ah ! je te l'ai déjà dit , ne m'interdis pas cette douceur , cette consolation , la seule que me soit donnée , & que ma famille ne dispute encore ! Je ne verrez point la Roche , je te l'ai promis. Je n'ai

rois pu me fouiller d'un sang si vil
 que dans les premiers mouvements
 de ma fureur ; n'appréhende rien de
 la fienne. que tu es bonne ! que tu
 es grande ! Tu mérites l'hommage de
 l'univers. Je relis mille fois ta lettre ,
 mais c'est pour admirer tes sentiments ,
 sans m'y rendre , & pour prendre de
 tes vertus de nouvelles armes contre
 toi-même.

LETTRE XXXI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 8 Janvier

J'Abhorre le rôle de censeur , mon
 cher ; mais je ne puis m'empêcher
 de le devenir pour toi. Tes folies
 sont publiques ; elles rejallissent sur
 moi. Tu t'affiches , tu vends des ter-
 res ; tu te brouilles avec ta famille ;
 tu choques toutes bienséances ; je
 dois t'en avertir. Il n'est pas nécessai-
 re d'aimer ses parents ; mais il faut
 vivre décemment avec eux , les voir
 rarement , mais les voir. Les ruptu-
 res & les éclats font un tort : c'est
 se manquer à soi-même. il y aurait

de la sottise à se refuser les plaisirs ; mais il faut conserver les dehors. Or n'a plus d'hypocrisie aujourd'hui , mais on a de la décence. Tu n'en conserves point ; tu vas donner tête baissée dans une passion ridicule. Tu te laisses prendre par un faux air de vertu ; quelle extravagance ! Quand cette vertu seroit vraie , il faudroit être bien dupe pour s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il ? Mais celle dont Léonor se pare à tes yeux , est fausse de toute fausseté.

Puisque c'est-là ce qui t'a séduit , s'il le faut , pour te guérir de cette manie , je t'en verrai la liste de tes prédécesseurs. Elle est nombreuse au moins Crois moi , mon cher , je connois mieux cette fille que toi.... Tu es le premier , & tu feras l'unique auquel elle fasse éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchise , dont tu es pénétré , n'est qu'une fausseté raffinée. Dans ces aveux si beaux , elle ne t'a pas tout dit. Mais est-il besoin de te prouver par des faits , quelle a été la conduite d'une fille d'Opéra ? Ce titre seul l'annonce. L'artifice est trop grossier. Comme je ne te vois

plus, j'ai pris le parti de t'écrire, & t'informer que tu deviens le sujet universel des plaisanteries. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de ton âge. Livre-toi aux plaisirs, aie des maitresses, évite les leçons de ta sœur & le verbiage de ton beau-frère, tu feras fort bien; mais observe les bienséances d'usage, le monde l'exige : il n'est plus possible de lui pailler tes torts. Quitte Léonor sans balancer, nous tâcherons de réparer le reste. Adieu, mon ami.

LETTRE XXXII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 9 Janvier.

C'En est trop, Monsieur, vous me poussez à bout. Joindre la calomnie à l'outrage : Vous ignorez ce que c'est que l'amour. Je croyois que vous respecteriez l'amitié. Votre cœur n'est pas fait pour les sentiments tendres ; j'en exige dans mes amis. Ce seul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conseils super-

flus & d'avertissemens importuns. Si
primez-les & oubliez-moi.

LETTRE XXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 20 Janvier.

Pardonne , pardonne , ma Léono
un mouvement dont je ne su
pas le maître. Je n'ose te l'avouer.
Tu n'est pas faite pour être soupçon
née ; aussi ma curiosité ne vient-el
pas de la jalousie ; elle prend sa sou
ce dans l'intérêt le plus tendre
le plus vif Ah ! ma chere , puis
je sans témérité , te demander la gra
ce de m'apprendre ce que c'est qu
la lettre que tu reçus hier-à ta toi
lette ? Elle te causa une émotion qu
tu ne pus me cacher. Tu laissa tom
ber cette lettre , & je vis ton inqui
tude , pendant que je la ramassois
je ne fis que regarder le dessus
j'allois te la rendre ; tu me l'arracha
avec précipitation. Ah ! si c'étoit quel
qu'événement heureux , tu n'auroi
pes eu la cruauté de me laisser igno
rer. Aurois-tu quelque chagrin que j

ne pûsse savoir ? Chere amante , mon cœur t'est ouvert , daignes y verser tes peines. Je te vis hier distraite , rêveuse ; tu soupirois..... tu me regardois..... Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéresse. Je n'osai faire éclater le désir ardent que j'avois de la voir ; mais elle a troublé mon repos , & je te conjure , si les choses qu'elle renferme ne sont pas des secrets déposés dans ton sein , si elle n'intéresse pas d'autres que toi , je te conjure de me dire..... Ma Léonor , je suis trop tendre pour paroître indiscret ou soupçonneux ; je ne m'adresse qu'à toi pour savoir ce que tu as craint de m'apprendre..... Adieu ; si je te suis cher , tu ne me refusera pas cette preuve de ta confiance.

L E T T R E X X X I V.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 21 Janvier.

JE ne puis , mon cher Marquis , vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le secret d'autrui , dans

aucun cas , n'est en mon pouvo
 Daignez ne pas me presser davan
 ge. C'est une affaire importante. . . .
 Vous ne pouvez la savoir ; ne vous i
 quiétez pas , ce n'est point un ma
 heur : dans d'autres circonstances
 c'auroit peut-être été pour moi u
 événement heureux. Voilà tout c
 que la prudence , l'honneur , & m
 me la reconnoissance me permetten
 de vous dire. Adieu , mon cher Ma
 quis ; vous ne pourriez sans injusti
 ce me faire un crime de ma réserve.

LETTRE XXXV.

De M. de Ferval à madame de Marton

A Paris , 25 Janvier.

J'Ai gagné bien peu de terrain
 Madame, depuis qu'inze jours ; mai
 je vis hier , par l'entremise de mon
 Valet de chambre , Marton , Suivante
 de Léonor : je vais vous répéter no
 tre conversation , avec tout le ver
 biage indispensable vis-à-vis d'une
 Marton. Cette fille débuta , comme
 de raison , par les protestations d'une
 fidélité à toute épreuve pour sa maî
 tresse

treffe. Elle me dit qu'elle ne ressembloit point à toutes les femmes de son espèce ; qu'elle avoit de l'honneur. Je savois par cœur ce préambule ; je l'écoutai pourtant , & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponse lui plut , quoiqu'elle fit quelque semblant de s'en défendre. Je vois , me dit-elle , Monsieur , que vous êtes un honnête homme , & que ce n'est que par un bon motif que vous voulez savoir..... Dis-moi tout ce qui se passe , lui dis-je , & tu n'auras point à t'en repentir. Hélas ! dit-elle , Monsieur , j'appartiens à qui me fait gagner ma vie ; si c'est vous qui avez cette charité , c'est vous que je servirai. Après avoir ainsi arrangé son honneur , sa conscience & son intérêt , elle me dit que sa maîtresse étoit fort discrète , & ne lui avoit jamais rien confié. J'ai bien quelques soupçons , ajouta-t-elle , mais je ne puis vous rien dire de positif. Je lui demandai quels étoient à peu près ses soupçons. Eh ! mais-, dit-elle , je ne fais..... elle a bien sûrement des desfeins. Il est certain qu'elle ne voit plus personne que M. le Marquis. Elle voyoit , devant le dernier éclat , M. de

la Roche de temps en temps ; & c'étoit pour être libre de le recevoir encore qu'elle ne voyoit M. de Roselle qu'aux heures qu'elle lui marquoit : mais depuis ce qui s'est passé , nous ne voyons plus de Messieurs au logis. C'est de bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de cesser de lui faire des présents. Dans les commencements elle les recevoit avec joie ; mais je fais bien que quand on lui apporta l'autre jour le magnifique nécessaire qu'il lui a donné , elle en fut réellement fâchée. J'ai compris , par quelques mots qu'elle a dits devant moi , qu'elle a dessein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu , de décence , que fais-je moi ? Enfin , Monsieur , il y a quelque chose là-dessous ; je ne vois pas ce que c'est , mais on ne peut changer si facilement du noir au blanc. Mais , ma chere Marton , est-il possible qu'elle ne donne sa confiance à personne ? Je ne dis pas ça , répondit-elle ; mademoiselle Juliette..... oui , mademoiselle Juliette pourroit savoir..... Quelle est , lui dis-je , cette mademoiselle Juliette ? C'est une Demoiselle ; comment vous dirai-je..... une Demoiselle..... comme ma mai-

treffe. Elle est à la campagne , à dix lieues d'ici , chez un Monsieur fort riche , avec lequel elle vit. C'est la meilleure amie de ma maitresse ; elles s'écrivent souvent Je ne connois même qu'elle qui lui écrive ; & c'est ce qui me donne encore plus d'envie de savoir de qui vient une lettre que ma maitresse reçut il y a trois jours d'une autre main que de mademoiselle Juliette Ah ! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre , qui n'a pas été écrite ni reçue sans dessein ! On ne m'a rien dit ; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi : elle ne l'avoit jamais reçu à cette heure là : c'est ordinairement celle où le Facteur rend les lettres. C'est toujours à moi qu'il les remet ; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roselle étoit ici , & remit à ma maitresse une lettre qu'elle lut avec des façons Elle la laissa tomber ; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis , qui l'avoit ramassée Tenez , Monsieur , il y avoit quelque chose Elle at-

tendoit sûrement cette lettre..... Je ne fais encore ce que c'est , mais elle a quelque dessein. Aujourd'hui j'ai trouvé son secrétaire entr'ouvert , je l'ai refermé , & lui en ai rendu la clef. De quoi vous mêlez-vous , m'a-t-elle dit ? Je suis sortie , elle a r'ouvert le secrétaire , mais avec précaution. Je la guettois sans qu'elle me vît , & j'ai bien remarqué que cela n'a pas été fait sans dessein. Comment , ai-je ajouté , ta maitresse est-elle avec le Marquis à présent ? Oh ! Monsieur , il l'adore , & je crois , Dieu me pardonne , qu'il a pour elle du respect ; car il me semble que c'est ainsi que j'ai entendu appeller une inaction timide & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une Duchesse , & une Duchesse n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut , que mademoiselle Léonor quand elle est avec lui. Il n'y a pas long-temps que je suis avec elle ; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi , parce que peut-être elle savoit des choses..... Quel est , lui ai-je dit , à peu près le caractère de ta maitresse ? Monsieur , elle n'est pas mauvaise ; elle est assez douce à servir ; quand

elle a de l'argent ; elle est libérale ; elle ne fait point disputer ni marchander ; elle a bien de l'esprit , à ce que l'on dit ; au reste , elle ne me parle presque pas. Depuis quelque temps elle est rêveuse , inquiète , agitée , quand elle est seule ; mais elle prend un air riant & agréable , dès qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde..... Oh ! non , Monsieur , rien du tout , j'en suis bien sûre. Eh ! sans cela..... Je m'y connois ; j'en ai servi plusieurs ; quand on est pauvre , l'argent de ces Demoiselles est aussi bon que celui d'autres personnes. Je suis honnête , Monsieur , & cela me suffit. J'aime réellement mademoiselle Léonor ; elle est ma maitresse , & je fais mon devoir. Il faut que ce soit vous , Monsieur , pour que je dise..... Tu m'as promis..... Oh ! oui , c'est par bonne intention , je le vois ; ainsi je n'y crois pas de mal , & vous aurez soin de moi. Je t'en répons , ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai su d'elle , qu'il y a quelques jours le Marquis envoya des diamants magnifiques à Léonor , qu'elle les refusa d'a-

bord , & ne les reçut que pour céder aux instances redoublées qu'il lui fit : qu'après en avoir vendu pour 6000 liv. , elle envoya chercher de pauvres gens , auxquels elle donna cent écus. (Ils l'ont dit secrètement à Marton.) Ces gens revinrent le lendemain pendant que le Marquis y étoit. Ils se jetterent aux pieds de Léonor ; ils lui firent de si pathétiques remerciements que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils fussent venus dans ce moment-là ; elle joua parfaitement la générosité , la modestie , & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de son ame. Elle a encore envoyé depuis dix louis à ces gens-là , afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée ; ce n'est que la grandeur des remerciements qui l'a exagérée ; ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractère nous avons affaire. Voilà Madame ; tout ce que j'ai pu savoir. J'ai fort envie de voir Juliette ; je vais m'informer de ses alentours. Je voudrois bien aussi sa-

voir ce que c'est que cette lettre ; je ne vous laisserai rien ignorer. Mais , de grace , ne parlez point de tout ceci à madame de Saint-Sever : vous connoissez son mari , il est toujours fort en colere ; il dit que si tout le monde avoit agi comme lui , le Marquis ne donneroit pas tant de chagrins à sa famille ; que sa sœur l'a gâté , &c. ; qu'il l'abandonne ; qu'il ne veut plus se mêler de ses affaires : mais il s'en mêleroit demain , s'il le pouvoit , & tant pis pour ses affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle sauroit ; il est plus prudent de ne lui en rien dire , & je vous demande cette grace. Adieu , Madame ; permettez - vous que ma mere partage ici avec vous les assurances de mon tendre respect , & que j'embrasse mes sœurs ?



L E T T R E X X X V I.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 23 Janvier.

COMMENT t'avouer mon crime , chere amante ? Mais aussi comment retenir les mouvements que cette lettre..... Ton secrétaire entr'ouvert , j'étois seul dans ta chambre , j'ai reconnu le dessus , j'ai lu.... Pardonne , ta reserve augmentoit ma curiosité. Juge , ma Léonor , juge , si tu le peux , de mon inquiétude , de mes craintes.... Accepteras-tu ? La réponse que tu fies hier me rassure..... Mais , grand Dieu ! quelle épreuve ! Si tu ne m'aimes pas avec passion , je suis perdu. Dis-moi , dis-moi , que tu refuses..... Dois-je empêcher ton bonheur ? Je m'opposerois à ta fortune ! Mais puis-je consentir à te perdre ? Je suis au désespoir , je te renvoie cette lettre fatale ! Fatale ! Puis-je appeller ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu ! Je succombe ; adieu , adieu , Léonor , je ne fais ni ce que je désire , ni ce que je crains ; mais l'agitation où je

fuis , mais ce que je sens , déchire mon cœur. Je suis dans un état déplorable. Dis-moi , de grace , quel est cet homme si grand , si vertueux , si digne.... Il peut disposer de sa main. Qu'il est heureux !

LETTRE XXXVII.

Trouvée dans le secrétaire de Léonor.

A Tours , 21 Janvier.

L Es mépris dont vous avez accablé mon amour , Mademoiselle , après m'avoir ôté toute espérance , m'ont deffillé les yeux. Je croyois être tendre , j'étois cruel , j'étois injuste ; vous m'avez banni pour jamais de votre présence , je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue , quels jours , quels jours affreux j'ai passés dans ma retraite ! Ah ! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu justice à votre sagesse. Aveugle que j'étois , je ne découvrois pas la cause de vos refus ! Je les prenois pour des caprices , pour de la haine : Je ne croyois point vous offenser. Vous l'avouerez-je , Mademoiselle ? Votre état , les préjugés

qu'il entraîne, ne me laissoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit séduit, mes désirs étoient brûlants ; je vous aurois sacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois sacrifié qu'elle. Quel sacrifice pour vous étoit-ce là ! J'ai suivi vos démarches, Mademoiselle ; elles vous assurent mon respect & mon repentir. Heureux si vous daignez me pardonner une offense involontaire, dont je rougis ! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreuse idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs se sont épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'est plus un séducteur qui se présente à vos yeux, c'est un honnête homme, plus sensible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de sa main, un hommage plus digne de vous, & le seul qu'il puisse vous rendre. Oui, Mademoiselle, voilà ce que peuvent mon amour & vos vertus ; ma résolution est prise. Je puis disposer de ma main ; je méprise les préjugés ; je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illustre seroit trop à charge, s'il étoit un obstacle à mon bonheur ; une fortune considérable n'est qu'un

motif de plus pour ne consulter que son cœur. Ah ! Mademoiselle, ne consultez que le vôtre pour assurer mon bonheur, & mon destin sera digne d'envie.

LETTRE XXXVIII.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 22 Janvier.

Vous avez manqué essentiellement, Monsieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refusé mon secret, le secret d'autrui, & vous me le dérobez d'une manière indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage ? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action ; ils seroient peut-être trop offensants pour moi ; j'aime mieux que vous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secrétaire ouvert ? mais ce ne devoit pas en être une vis-à-vis de vous. Les précautions ne sont point faites pour se garantir contre les honnêtes gens ; notre sûreté est dans

leur honnêteté même. Et l'amour , l'amour , dont la première loi est de respecter ce qu'on aime , ne vous a pas retenu la main ! Je ne vous reconnois plus , Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentimens si purs Si je le croyois Non , je ne le crois pas Vous avez donc vos moments de foiblesse Je ne fais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle-là ; peut-être mon amour-propre est-il secrètement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être est-ce lui qui va vous ouvrir entièrement mon cœur. Vous m'avez surpris un secret , je veux bien ne vous pas celer mes résolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches ; je vous pardonne , pour calmer votre ame , & je vais rassurer votre cœur.

L'idée que je me suis faite du mariage est trop belle , trop sainte , pour que je puisse le regarder comme une espèce de marché. Je suis dans un état bien vil , ma naissance est bien obscure , je dois redouter l'indigence. Le sort qu'on m'offroit eût effacé ma honte & terminé mes malheurs ; mais toutes ces considérations n'ont pu m'engager à

jurer un amour que je ne sentoïis point , & que je n'aurois jamais pu sentir. La probité a fait taire l'ambition ; je serai pauvre , je serai peut-être méprisée ; mais à mes propres yeux je ne serai point méprisable , je n'aurai trompé personne. Voilà , mon cher Marquis , quels sont mes sentiments. Ma réponse est faite , ne vous informez point quel est cet homme honnête & malheureux : je ne puis l'aimer ; mais je lui dois une reconnoissance éternelle , & un secret inviolable.

L E T T R E X X X V I.

De madame de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval , 18 Janvier,

M Adame de Narton m'a communiqué votre lettre , mon cher fils ; je connois votre cœur , je ne doutois point de votre zèle. Nous sommes charmées de votre ardeur : elle est estimable. Le service que vous voulez rendre est grand , & digne d'un cœur vertueux. Mais , mon cher Ferval , tâchez de n'employer , dans une chose si honnête , que des moyens hon-

nêtes. Il est toujours fâcheux de recourir à ceux qui ne le sont pas ; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor , je le fais , ne mérite point d'égards ; mais on lui doit de la justice , parce que c'est une dette universelle , dont rien ne peut nous affranchir ; & c'est y manquer que de corrompre des Domestiques. Je fais que les circonstances où vous vous trouvez semblent autoriser cette ruse. Mais , mon cher fils , redoublez de soins , & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouvez-vous ma délicatesse outrée ; je désire que non ; cette délicatesse , mon fils , n'est que de la probité ; si vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette Que fais-je ? Je ne puis vous tracer de plan. Rien n'est plus honorable pour vous que la confiance de madame de Narton & de madame de Saint-Sever. Je suis bien sûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis , doivent redoubler votre horreur pour le vice ; les démarches que vous faites pour le retirer de cet abyme sont autant d'engagements pour vous à la vertu. Adieu , mon cher

enfant. Madame de Narton vous assure de son amitié ; vos sœurs vous embrassent : vous savez combien vous m'êtes cher.

L E T T R E X L.

De M. de Ferval à madame de Ferval.

A Paris, 31 Janvier,

JE n'ai pas moins de répugnance que vous , ma respectable mère , à me servir des moyens que j'emploie ; mais le genre de cette affaire , & les intérêts qu'on me confie , exigent que j'en fasse usage. Soyez sûre que s'il s'agissoit de ma fortune , je ne voudrois pas m'abaisser au point d'avoir recours à de telles voies. Je désirerois de toute mon ame n'en avoir pas besoin : mais sans le secours de Marton , aurois-je pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés ! Je n'en ai pu garder les originaux ; voyez seulement , par ces lettres , combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor ; vous allez connoître ses desseins , & s'il est possible à présent de garder quelques ménagements. Le vice auroit trop

à s'applaudir ; si la vertu n'osoit employer , pour le combattre , que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse les moyens , & peut-être même les légitimes.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le Marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regretter les instants trop courts où Léonor lui a permis de la voir , ou à désirer qu'ils se renouvellent , pour les regretter encore ; son ame n'est plus remplie que de cet objet. Il est brouillé avec Valville. C'est un grand triomphe pour Léonor ; aussi en est-elle charmée. Je me hâte de finir , ma chere maman , pour vous laisser lire mademoiselle Juliette. Oserai-je vous supplier d'offrir mes hommages respectueux à madame de Narton ? Mes sœurs savent si je les aime ; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent Permettez , ma tendre mere , que je vous renouvelle les assurances de mon respect & de toute ma tendresse

L E T T R E X L I.

De Juliette à Léonor , contenue dans la précédente.

18 Décembre.

T On amant est d'une espee bien étrange , ma chere ! Tu t'y prends fort bien , mais son amour est-il d'une trempe à résister à l'ennui des refus ? Voilà ce qui m'inquiette. Accepte tous ses dons ; mets-y toute la décence que tu voudras ; mais , crois-moi , accepte , accepte ; c'est toujours autant de pris. Je suis au désespoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il est dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve , vieille , riche & folle ; elle en est éperdue. Il ne peut la quitter sans risquer de perdre le fruit de ses soins ; sa fortune en dépend. Quel dommage ! Cet adroit Gascon auroit joué d'après nature le rival malheureux , vertueux , respectueux , généreux , &c. Trouve-moi d'autres moyens de te servir. Ton aventure est unique. Je n'ai jamais eu l'esprit de subjuguier ainsi des cœurs tout nœufs. Mon vieil amant est un homme

I. Partie.

H

épouvantable , jaloux , tyrannique , ennuyeux & maussade. Depuis trois mois que je suis ici , je sèche sur pied ; mais il me fait de gros présents , & je prends patience. Il faut bien faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande envie de voir ton petit Marquis. Qu'il est plaisant avec son respect ! Où a-t-il pris ce mot-là ? Il doit te paroître étrange. Le pauvre garçon ! Tiens , je l'aime à la folie ; il est si sot ! Tu lui donneras de l'esprit ; il est bien juste qu'il paie son apprentissage. Il *commence par être dupe* , il *pourra finir par être frippon*. C'est le cours du monde. Adieu , petite coquine. Je n'ai point communiqué ton secret à Bizac , dès que j'ai vu qu'il ne t'y pourroit servir. Je suis folle , mais je suis discrète. Adieu , ma chère : je t'embrasse.

LETTRE XLII.

De Juliette à Léonor , contenue , comme la précédente , dans celle de M. de Ferval.

A Saint-Firmin , 16 Janvier.

TEs projets m'étonnent. Toi , ma chère , devenir une femme de qua-

lité !- Vouloir épouser ! A tout prendre , tu fais fort bien ; que risques-tu ? Entre nous pourtant , là , comment pourrois-tu jouer le triste rôle d'une honnête femme ? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime de viser ainsi au grand. Tu vas être , si tu réussis , le modele & l'éroïne du corps. Que fait-on ? l'exemple Eh ! mais oui , il y a tant de têtes qui font , pour ainsi dire , à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le temps , ces choses extraordinaires deviennent si communes , qu'elles ne font plus sensation ; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des moments où mon vieux singe m'amuse ? Ils sont courts à la vérité , ces moments ; mais que faire à cela ? Tout le monde n'est pas né , comme toi , pour les grandes aventures. Voilà ce que c'est que de réunir la beauté , l'esprit & le courage. Je connois déjà tes talents ; avec cela , tu m'étonnes encore. Allons , pousse ta pointe , je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele ; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre

poste d'ici près , l'éloignement de Tours , la grandeur de la ville , tout cela dépaîsera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement jeudi à midi , fais sur cela tes arrangements. J'espère que tu m'apprendras l'effet de ce petit manège. Je voudrois pourtant à ta place être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur , ce Valville , tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la passion du Marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de t'épouser. Ne crains rien de ma part , je te le répète , je n'ai voulu rien dire à Bizac ; il est tout occupé de sa veuve ; il en a déjà tiré plus de vingt mille francs : cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche , une entrevue du Marquis avec lui eût démonté toutes tes batteries. Tu as prudemment prévu cet accident. Adieu , ma chère ; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu feras madame la Marquise ?



L E T T R E X L I I I

De Madame de Narton à Ferval.

A Varennes , 6 Février.

Nous voyons clair à présent , Monsieur ; mais cette clarté est affreuse. Pauvre madame de Saint-Sever ! Que deviendrait-elle si elle savoit ? Je me garderai bien de lui laisser entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit son secret ; son mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice , & élevez-vous un peu au-dessus des scrupules de madame votre mere , que je me ferois un devoir , en toute autre occasion , de respecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureuse Léonor ! Vous ne pouvez prendre de plan fixe , les circonstances doivent vous déterminer ; vous profiterez de tout , j'en suis bien sûre. Les plus chers intérêts d'une famille respectable sont dans vos mains.

Quel honneur à votre âge de mériter assez d'estime pour être chargé d'une affaire aussi délicate ! Allez de temps en

temps , je vous en supplie , consoler ma malheureuse amie. Je vous le répète , je ne lui manderai rien. Adieu , Monsieur ; je n'oublierai jamais toute la reconnoissance que je dois à votre zele.

LETTRE XLIV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 20 Février.

J'En'ai point vu mon frere , ma chere amie , depuis ce qui s'est passé il y aura bientôt deux mois. J'ai su par ses gens qu'il ne voit plus personne. Il a été plus souvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui se passa hier entr'eux ; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation singuliere. Il a passé la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre ; il a écrit à Léonor ce matin ; la réponse qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble ; ses Domestiques disent que quand mon frere entra hier chez cette créature , elle étoit à demi étendue sur une chaise longue ,

dans un déshabillé galant , &c. L'espece de désespoir qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir , en sortant de chez elle , leur fit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés ce matin , sa Femme de chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit , ma chere , que quelque méfintelligence conduisit à une rupture !.... Je n'ose m'en flatter.

Vous savez sans doute , que mademoiselle de Saint-Albin vient d'épouser le Baron d'Orbi. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de là regretter pour mon malheureux frere ; mais il ne faut plus penser qu'à le retirer de l'abyme où il est. Je suis bien reconnoissante des soins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne soit rebuté par les obstacles. Espere-t-il quelque succès ? Il est étonnant qu'il ne sache presque rien des démarches de mon frere : je les fais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de sa mere & de ses sœurs , je vous trouve très-heureuse d'être à portée de voir souvent cette charmante famille. Adieu , ma tendre amie ; priez madame de Ferval de se joindre à nous pour engager son

filz à ne point se laisser de nous servir. Il est aimable , il a mille attentions pour moi ; mais je crains qu'il ne suive pas cette affaire d'assez près. Ne communiquez point cette crainte à sa mere.

LETTRE XLV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 19 Février.

TU finis donc , cruelle , par me défendre de te voir ? Malheureux que je suis ! Eh ! quel crime ai-je commis , que celui de t'aimer avec trop de violence ? Mais peut-on t'aimer autrement ? Tu me défends de te voir ! Ah ! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse & mes soins , devois-tu , barbare , laisser croître ma passion jusqu'à ce point terrible où je sens que je n'en suis plus le maître ? Peux-tu croire , adorable fille , que je t'aie manqué de respect ? Non , ma chere. Hier dans cet instant fatal où l'emportement de mon amour ne vis-tu pas la honte , le repentir & l'accablement affreux où tes reproches me plongerent ? J'a-
dore

dore ta vertu , qui me met au désespoir. Je te jure , par ce qu'il y a au monde de plus sacré , de ne jamais offenser cette pudeur respectable ; mais laisse-moi jouir du seul bonheur qui me reste , de celui de te voir. Songe , ma divine amante , songe que mes jours en dépendent. Hélas ! je t'ai tout sacrifié ; tu as exigé ma rupture avec Valville , elle est faite. Je ne vois plus ma sœur , ma digne & tendre sœur ! Que je suis malheureux ! fatale passion ! liens terribles ! Pardonne , pardonne , chere Léonor , cet amour peut faire encore le charme de ma vie ; daigne m'aimer , me revoir , j'oublierai le reste du monde. Eh ! que peut-il pour mon bonheur ?

LETTRE XLVI.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 20 Février.

NOn , Monsieur , il ne m'est plus possible de vous voir sans danger ; je le sens , j'en frémis , & je ne m'y exposerai jamais. Je vous aime....
Voici la première fois que je vous le
I. Partie. I

dis & ce fera aussi la dernière. Je ne vous verrai plus ; c'est un grand sacrifice , mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuse épreuve , puis-je , sans une témérité criminelle , compromettre sur la retenue que vous me promettez ? Elle est impossible ; croyez , mon cher Marquis , croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi , d'arracher de mon cœur..... Oubliez cet amour fatal ; étouffez cette passion dangereuse ; vivez heureux , & songez , si je vous fus chère , que l'honneur est le seul bien qui me reste ; ne me l'enviez pas. Reprenez tous vos dons , je ne puis en garder aucun ; mais mon cœur en conservera la plus vive reconnoissance. Un rayon de lumière éclaire mon âme..... Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra ; que ne l'ai-je quitté plutôt ! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obscurité ; sans fortune , mais sans remords , je subsisterai par mon travail , sans avoir besoin des perfides présents des hommes. La difficulté que je trouverai peut-être à contracter l'habitude d'une vie obscure & laborieuse , fera une première expiation des fautes que l'état

où l'on m'avoit mise m'a pu faire commettre. Ma conscience est pure , laissez-moi bannir de mon cœur une image trop chérie ; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.

LETTRE XLVII

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris , 20 Février.

J'Ai su , Madame , que le Marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui , pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture , & quelle étoit la cause du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du secrétaire ouvert , m'a-t-elle dit , M. de Roselle est venu bien plus souvent ; il passoit presque tous les jours avec Mademoiselle : il me semble que son amour a redoublé ; de son côté elle ne m'a jamais paru si jolie. Elle a pris beaucoup plus de soin encore de sa parure ; nous n'en finissons pas : un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart-d'heure. Il falloit

des façons..... mis très-modestement d'un côté , dérangé de l'autre comme par hazard ; il n'étoit jamais assez bien. D'autres fois on remettoit à faire sa toilette à l'heure où M. le Marquis arriveroit. C'étoit alors des minauderies , des mal-adresses méditées , qui , attendez que je m'en souviennne , *qui donnoient à le volupté même les charmes de la modestie.* J'ai retenu cette phrase de M. de Roselle. Il l'a dite à l'occasion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je faisois le désordre de l'habillement de Mademoiselle , j'étois derrière sa chaise , je m'aperçus que par sa manière d'être assise sur le bas de ce mantelet , qui n'étoit pas noué , il alloit glisser , & la livrer en désordre aux regards du Marquis : je voulus le relever tout doucement , & le remettre sur ses épaules ; elle s'en apperçut , & se retournant avec vivacité , tandis que je le tenois , elle le fit tomber tout-à-fait. Il me resta dans la main ; elle se leva , dit que cela étoit horrible , parut vouloir se cacher modestement avec ses mains ; mais leur laissa faire bien mal leur office , chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui présenter ce mantelet , elle me grondoit. En

fin revenant comme d'une distraction ;
 eh ! mon Dieu , dit-elle ! j'en cherche
 un autre , rendez-moi donc celui-là ;
 & tâchez d'être plus adroite. Je vous
 assure , Monsieur , a continué Marton ,
 qu'elle le fit exprès , & que cela étoit
 prémédité. Le Marquis la regardoit
 pendant ce désordre avec des yeux
 Elle se plaignit ensuite de mal à la
 tête , & dit qu'elle avoit besoin de re-
 pos : le Marquis sortit ; elle fit alors
 une toilette recherchée , dans le né-
 gligé le plus galant. Une coëffure agréa-
 ble , renouée d'un ruban couleur de
 rose , un manteau de lit de dentelle ,
 doublé de taffetas couleur de rose aussi ,
 un jupon assorti , un corset appétissant ,
 qui marque la taille sans avoir l'air de
 la serrer. Elle étoit jolie comme
 l'amour , c'étoit la plus belle brune du
 monde : jamais ses grands yeux noirs
 n'ont été plus brillants que dans l'air
 de langueur que je lui vis prendre de-
 vant son miroir. Cet ajustement rele-
 voit l'éclat de son tein & la beauté de
 ses sourcils. Un air de tendresse , ré-
 pandu sur sa physionomie , la rendoit
 charmante. Je ne fais si vous connois-
 sez son souris. Une très-belle jambe
 paroïssoit avec avantage dans cet ha-

billement. Cette toilette dura très-long-temps ; quand elle fut faite , Mademoiselle se pencha sur un lit de repos , appuyée sur une pile de carreaux ; ses bras & ses mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres , & je sortis. Le Marquis ne tardas pas à rentrer. Je ne fais ce qui se passa ; mais tout-à-coup j'entendis sonner à coups redoublés ; j'arrive , je trouve le Marquis à ses pieds dans une espee de suffocation & d'égarement. Elle me dit de rester dans l'antichambre ; je l'entendis se lever , & dire au Marquis de sortir ; au reste je ne fais quelle fut leur conversation. Elle parloit d'outrages , de surprises ; le Marquis étouffoit : je n'entendis que ses sanglots. Il sortit au bout d'un quart-d'heure. En passant dans l'antichambre , il avoit son mouchoir sur ses yeux ; je l'entendis prononcer , en levant un bras en haut , & en étendant sa main : *malheureux que je suis ! Est-il possible !* Il partit. Ma maitresse me parut fort intriguée , fort inquiète : elle écrivit une lettre ; ce que je fais bien certainement , c'est qu'elle a quitté l'Opéra d'aujourd'hui ; c'est une chose très-sûre. M. le Mar-

quis a envoyé chez elle ce matin ; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre, sans qu'elle me vît ; elle a secoué la tête deux ou trois fois pendant cette lecture , avec un air agité ; elle a dit , en achevant : *oh ! il faudra qu'il y vienne ; il y viendra.* Elle a relu cette lettre , & m'a demandé son écritoire. Elle a été long-temps à faire réponse , très-long-temps. Je crois même qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voilà , Monsieur , tout ce que je fais de cette aventure. Je ne suis pas assez forte pour ne pas bien voir que..... Allez , allez , elle ne fait rien sans y songer. Et le mal de tête d'hier , & la toilette..... Marton , après cette longue histoire, entamoit un commentaire qu'elle jugeoit très-propre à m'éclairer. J'ai arrêté son verbiage par des preuves solides de ma satisfaction & de ma reconnoissance , comme j'avois fait pour l'engager à parler. Oh ! Monsieur , m'a-t-elle dit en me remerciant , vous me trouverez toujours une fille d'honneur ; je ne fais ce que c'est que de tromper personne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui résul-

teroit de cette aventure , dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor est une adroite créature. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains. Je verrai Juliette un de ces jours , elle doit venir incessamment ici. J'ai su que ce Bizac est une espèce de Chevalier d'industrie , d'une figure agréable. Léonor l'a favorisé , uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier sou ; elle le présenta à la Roche comme son parent ; il lui donna un petit emploi , qu'il lui a ôté depuis sa rupture avec elle. Ce petit homme s'est fait aimer d'une vieille folle qu'il ruine ; c'est toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais Juliette seule est sa confidente. Vous voyez , Madame , qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujourd'hui ; à quoi bon ? Je suis sûr qu'il est plus passionné que jamais. Je tâche de rassurer madame de Saint-Sever , & je lui cache tout ce qui pourroit redoubler son chagrin ; sa tendresse & son inquiétude me touchent. C'est une femme vraiment estimable. Il ne manque à son mari qu'un peu de discrétion & d'esprit , pour

être un très-galant homme ; mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu , Madame , j'espère toujours que vous n'aurez pas à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 22 Février.

QUel monstre assez barbare pour-
roit résister à tant de traits ? Je
rougirois de moi si je n'étois pas
vaincu. Fille adorable , je te suis cher !
C'est pour moi que tu as dédaigné le
fort le plus heureux ! C'est pour moi !
Et je pourrois te voir plongée dans la
misère ! Ce seroit-là le prix ! Ta
vertu plus forte que ton amour me ban-
nit à jamais Je l'ai trop mérité.
Léonor , ma Léonor , daigne oublier...
Que le don de ma main répare mes
coupables transports ; daigne l'accep-
ter ; fais le charme de ma vie Des
nœuds secrets , mais légitimes , scelle-
ront l'union de nos cœurs : vertueux
dans le sein des plaisirs , nous jouirons

du bonheur le plus pur.... Pardonne , chere amante , les précautions que je dois à mon nom , à ma famille , aux préjugés. Malheureux préjugés ! eux seuls m'ont retenu.... Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers !.... Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu ; mais les hommages & la tendresse de ton époux te tiendront lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs ... Je suis dans une agitation affreuse ; ma Léonor , ne me fera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir ? ... Je ne te parle point du sort que jet'assurerai ; j'offenserois ta délicatesse. O ! ma chere , ta vertu , ta beauté , mon amour , mon respect & ma reconnoissance , voilà tes droits ; pourrois-je jamais remplir toute l'étendue des devoirs qu'ils m'imposent ?



L E T T R E X L I X.

*De Léonor au Marquis.**A Paris , 23 Février.*

JÉ sens , comme je le dois , mon cher Marquis , le prix immense du sacrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénètre mon cœur , mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuse ; je vous dois ce refus. Le sort trop cruel peut-être , ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais , je le sens , avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous , l'état que j'avois eu le malheur d'embrasser , tout enfin s'y oppose. Eh ! comment s'exposer aux dangers inévitables d'une union secrète ? Ah ! cher Marquis , je préfère l'indigence , la misère même , à l'humiliation. Celle que j'éprouverois , de sentir qu'en moi l'on mépriseroit votre femme , me seroit affreuse ; le secret que vous seriez forcé de garder autoriseroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pa-

reils nœuds ; mon avilissement rejail-
 roit sur vous. Vos parents , vos amis ,
 le public , ignorant ou feignant d'igno-
 rer ce mariage , vous lanceroient des
 traits d'autant plus piquants que vous
 n'auriez point d'arme pour les repousser.
 Quelle amertume sur votre vie & sur la mienne ! Nos malheurs pour-
 roient s'étendre plus loin encore.
 Renoncez , mon cher Marquis , à
 des projets impossibles ; oubliez cet
 amour fatal , effacez-en jusqu'au sou-
 venir ; ne nous voyons jamais. Ja-
 mais ! l'ai-je bien pu prononcer ? Sort
 cruel Je ne mériterois pas les sen-
 timents dont vous m'honorez , si je n'a-
 gissois pas ainsi. Quelle dignité vous me
 donnez à mes propres regards ! Je dois
 respecter en moi la femme que le Mar-
 quis de Roselle a daigné élever jusqu'à
 lui. Quel encouragement à la vertu !
 Adieu pour la dernière fois.



L E T T R E L.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 24 Février,

O Uoi ! barbare , tu peux ,... Il y va de ma vie..... Je succombe....., Quelles suites effrayantes peux-tu donc envisager ? Ma fortune est à tes pieds : je t'assure par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah ! tu fais s'il est en mon pouvoir de faire plus.... Malheureux que je suis!... Léonor , est-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maison ?.... Que deviens-je ? tout à la fois furieux & foible..... vil jouet des passions & des préjugés.... Quel état , juste Ciel ! Ah ! Léonor ; au nom de ta vertu même , sauve-moi du désespoir,



L E T T R E L I.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 24 Février.

C'En est fait , mon cher Roselle ,
dussé-je en mourir de douleur ,
dussiez-vous me haïr , ma résolution
est prise. Souffrez que je vous donne un
exemple de ce courage. Je n'accepterai
jamais la main d'un homme qui rougi-
roit d'être à moi. Je trouve la misère ,
la mort même , moins affreuse que cer-
avillissement. Ne vous prenez qu'au sort
des malheurs qui nous accablent. Si j'é-
tois née Ecartez même jusqu'à cette
supposition. Bannissez jusqu'à mon ima-
ge ; vous ne me reverrez plus. Je suis
morte pour vous , & vous vivrez éter-
nellement dans mon cœur Qu'ai-je
dit ! malheureuse ! Si vous m'avez trou-
vé quelques vertus , si je me suis rendue
digne de votre estime , respectez des
malheurs que vous avez causés. Cessez
de vouloir troubler mon repos. Je res-
pecte le vôtre N'attendez point

d'autre réponse. L'adversité m'a rendue forte , imitez-moi. Eh ! quelle comparaison de votre sort au mien ! Votre rang , votre fortune , votre âge , tout vous annonce l'avenir le plus brillant ; & moi , sans ressources , sans biens Je ne veux point vous présenter ce tableau. Adieu , cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus ; je craindrois pour moi-même un attendrissement que je dois combattre. Malheureuse que je suis ! Le pourrai-je ? Pour vous , l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre passion , d'avoir su respecter vos devoirs , d'avoir sacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur ; cet honneur que tant d'efforts vous assurent , vous dédommagera bientôt du sacrifice,



 LETTRE LII.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 28 Février.

M On frere est très-mal , ma chere amie ; on craint pour sa vie..... Je viens de le voir..... Grand Dieu ! soutenez - moi..... Je succombe , ma chere. M. de Ferval vous donnera de nos nouvelles.

LETTRE LIII.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris , 2 Mars.

Vous savez déjà , Madame , l'extrémité où s'est trouvé notre cher Roselle. Léonor , quatre jours après la scene dont je vous ai parlé , lui fit refuser sa porte. Il revint suffoqué ; il lui écrivit. La réponse qu'il reçut d'elle (je n'en fais pas le sujet) acheva de le désespérer. Il tomba sans connoissance , tout son sang porté à la tête

tête & le col enflé. Malgré la saignée qu'on lui fit sur le champ , une fièvre ardente le retient au lit depuis trois jours ; on l'a déjà saigné quatre fois. Hier matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor à chaque instant dans son transport ; il croit la voir , lui parler ; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublements sont longs. Je retournai hier au soir chez lui , je le trouvai plus tranquille ; l'accès étoit passé , il n'avoit presque pas de fièvre ; mais son abattement étoit affreux : j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai , il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié ; il me pria de continuer à venir chaque jour , & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriez-vous pas la voir , lui dis-je ? Il soupira tristement , & se cacha le visage dans ses couvertures. J'allai avertir tout de suite madame de Saint-Sever de la maladie de son frere , mais avec tout les ménagements que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour l'aller voir. Ils se regarderent avec at-

tendrissement , pleurerent l'un & l'autre , & ne se dirent presque rien. Le Médecin craignit que l'émotion causée au malade par cette entrevue n'eût des suites fâcheuses , il fit retirer la pauvre madame de Saint-Sever. Elle est revenue ce matin ; elle a été spectatrice du transport de son frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 Mars.

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever , après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit , a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort ; cette digne sœur , rassemblant toutes ses forces , s'est approchée du lit à la fin de l'accès , & lui a pris la main. Je suis bien mal , je crois , ma sœur , a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré , mon frere , il s'en faut bien ; votre jeunesse , la bonté de votre tempérament , sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse , elle peut changer , d'un moment à l'autre ; le moindre trouble , la moindre agita-

tion.....J'en ai beaucoup , ma sœur ; je ne suis pas tranquille. Une entière soumission aux volontés de l'Etre suprême , mon frere , une grande confiance en sa bonté , une conscience pure.... La mienne ne me reproche que des foibleesses..... Mais , ma sœur , croyez-vous?..... Je crois , mon cher ami , que Dieu vous rendra à nos vœux ; mais que ce n'est qu'en lui que vous trouverez cette tranquillité dont vous avez besoin. Vous n'êtes point mourant , mais vous êtes malade. Ah ! je ne regretterois point la vie.... Il faut , mon frere , savoir la quitter avec force quand Dieu l'ordonne. Cette parfaite résignation aux décrets de la Providence est nécessaire ; un Chrétien doit l'avoir. Ah ! ma sœur , d'autres causes.... Ne vous occupez que des choses du Ciel , mon cher ami ; détournez vos regards de tous autres objets. Eh ! le puis-je ? Oui , vous le pourrez avec le secours d'en-haut. Transportez-vous dans un monde nouveau. Ma sœur , croyez-vous que je meure ? Le croyez-vous ? Répondez-moi. J'espère que vous ne mourrez pas ; mais Dieu le fait. Suis-je en danger ? Vous y avez été , vous

y pouvez retomber encore. La volonté de Dieu soit faite ; mais j'ai beaucoup de choses à arranger. Je vous prie..... Ma sœur , vous ferez mon exécutrice ; c'est à vous que je confierai mes volontés. Ah ! mon cher ami , j'espère... oui... le Ciel me préservera du malheur de les exécuter ; mais comptez..... J'y compte. Une foiblesse , qui lui ôta la connoissance , interrompit leur entretien. Il fut très-mal. Il revint à lui peu à peu au bout d'une demi-heure ; mais dans un assoupissement & un accablement extrême. Madame de Saint-Sever ferma ses rideaux , & a passé le reste de la nuit à son chevet , sans lui parler. Il a dormi deux heures ; le redoublement a été bien moindre. Ce matin , les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à madame de Saint-Sever combien je l'avois admirée. Hélas ! Monsieur , m'a-t-elle dit , qu'il en coûte dans ces terribles occasions ! Mais peut-on se refuser à ces tristes devoirs ? C'étoit à moi de préparer mon frere ; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé , il se seroit cru mort ; & cet effroi , joint à la foiblesse que lui donne

sa maladie , n'auroit servi qu'à abattre son ame , au lieu de la soutenir. On ne peut trop tôt faire songer un malade à recourir à Dieu : mais il faut éviter de lui donner des terreurs , aussi pernicieuses peut-être pour l'ame que pour le corps. Il faut le préparer , lui faire savoir son état : mais c'est à des amis chéris à se charger de lui dire cette effrayante vérité ; la tendresse & la confiance sont-elles jamais aussi nécessaires ? Le Marquis a voulu à la fin de son accès parler d'affaire à sa sœur , & mettre ordre à sa conscience. Vous êtes mieux , a-t-elle dit , il vous faut du repos ; tranquillisez-vous , mon cher , n'appréhendez rien , je suis toujours auprès de vous. Si je retombois en danger... Je m'en apercevrais , mon ami , & je vous en avertirois. Vous me le promettez ? Oui , je vous le promets. J'aurois un legs considérable à faire. Mon frere peut-il écrire sans danger , Monsieur , a-t-elle dit au Médecin ? Il a répondu qu'il feroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Hé bien , a dit Roselle , je vous dirai... si je meurs... je n'ai pas besoin de testament avec vous... Mais M. de Saint-Sever ? Je vous réponds de lui .

comme de moi. Mais peut-être, ma sœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroîtra pas digne. Ah ! mon frere, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons, quel qu'il fut, que je verrois, ce seroit vous. Je saurois respecter.... Elle n'a pu retenir ses larmes, ni étouffer ses sanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a serré tendrement la main : ils ont cessé de parler ; & peu à peu il s'est assoupi. J'ai engagé madame de Saint-Sever à profiter de cet intervalle pour prendre un peu de repos.

4 Mars.

Le mieux continue ; le Médecin espere beaucoup. La fièvre diminue ; le sommeil d'hier fut suivi d'un réveil doux. Le redoublement de cette nuit s'est pourtant encore fait sentir ; mais le transport n'a pas été si violent. Il nomme toujours Léonor ; je n'ai pu distinguer que ce mot, & ceux-ci : *la religion, l'honneur, l'amour* ; quelquefois, *ma sœur.... ma chere sœur... pardonnez... pardonnez... la vertu...* Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces

paroles. L'accès n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut absolument entrer : mais comme nous craignons tout ce qui pourroit causer quelques émotions au malade , & qu'il n'a pas revu son beau-frere depuis ce qui se passa entr'eux il y a six semaines , nous n'avons encore osé l'introduire ; c'est même un surcroit d'embarras pour sa femme & pour moi. Elle soutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant ; elle est exactement la garde de son frere.

5 Mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit , Madame , que M. de Saint-Sever ne favoit que déranger & faire mal en voulant faire bien ? Le malade avoit passé une assez bonne nuit ; le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever & moi nous dormions aussi dans tout l'accablement où jettent plusieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens , s'est jeté

à corps perdu sur le pauvre Roselle ; qu'il a réveillé en sursaut. Eh ! bon jour , mon ami ? est-ce que tu ne voudrais plus me voir ? Je t'aime comme mon fils... Il pleuroit. Le Marquis , tout étonné , ne savoit qui lui parloit ; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourir. Quoi ! Monsieur , l'auriez-vous éveillé , a dit madame de Saint-Sever ? Est-ce qu'il dormoit ? Eh ! sans doute. Je suis fâché d'avoir si mal pris mon temps ? aussi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres moments ? Mon enfant , a-t-il dit au Marquis , ne me fais pas mauvais gré ; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié , a répondu le malade. Tu me parois bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier à moi... de bons restaurants , de vieux vin de Bourgogne..... Que proposez-vous , mon cher , a dit la Comtesse ? la fièvre n'est point encore passée..... Je ne propose rien , mais..... Enfin , tu as été bien mal , on t'a cru mort ; ma foi je l'ai pensé aussi : voilà une terrible secousse , mon ami. Hé bien , ferons-nous encore des folies ? J'ai sur le cœur que tu m'aies su mauvais gré.....

Petit

Petit mutin , que je t'embrasse encore. Les signes que lui faisoit madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pousser trop loin cette conversation n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Médecin l'a seule interrompu. Seroit-il plus mal , a-t-il demandé en entrant , effrayé sans doute de nous voir tous auprès du lit ? Il a trouvé un peu d'émotion au malade , & l'auroit jugé moins bien s'il n'avoit appris l'événement de son réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'est un ignorant , & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protège. Sa femme l'a prié de laisser faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en est allé , en disant que , puisqu'on ne vouloit pas l'en croire , il ne s'en mêleroit plus. Roselle a réellement été beaucoup moins tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort ; il est mieux à présent : l'accès est fini , mais l'accablement est toujours extrême.

6 Mars.

Nous n'avons plus , grâces au Ciel , à craindre pour sa vie ; il n'a plus de fièvre : une petite émotion , cette nuit ,

L. Partie.

L

à seule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin assure que c'est le dernier ; mais je crois que la convalescence sera longue. Sa langueur , sa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeler son Valet de chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laissât seul. J'ai su que c'étoit pour demander si Léonor avoit été instruite de son danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours ; il a recommandé qu'on la lui fit parler. Je saurai ce qu'il lui dira.....

Elle vient d'arriver ; il l'a vue : nous nous sommes retirés à sa prière. Voici ce que Marton m'a répété. » Je ne » puis écrire à votre maîtresse ; mais » dites-lui que j'ai bien expié..... » qu'elle seule m'attache à la vie , & » que si je reviens.... Priez-la de m'é- » crire une ligne , un mot..... Elle » ne voudroit pas me venir voir?..... » Au moins qu'elle m'écrive. Adieu ; » Marton. « De profonds soupirs ont interrompu souvent ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment , nous avons été deux heures auprès de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin , s'adressant à madame de Saint-Sever , il lui a demandé

si elle n'étoit pas excédée. Elle l'a voulu rassurer. Reposez-vous , ma sœur , je vous en conjure ; je ne suis plus en danger , retournez cette nuit chez vous. Mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore , mais il l'a priée avec instance de s'aller reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour comme j'ai fait jusqu'ici ; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéresser , & sur-tout des progrès de la guérison. Adieu , Madame ; la reconnaissance de madame de Saint-Sever me confond ; de grâce ne me parlez plus de la vôtre.

LETTRE LIV.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris , 8 Mars.

LE Marquis est absolument hors de danger , Madame ; depuis trois jours la fièvre a cessé , les Médecins le trouvent dans la meilleure convalescence ; mais son esprit & son cœur ne sont pas guéris. Madame de Saint-

Sever passe encore les journées entieres aupres de lui. Il me paroît rêveur , triste & contraint. Je crois que son ame est déchirée par quelque violent combat Je tremble d'en avoir deviné la cause. Il regarde sa sœur de temps en temps ; il soupire & baisse les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ses réflexions , & au mouvement de ses levres je juge qu'il parle seul. Nous ne pouvons le retirer de ses profondes rêveries. Je fais qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu plusieurs fois , & l'a mis sous son chevet. Je l'ai trouvé moins triste depuis , mais plus distrait encore. Ne soyez pas inquiète de sa santé , Madame ; je suis moi-même pleinement rassuré. Les soins que j'ai eu le bonheur de lui rendre m'en ont , je crois , fait un ami sincere , & je sens qu'ils m'ont attaché plus fortement à lui.



L E T T R E L V.

De Léonor au Marquis.

A Paris , 8 Mars.

Quelle épreuve pour ma tendresse , mon cher Marquis ! Ah ! je n'aurois pu vous survivre . Je me suis presque reproché des résolutions.... un sacrifice. La vertu , l'honneur devroient-ils donc causer des remord ?... J'ai tremblé pour votre vie. Le Ciel vous l'a rendue , puisse-t-elle être fortunée ! Vous savez s'il m'est possible de vous aller voir. Ecartez ce désir , cher Roselle : songez à quel combat vous me livrez. Adieu. Si vous vivez , si vous êtes heureux , je ne serai pas tout-à-fait malheureuse.

L E T T R E L V I.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 11 Mars.

JÉtois encore si foible , il y a trois jours , que je ne pus répondre ,

L 3

chère & tendre amie. Je profite du premier instant où je puis tenir la plume pour te remercier. L'aspect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue... Dans ces moments les préjugés disparaissent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir ; mais la bienfaisance exige que tu ne viennes pas... Adieu, chère idole de mon âme, chère moitié de moi-même. L'accablement où je suis encore, ne me permet pas de me livrer plus long-temps au plaisir de t'écrire.

LETTRE LVII.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris, 15 Mars.

LE malade commença à se lever il y a quatre jours, Madame ; ses forces reviennent. Valville est venu tantôt à sa porte. Le Marquis m'a prié de faire en sorte qu'il n'entrât point. Je suis descendu, & je lui dit que Roselle ne recevoit encore personne. Il ne m'en a point paru persuadé ;

mais il a pris ce refus en souriant ; Je ne fais point me fâcher contre un frénétique , m'a-t-il dit ; je vois que son servau est entrepris ; quelle extravagance ! Il m'a demandé si le Marquis n'étoit pas toujours passionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étoit point son confident ; mais que je ne croyois pas que son amour fût ralenti , & que j'en avois un véritable chagrin. Il est honteux que cette fantaisie dure si long-temps , a-t-il dit ; j'en rougis pour lui , cela est d'une sottise Adieu , Monsieur , j'attendrai que cette folie soit passée pour le revoir ; je ne fais point forcer les barrières. D'ailleurs , la chambre d'un malade est un lieu de supplice pour moi. Il n'est plus en danger cela me suffit. Je crois , Madame , que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en entrant madame de Saint-Sever seul avec son frere. Il avoit l'air tendre & fort argité. J'ai , m'a-t-il dit , mon cher Ferval , des affaires importantes à communiquer à ma sœur ; permettez-vous ? Je vous laisse , ai-je dit , & je suis sorti. Je ne fais point ce qu'il vouloit lui dire ; mais je crains ce que je n'ose

même penfer. Vous le faurez par madame de Saint-Sever.

L E T T R E L V I I I .

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris, 17.

OH ! ma fecourable amie , quelle scene j'ai à vous décrire ; je ne fais fi j'en aurai la force , mon ame s'est épuisée dans la crise ; elle est encore dans la vive agitation qui succede à de violents efforts. Je tâcherai pourtant de reprendre mes esprits..... Que j'ai besoin de me fortifier contre ma tendresse & ma compassion pour un frere malheureux.

Nous étions restés seuls le Marquis & moi ; il me paroissoit en être bien aise. Je démêlai dans ses regards & dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire ; il n'osoit ; des témoignages de ma tendresse aiderent sa confiance & ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne & généreuse que j'embrasse , dit-il en jettant ses bras autour de mon col , elle daignera me,

touter , je l'espere , & je l'en supplie. Je répondis par des caresses affectueuses. J'ai recouvré ma santé , continua-t-il ; mais la cause de mon mal n'est pas détruite : elle est dans le fond de mon cœur. J'aime , ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché , tant qu'en le découvrant je n'aurois fait que vous accabler de mes peines , & que je me suis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau , & qu'il n'est peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie , je dois vous exprimer l'excès de mon amour , pour intéresser votre tendresse. Ah ! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts ! Vous pouvez en juger , ma sœur , par l'état où vous m'avez vu , & dont vos soins généreux viennent de me tirer ; achevez votre ouvrage , & permettez que je cesse d'être malheureux , & que je vive encore pour vous. Moi , mon frere ! La moitié de ma vie est à vous , si elle peut contribuer à votre bonheur. La personne que vous aimez est-elle digne de vous ? Oui , ma sœur , elle est honnête & vertueuse : l'honnête-

té & la vertu font les seuls distinctions des âmes ; avec de tels sentimens elles font toutes égales , & naturellement unies. Sur le théâtre ou sur le trône , elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état avilissant auquel le sort a condamné ma Léonor Léonor ! O ! mon frère ! Hélas ! ma sœur , c'est un malheur pour elle que son état ; ce n'est pas un crime , ce n'est pas même un engagement au crime.

Quoique prévenue , je n'avois pu m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frère , je composai mon visage , & je lui dis , d'un air assez tranquille , que le choix seul d'un tel état étoit un titre suffisant de condamnation. Comment en effet , peut-on croire honnête une fille qui profite volontairement son nom à la honte ? La vertu se tient enveloppée dans l'honneur ; & lors même qu'une femme vient de la bannir de son cœur , elle tâche d'en conserver les apparences ; il n'y a que le vice qui puisse embrasser par choix l'infamie. Eh ! savez-vous , ma sœur , savez-vous comment elle a été réduite à cette extré-

mité , m'a-t-il dit ? il ne faut pas se hâter de juger les malheureux. Respectons-les , leur fautes ne sont souvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les entraîne au premier asyle qui se présente ; & si , quand ils s'aperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique , ils se renferment dans la vertu qui leur restent , ne méritent-ils pas toute notre indulgence , toute notre compassion ? plaignons - les , plaignons-les , ma sœur , pleurons sur eux avant de les juger Je fais , mon frere , qu'envers les malheureux l'indulgence est justice ; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que , si votre Léonor eut été vertueuse , l'Opéra eût été pour elle une ressource , son unique ressource ? La vertu embrassera la misere pour s'affranchir de la honte ; elle n'aura point recours à la honte pour se soustraire à la misere. Léonor pouvoit vivre du travail de ses mains , de ses services , des bienfaits des ames charitables. La servitude choisie par besoin eût offert du moins en elle une misere respectable ; en préférant l'Opéra , son cœur s'étoit livré da-

vance à la corruption & au crime. Pourroient-elles vivre du seul produit de leurs talents , sans celui de leurs charmes , ces malheureuses , qui souvent n'ont pour elles que leur beauté , & qui fondent leur projets de fortune sur les passions déréglées qu'elles allument ? Mais quand leurs intentions seroient pures , continuellement attirées au crime par tous les enchantemens imaginables de la séduction , est-il possible qu'elles se tiennent attachées à la vertu , qui ne leur offre que des privations & des peines ? Celle qui sera capable d'un attachement si courageux , sera forcée , par sa vertu même , de s'éloigner du danger si pressant de la perdre.... Eh quoi , s'écria-t-il avec l'air d'un homme qui fait effort pour se contenir ! il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vertueuse ? Le Public, Madame, le Public, qui est méchant & injuste, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait deshonorées , le Public en nomme ! Ne nous échauffons pas , lui dis-je , il n'y auroit plus moyen de raisonner ; nous oublierions bientôt que nous sommes frere & sœur , & nous laisserions-là

notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les Actrices qui passent pour honnêtes ne sont peut-être que les plus décentes ; que s'il en est qui obtiennent de justes égards , ce seront des filles à talents , qui n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie & au désir de se distinguer , pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du Public & la considération flatteuse attachée aux grands succès. Mais il me semble , (ne vous en offensez point , mon frere ,) il me semble que Léonor n'est nommée ni parmi les Actrices que l'on admire , ni parmi celles que l'on ménage..... Que m'importe , ma sœur , l'opinion publique , si je me suis assuré qu'elle est injuste ? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue , que la calomnie auroit soulevée ? Je conviens , mon frere , qu'il faut se défier des préjugés du Public ; mais il le faut bien plus encore de nos passions. Vous êtes jeune , droit , honnête , franc. Ces filles habiles à prendre toutes sortes de visages , & à jouer toutes sortes de rôles , savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur , & jusqu'où un masque de vertu peut

mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés , & plus clairs-voyants que vous , se sont laissé prendre à leurs maneges ; elles ont fait le malheur , la ruine , la honte Je le fais , m'a-t-il dit ; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor , je l'ai trouvée si franche , si noble , si désintéressée : il ne lui manque qu'un état , qu'un nom plus respectable pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser sa vertu ? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune ; je la ferai ce qu'elle doit être , & le Public qui calomnie Léonor , aura des égards pour la Marquise de Roselle.

Il s'arrêta & soupira , comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grands poids. Je l'observois ; il me parut pendant quelques instants ne s'occuper que de ce plaisir ; & animé comme il l'étoit , je crus qu'il ne m'écouterait pas , qu'il ne m'entendrait pas , si je combattois dans ce moment là son dessein. Il avoit d'abord voulu le justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas dû peut-être contester si long-temps sur un

point que je pouvois lui passer , sans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un assez long silence , le Marquis revint comme d'une distraction , & me regarda d'un œil qui me demandoit une réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-vous assez de sang-froid pour m'écouter , & de courage pour m'entendre , lui demandai-je ? Je l'espere , me répondit-il , je le dois , je tâcherai ; mais , ma sœur , ajouta-t-il en me souriant , le préjugé a son ivresse , ses fougues , comme la passion. C'est pour vous , mon frere , que je plaide. Il faut passer quelque chose au zele d'une sœur ; mon premier préjugé , dans cette cause , est pour vous ; c'est un préjugé d'entrailles ; il commande à tous les autres , & il n'y a que le devoir & vos vrais intérêts dont il ne me prescrive point de me relâcher. Je ménagerai même , autant qu'il me sera possible , l'objet de votre passion. Ah ! plutôt au Ciel , mon frere , plutôt au Ciel que cette fille fût telle que vous la voyez , je me reposerois sur elle du soin de votre honneur. Si elle est vertueuse , elle vous ramenera à des sentiments délicats

avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher sa justification & son bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui sa bonne conscience, son amour, sa Léonor..... & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement, en faisant un geste de fierté, du vrai honneur, Madame; la vertu..... La vertu, m'écriai-je, (je sentoie ma tête s'échauffer & mon ame s'exalter) la vertu, mon frere, votre conscience ! vous en attendriez votre consolation & votre repos ! Elles vous puniroient tous les jours de votre vie de votre indigne alliance, ou vous les auriez pour jamais abjurées au pied des Autels. Elles vous mettroient tous les jours sous les yeux la bienséance, la justice, la raison, la nature, offensées & violées dans cet odieux sacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, vous décoré de prérogatives & d'honneurs, de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la société, qui, en distinguant les conditions pour le bien de l'Etat, s'est promis à juste titre que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne seroient ni assez lâches, ni assez ingrats pour en trou-

bler l'harmonie par leur propre avilissement ? Elle a attaché des devoirs aux distinctions, & vous en violerez audacieusement les loix, parce que ces loix, qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne se sont choisi pour dépositaires que vos cœurs, pour garants que votre délicatesse, pour vengeurs que la honte & le mépris du Public ! De quel droit vous, plus particulièrement chargé par votre rang du dépôt auguste des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui ravissant, autant qu'il est en vous, ces mœurs précieuses dont vos aïeux vous avoient transmis l'exemple ? Il faut donc que vous cessiez d'être citoyen, & que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre ; & cet ordre vous ne l'aurez pas seulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez aussi troublé dans les autres ; la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes insensés, séduits par ces malheureuses ; qu'un tel succès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de son pur sang, qu'un enfant indigne & dénaturé ? Que lui répondrez-vous, lorsqu'elle vous

reprochera cet avilissement des ames ; cette bassesse devenue plus commune, dont vous aurez été , même sans le vouloir , un des principaux instrumens ? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & divisées , qui vous accuseront d'avoir frayé pour leur désolation le chemin du déshonneur ? Que répondrez-vous à votre propre famille qui vous demandera pourquoi vous avez flétri son nom ? Ce nom n'est point à vous , puisqu'il n'est point à vous seul , & la tache que vous y imprimerez fera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils se verront tous les jours confondus avec vous & vos enfans ; ils seront tous punis pour un seul coupable. Cette famille honorée jusqu'à vous , jusqu'à vous fait pour la venger de quiconque oseroit la flétrir , vous n'aurez vécu que pour attacher à son nom une célébrité d'infamie. Et vos enfans ! Le Marquis de Roselle donneroit à ses enfans Léonor pour mere ; Léonor ! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi ? Vous leur devez un sang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce sang s'éleveroit contre vous , si vous le méliez avec un sang vil & corrompu... Vous frémis-

sez ... Jetez les yeux sur ces défauts ; malheureux à jamais par leur naissance , qui portent sur leur front , dans la société un caractère de proscription. Ils sont-là comme des coupables humiliés par le sentiment de leur indignité. Ils voient fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des sujets de pleurer leur naissance ; tous les jours ils ont à rougir de leur mere ; le Public les appelle les enfants de Léonor , comme s'il disoit les enfants de l'opprobre. Ils transmettent leur honte & leur malheur à leur postérité : cette tache héréditaire est encore empreinte sur le front de leurs petits-fils ; & vous ne préféreriez pas la mort à la douleur , & au tourment d'être pere à ce prix ?

Hé bien , mon frere , votre amour votre Léonor , suffiroient-ils à votre félicité ; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse ? Elle est aujourd'hui tout pour vous , parce que vous ne la possédez point , & que dans votre ivresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui désire. Mais si vous la possédiez , vous éprouveriez , en perdant peu à peu cette ivresse ,

qu'il manqueroit de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une ame honnête, vous entendriez insensiblement la conscience, l'honneur, la nature, vous demander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'ame : elle ne sauroit ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui vous ont séduit se flétrissent, & le temps arrive où l'on se juge soi-même plus sévèrement que n'ont fait les autres, parce qu'on est égreint contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours ; on pleure sur des fautes irréparables, & l'on donneroit la dernière moitié de sa vie pour racheter la première. Oh ! mon frere, sur quoi vous flatteriez-vous que vous sèriez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux ? Qui vous le garantit ? Léonor ? Votre cœur ? tant de passions ont fini par le désespoir avec de pareils garants !

Le Marquis étoit interdit & immobile ; je crus son ame ébranlée ; j'insistai.

Je suppose, comme vous le voyez,

que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte ; qu'elle sent toute la passion qu'elle vous témoigne sans doute ; que votre illusion sur les premières années de sa vie ne se dissipera jamais ; qu'elle vivra comme si elle étoit née de votre sang , comme si elle avoit été élevée dans votre famille ; qu'elle gouvernera & conduira votre maison avec autant de dignité que de sagesse ; qu'elle fera aussi tendre mere que fidelle épouse ; qu'elle pourra donner à vos enfans des principes , des sentimens , des exemples , une éducation qu'elle n'aura point reçue ; que....

Et moi je suppose, s'écria-t-il tout d'un coup dans une sorte de fureur , qu'une sœur qui aime son frere , le plaint s'il se trompe , & ne l'insulte pas ; que le Marquis de Roselle sent mieux ce qui peut le rendre heureux que la Comtesse de Saint-Sever , & qu'il est libre , indépendant , maître de disposer de lui , malgré tous ceux qui s'y opposeroient. A ces mots il sort brusquement. Je cours à lui , je l'arrête , il résiste. Mon frere.... Je n'ai point de sœur. Il fait un mouvement pour se dégager. Il m'échappoit. O mon pere , m'écriai-je ! ô ma mere ! venez à

mon secours. A ces noms sacrés ; il tressaille , s'arrête , & se laisse conduire sur un sofa. Je restai debout devant lui ; ses yeux étoient fermés , sa respiration s'embarraçoit dans ses soupirs. Jusques-là pendant notre entretien la chaleur du zele m'avoit soutenue & élevée au-dessus de moi-même : j'étois dure , je ne pensois pas qu'il souffrît de mes discours , j'examinois seulement s'il résistoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors question de le plaindre , mais de le terrasser , de changer son cœur. Je frappois, je tonnois sans égards , sans ménagements , sans pitié. Mais ici la tendresse & la sensibilité reprirent tous leurs droits. Je craignis pour la santé de mon frere ; mon attendrissement ouvrit mon cœur aux larmes , j'en arrosai une de ses mains , que je serrois dans mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux , son regard me reprochoit tendrement son état & sollicitoit ma compassion. Il mêla ses pleurs aux miens. O ma sœur , s'écria-t-il ! O mon frere , lui dis-je ! pardonnez-moi ma cruauté ; je suis toujours votre sœur. Oui , vous l'êtes , repliqua-t-il d'une voix entre-coupée ; pardonnez , & je suis votre frere. Nous reprîmes

reprimes peu à peu nos esprits ; je crus même entrevoir sur son visage un rayon de sérénité. Il me dit d'une voix douce , d'une voix qui eût pénétré l'ame la plus insensible : ma sœur ! il accompagna ce mot d'un sourire , (c'étoit le sourire de l'affliction & de la tendresse tout à la fois ;) ma sœur , je crains de vous avoir dit quelque chose d'offensant : je ne le fais pas ; mais si cela est , nos larmes viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excès de ma passion pour.... (il ne nomma point Léonor.) Mon dessein vous le marque assez : vous l'avez combattu ; vous le deviez : mais vous raisonniez contre un homme amoureux ; il ne pouvoit être persuadé. Je n'ai rien répondu à la plupart de vos raisons , je sentoits pourtant dans mon cœur que j'avois quelque chose à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi : vous ne l'auriez peut-être pas goûté. Il me paroissoit à moi sans réplique. Pardonnez-moi , ma sœur , je ne puis renoncer à ma résolution : tout ce que je puis faire pour vous , c'est de ne pas en hâter l'exécution , comme je l'avois projeté. Je penserai à tout ce que vous m'avez dit , & je vous donne ma parole d'hon-

neur que je ne ferai aucune démarche relative à cet objet , sans vous en informer : êtes-vous contente ? Il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frere ; elle est mon amie , elle aime mon repos , elle se mettra à ma place , elle sentira l'horreur de mon état ; & peut-être , a-t-il ajouté en baissant la tête & la voix , peut-être consentira-t-elle à mon bonheur ,

Il avoit les yeux remplis de larmes, Je lui répondis de la manière la plus affectueuse ; je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite : nous nous embrassâmes tendrement. Le Comte de Saint-Sever entra quelque temps après.

Que dois-je craindre , que dois-je espérer , ma tendre amie ? Nous avons gagné du temps , c'est quelque chose ; mais il est si épris de cette créature , si fasciné ! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idée qu'il a de sa vertu , ou il faudra que des voies rigoureuses..... O ma chere ! il mourroit de douleur. Son honneur ou sa vie , quelle alternative ! Soutenez-moi , affermissez-moi. Je l'aime , & s'il profitoit de certains moments où mon

cœur est tout à l'amitié, je le sens, je ne lui résisterois pas. Comme je désirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pauvreté & une naissance obscure, j'irois la chercher & l'amenerois par la main à mon frere. Je fais cas de la naissance, parce que c'est une obligation de plus d'être honnête; mais c'est au fond un présent du hazard, souvent inutile au bonheur, & je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere, respectable par sa vertu, honorable par le nom de son mari, elle deviendrait mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle seroit pour le Public un témoignage de son mérite; & quand elle seroit aimée & portée par une famille, d'où sa naissance sembloit l'exclure, le Public n'oseroit point ne la pas respecter; il cesseroit bientôt de blâmer mon frere. Mais un état infame, une vie scandaleuse! Non, ma chere Comtesse, je serois la dernière des femmes, si je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie! Consolez-moi, plaignez-moi, conseillez-moi.

L E T T R E L I X.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes , 10 Mars.

Quels conseils puis-je vous donner , tendre & sage amie , que vous ne puissiez vous-même au fond de votre cœur ? C'est lui , c'est lui seul qui vous a guidée , il vous a bien conduite ; mais vos raisons , si solides , si justes , ne pouvoient que glisser sur l'esprit de votre malheureux frere : la passion l'aveugle. La tendresse que vous lui avez montrée ; ce trait de sentiment qui m'a fait répandre des larmes ; le souvenir sacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rappelé si pathétiquement : voilà ce qui l'a forcé à vous entendre , à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux ; & de ne le pas faire sans vous en avertir. Continuez , ma chere Comtesse , à le combler des preuves de votre amitié ; qu'il voie que dans tout ce qui est juste , honnête , raisonnable , vous ferez toujours prête à seconder , à prévenir

ses desirs ; - mais qu'il voie aussi à travers vos tendres caresses une fermeté que rien ne pourra vaincre ; éludez le plus qu'il vous sera possible tous les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet : que ce soit dans vos yeux , sur votre physionomie qu'il lise l'espèce d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne pourriez que lui répéter ce que vous lui avez dit ; l'impression seroit moindre , l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens , & si l'aigreur prenoit la place , tout seroit perdu. Adieu , ma chere amie ; vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

L E T T R E L X.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 25 Mars.

JE vous écris dans le trouble & dans le désespoir , ma tendre amie ; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me consulter , sans me le dire , il fut hier chez Léonor ; il la traita horrible-

ment , & finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le soir me raconter cette scene ; sur le chagrin qu'il vit que sa démarche me donnoit , il se fâcha , & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cause de moi , & pour mettre fin à mes alarmes ; qu'il ne pouvoit supporter de me voir en proie aux agitations où j'étois livrée ; que le seul moyen de guérir mon frere de cette extravagante passion , étoit de lui en ôter l'objet. Le mal étoit fait , ma chere , les raisonnemens auroient été inutiles , je n'en fis point ; mais je prévis ce qui est arrivé. Mon frere sort d'ici , je suis encore émue . . . Bon Dieu ! quelle fureur ! Il a su par cette misérable , les menaces de M. de Saint-Sever. Quels emportemens ! Sans ma présence , qui même lui étoit importune , je n'ose songer aux excès où la colere l'auroit pu conduire. Mon mari a voulu lui dire tout ce qu'il pensoit & ce qu'il savoit de Léonor ; un regard lancé avec indignation a été sa réponse. M. de Saint-Sever a continué de lui parler , & lui a demandé , d'un ton ironique , s'il faisoit des préparatifs pour ce beau mariage. Mon frere , furieux , l'a interrompu , & nous a dit

qu'il n'avoit plus rien à ménager ; que son parti étoit pris ; qu'il mettroit cette fille à l'abri de nos persécutions ; qu'elle seroit sa femme ; que ses préparatifs ne seroient pas longs ; & qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'à lui. Mes larmes , qui couloient en abondance , ont paru le toucher. Il m'a regardée avec émotion ; il a fait un pas pour s'approcher de moi ; & tout de suite , se retournant brusquement , il est sorti , & m'a laissée dans l'état le plus affreux. Ah ! chere amie , qui ne succomberoit à tant de maux !

L E T T R E L I X.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Paris , 27 Mars.

JE ne puis supporter l'idée de vous causer du chagrin , ma sœur ; je connois votre ame , je suis sûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari ; vos pleurs m'ont pénétré , vous savez si vous m'êtes chere. Je donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes , & je ne me pardonne pas de vous en avoir

fait répandre. Si l'état violent où j'étois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été présente à cette accablante scène. Je vous aime, ma sœur; je fais, & ce que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t-il des sentiments que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi? De quel droit? par quelle autorité?.... Je souffre plus que vous, ma sœur; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir..... Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible..... L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours; pardonnez des emportements que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentiments de votre mari. Ma sœur, permettez-vous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié?



L E T T R E L X I I.

*De madame de Saint-Sever au Marquis.**A Paris , 27 Mars.*

R Enoncer à me voir ! Ah ! mon frere , l'avez-vous pu prononcer ? Hélas ! je ne survivrois pas à ce malheur ; non , vous ne me le ferez pas éprouver , je m'en fie à votre cœur ; vous m'aimez , vous aimez dans votre sœur les parents que nous avons perdus ; vous rassemblez pour moi tous les sentimens que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous ? Son zele , trop ardent peut-être , a fait son crime. Il fait , mon cher ami , qu'il n'a point de droits sur vous que ceux de la tendresse. Il ne cherche point à en usuper d'autres ; mais il est votre frere , votre ami ; c'est à ces titres qu'il s'intéresse à vous. Je meurs d'envie de vous voir ; si je ne craignois de vous être importune , je volerois chez-vous , je vous menerois M. de Saint-Sever : nos regrets , nos larmes , notre tendresse effaceroient pour jamais le souvenir de

(154)

ces moments affreux ; notre amitié n'en éprouveroit que des transports plus vifs : ne vous y dérobez pas , mon frere.

LETTRE LXIII.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Paris , 28 Mars.

MA chere , ma tendre sœur , je ne puis résister aux expressions de votre tendresse ; mais il m'est impossible de prendre sur moi de revoir M. de Saint-Sever. Peut-être sera-t-il bien aise de m'éviter aussi. Puis-je vous trouver seule ce soir ? Si vous me le promettez , j'irai chez vous à sept heures. Je n'y pourrai rester qu'un instant ; mais je vous aurai vue , je vous aurai renouvelé les assurances de mon éternelle amitié.



L E T T R E L X I V.

De la Comtesse à madame de Narbonne.

A Paris , 29 Mars.

A H ! ma chere , il n'y a plus de ressources ! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere , son cœur l'avoit rappelé ; mais il avoit exigé que mon mari s'absentât pendant la visite qu'il me voulut faire hier au soir. Malgré tous les reproches de foiblesse que j'eus à essuyer , j'obtins , je crus du moins avoir obtenu cette complaisance. M. de Saint-Sever m'avoit promis de me laisser seule , j'en avoit assuré mon frere. Il sort effectivement. Le Marquis arrive , il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchements , il me demande ma parole qu'on n'attentera point à la liberté de Léonor ; qu'on ne lui fera aucune violence ; autrement , me dit-il , je serois forcé de manquer à la promesse que je vous ai faite , & je ne pourrois plus retarder.... J'allois lui répondre , M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaisant , moitié fâché. Ma surprise ne

put persuader à mon frere que je n'a-
 vois pas contribué à le tromper ; un
 seul regard qu'il jeta sur moi me dit
 tout ce qui se passoit dans son ame :
 il se leva & voulut sortir. Mon mari
 l'en empêcha & lui dit qu'il étoit éton-
 né qu'il l'eût fait prier de sortir de chez
 lui ; qu'il n'étoit point accoutumé à
 ces procédés-là ; que ce qu'il lui avoit
 dit étoit pour son bien ; qu'il ne ces-
 seroit point de lui répéter qu'il se per-
 doit ; que son honneur l'obligeoit d'ar-
 rêter les progrès d'une séduction épou-
 vanteable ; qu'il empêcheroit le déshon-
 neur de la famille ; qu'il ne souffriroit
 point que son beau-frere fit un mariage
 abominable : je ferai , dit-il , enfermer
 cette créature , & , s'il en est besoin ,
 je te ferai interdire. Oh ! ajouta-t-il ,
 ta sœur t'a gâté , je ne te gâterai pas.
 Tout cela fut prononcé avec une telle
 volubilité qu'il n'auroit pas été possible
 de l'interrompre. Mon frere , d'un air
 calme , mais fier & dédaigneux , se leve ,
 & me dit : sont-ce là vos promesses ,
 Madame ? Adieu. Je voulus le retenir ,
 il me repoussa avec indignation , &
 partit sans m'entendre. C'en est fait ,
 je ne le reverrai jamais ; peut-être
 avant huit jours le fatal nœud sera

formé..... J'abrege les réflexions, ma chere ; mais que je suis à plaindre ! Nous n'avons plus que les moyens violents à employer : malheureuse & foible ressource ! Mon frere n'est-il pas son maître ? Si sa résolution est prise , ce que nous empêcherons aujourd'hui , se fera dans un mois , dans un an. D'ailleurs , quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne ? Suis-je ou plus sage ou plus puissante que la loi ? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'instruire de tout ceci. Hélas ! je n'ai d'espoir qu'en lui , & qu'est-ce encore que cet espoir ? Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu , ma digne amie.

L E T T R E L X V.

De M. de Ferval à madame de Narton.

A Paris , 3 Avri'.

NOS alarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame ; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne fit enfermer Léonor , & peut-être la peur

qu'elle en a elle-même, l'ont engagé non-seulement à la faire cacher chez une personne de confiance, mais encore à hâter ce mariage. Je fais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches ; tout est prêt.....

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois ; ce sont des lettres de Léonor..... Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puissé-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux!

LETTRE LXVI.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 Avril, à une heure du matin.

JE suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre! daignerez-vous encore m'appeller votre frere? Ferval.... Excellent ami!.... J'ai plongé mes mains dans son sang... Ah! ma mort expiera..... Les Chirurgiens assurent que la blessure n'est pas mortelle.... Je suis auprès de lui; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à

cet ami qui m'a sacrifié sa vie ; il avoit prit des précautions pour préserver la mienne : ah ! falloit-il que ce fût son sang qui lavât mes fautes , mes horribles fureurs ? Passion affreuse , exécration.... J'abhore à présent le vil & indigne objet.... Ah ! je m'abhore moi-même,

LETTRE LXVII.

De la Comtesse à madame de Narton,

A Paris , 4 Avril,

QUelle crise , chere amie ! Comment vous annoncer , comment annoncer à medame de Ferval que son digne fils a pensé deyenir la victime de son zele , & des fureurs de mon frere ? C'est vous , ô Dieu ! qui avez conservé les jours de ce tendre ami ; vous protégez notre généreux bienfaiteur ! Il n'est point en danger : je dois commencer par-là cet effrayant récit : je dois encore vous dire , pour l'honneur & la justification de mon malheureux frere , que c'est de lui que je tiens les affreux & humiliants détails que je vais vous rendre. Ferval

vouloit me les dérober ; c'est même à son infu que le Marquis me les a faits.

Hier au soir , à huit heures , M. de Ferval se rendit chez mon frere ; il entra , malgré les défenses que les Domestiques avoient reçues de laisser entrer personne. Il trouve un Notaire , un contrat de mariage prêt à être signé , Léonor , mon frere & deux autres personnes. La colere du Marquis ne tarda pas à se manifester sur ce qu'il appelloit l'indiscrétion de Ferval ; mais elle devint bien plus vive , lorsqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de signer cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres , lui demanda-t-il d'un air menaçant ? Par quelle autorité venez-vous m'y donner des loix ? Sortez , Monsieur , ou Je ne vous demande qu'un quart-d'heure , lui dit Ferval ; passons ensemble dans un autre appartement. Quand notre entretien sera fini , vous serez libre de.... Oui , oui , dit mon frere en fureur , passons-y ; venez , Monsieur , me rendre raison de cet insultant procédé. Je suis prêt à vous la rendre , lui dit Ferval d'un air doux & tranquille ; lisez les lettres contenues dans ce paquet.

quet. Je ne lis rien , je n'entends rien , que je ne sois vengé : forttons. Léonor fort inquiète vouloit le retenir ; donnez-moi ce paquet , Monsieur , dit-elle à Ferval ; s'il est important que M. le Marquis le lise , je le lui ferai lire , on peut s'en fier à moi : sortez , de grace ; retirez-vous aussi , je vous prie , dit-elle au Notaire , attendons la fin d'un éclaircissement que M. de Ferval juge si nécessaire , & qui ne peut être fait que dans des moments plus tranquilles. Ferval refuse de confier ce paquet à Léonor ; le Marquis l'arrache des mains de Ferval , & le jette au feu : Ferval est assez prompt , assez adroit pour le retirer sans qu'il soit endommagé ; le Notaire veut sortir , le Marquis le retient , & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous , lui dit mon frere , en mettant l'épée à la main. Ferval , forcé de tirer la sienne , pare plusieurs coups ; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe ; son sang qui sort en abondance éteint la fureur de mon frere. Il veut relever son ami ; il appelle du secours , on vient. Quel est son étonnement quand il apperçoit l'épée de Ferval tombée auprès de lui ,

coupée d'un doigt à la pointe. Quelle arme est-ce là , Ferval ? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti ? J'avois prévu votre violence , mon cher Roselle , lui dit-il d'une voix foible ; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à vos jours ; le combat , une blessure pouvoient m'échauffer & m'emporter hors des bornes que je devois me prescrire. J'ai craint pour vous & ma vivacité & votre propre furie ; & je ne suis entré chez-vous qu'après avoir pris une précaution qui m'a paru nécessaire pour mettre votre vie à couvert. Mon dessein n'étoit , ni de vous offenser , ni de vous blesser ; je venois empêcher votre malheur & votre honte. Il en est temps encore ; mon amitié , dont vous ne douterez plus , mon sang que vous faites couler , ma vie que je vous ai sacrifiée , exigent au moins que vous ayez la complaisance de lire ce paquet. Ah ! cher ami , dit mon frere en se jettant sur lui , je ne puis songer qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva ; il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval & lui donna son appartement : l'état

du Marquis étoit plus affreux que celui de son ami. Il n'y a rien à craindre pour sa vie , le sang qu'il a perdu cause seul sa foiblesse. Le Chirurgien assure que dans huit jours il sera guéri. Après les premiers moments de trouble & de désespoir , Ferval exigea que le Marquis ouvrit le paquet , & qu'il le lût. C'étoient des lettres de Léonor à Juliette , fille de son espece. La misérable y a peint sa bassesse & ses intrigues. Je vous en envoie les copies. Mon frere frappé comme d'un coup de foudre , rejette avec horreur ces lettres sur la table. Il se promene à grands pas , la fureur dans les yeux ; la vue de son ami , qui de son lit lui tend la main , le rappelle à lui. Quelle humiliation , s'écrie-t-il ! Quelle honte ! Il m'écrit ; il me prie de venir ; j'arrive , je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien : non , non , mon ami , que j'expie au moins , s'il se peut , ma faute , en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirurgien nous fait signe que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous passons dans un autre appartement , & ce fut-là que d'une

voix entrecoupée par des sanglots , mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons , il me donne ces lettres , je les lis & les lui rends en silence. Hé bien , ma sœur , suis-je assez humilié ? Etes-vous assez vengée ? Je me leve , je l'embrasse ; je presse son visage baissé contre mon sein , je mêle mes larmes aux siennes , & je ne lui parle pas. Après un quart-d'heure de silence , de fureur & d'attendrissement , il se leve : Ferval , dit-il , Ferval , mon cher Ferval ; je te dois le prix de tes bienfaits , je dois à ma sœur Eh ! je me dois à moi-même de me venger de cette infame Je vais laver dans son sang cette épée teinte du tien Arrête , arrête , s'écrie Ferval ; est-elle digne de ta fureur ? Oublie , mon ami , oublie cet amour funeste , c'est la seule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat déshonorant rejailliroit sur toi Je le ferai dans mes bras , je le conjurai de ne nous pas quitter ; & enfin il prit le parti , après mille mouvements divers , d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoie aussi la copie. Elle est partie dans l'instant qu'elle l'a reçu ; elle a pris vis-à-vis des gens un air de

fierté , & s'est retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. J'ai emmené le Marquis chez moi ; un peu plus tranquille alors , il m'a recommencé les détails de cette cruelle aventure. Je suis restée avec lui jusqu'à huit heures que je suis entrée chez M. de Saint-Sever. J'ai si bien prévenu mon mari sur ce qu'il devoit faire , que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'envoyer chez lui ; nous allons le voir dans deux heures. Adieu , ma chere. Quels assauts ! Et quel chagrin pour madame de Ferval ! elle n'a pourtant rien à craindre , graces au Ciel , qui a tout conduit pour le mieux.

* LETTRE LXVIII, & I.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Décembre.

TU me fais pitié , ma chere Juliette : aussi pourquoi t'aller confiner dans ce triste château ? C'est s'en-

* Cette lettre & les quatre suivantes sont celles dont il est parlé dans la précédente.

sevelir toute vivante : autant vaudroit être une honnête femme ; c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche , enrichis-toi donc : voilà tout ce que j'y fais. Bizac va passer quelque temps dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois , je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant : ma chere : il se nomme le Marquis de Roselle ; il est Officier de Gendarmerie. Il a vingt ans , une belle figure , une belle taille & une fortune considérable. C'est un certain M. de Valville , dont tu te souviens peut-être , qui m'a fait faire cette connoissance ; ce Marquis a le cœur tout neuf & l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons , il m'a fait des présents magnifiques , & n'en a point exigé le prix. Il veut , dit-il , atteindre par degrés au bonheur. J'ai soin d'entretenir cette flamme respectueuse : je t'assure que je joue , d'après nature , la dignité , le sentiment , la délicatesse , &c. & que ce jeu m'amuse. D'ailleurs un tel amant peut me faire un sort. Il est d'une extrême générosité : la distance où je le tiens , & qu'il n'ose franchir , entretiendra long-temps son amour. Rien n'est plus plaisant ;

il me traite en Princesse , & je le traite en Berger. Ne crois pas qu'il manque d'esprit , il en a beaucoup ; mais il a le cœur tendre , l'ame délicate : je suis sa premiere inclination. Il n'a aucune expérience , & ne fait ce que c'est que nos intrigues. Juge , ma chere , quel parti on peut tirer d'un tel homme. La Roche ne s'apperçoit de rien ; tu fais comme je le mene. Il ne s'agit que de prendre d'abord un certain empire sur ces animaux-là. Et puis la peur qu'a ce vieil hypocrite qu'on ne sache ses allures , en fait un amant discret. J'ai renvoyé tous les freluquets , cela ne mene à rien , & n'auroit pu que me nuire. Juliette , songes-y bien ; d'un côté le Marquis , dans l'esprit duquel il faut entretenir cette idée de respect ; de l'autre côté la Roche à ménager ; les recevoir l'un & l'autre , & empêcher qu'ils ne se rencontrent ; montrer son esprit au ton si différent de ces deux hommes ; amuser chacun selon son genre ; être tour à tour agréable , douce & décente avec l'un ; vive , capricieuse & folle avec l'autre ; crois-tu que ce soit assez d'affaires ? J'espere m'en tirer bien. Adieu , ma Juliette.

* L E T T R E L X I X , & I I .

De Léonor à Juliette.

A Paris , 7 Janvier.

TU fais , ma chere , toute la peur que m'avoit donnée cette algarde de la Roche : hé bien ! tout n'en a été que mieux. L'amour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire : l'habile créature ! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adresse dans cette crise ; mais cette adresse a bien réussi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir férieux ? Que je voudrois bien que Bizac pût venir ! Il me seroit très-utile , tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival , & que ce rôle seroit nécessaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roselle , qui est pourtant , s'il se peut , encore plus passionné ! Le respect seul retient ses desirs ; mais ce respect lui coûte J'acheverai de le subjuguier en lui montrant des vertus Tu ris. Oh ! je te jure que je le menerai loin. J'en ai déjà

* Nota. Il y a plusieurs lettres de Léonor qu'on n'a point.

jà refusé beaucoup de présents , & ces refus ont produit de plus beaux dons , que je n'ai acceptés que par force. Quelques actions de générosité adroitement faites , de la sagesse sans dureté , quelques nuances fines d'amour , mais sans foiblesse , acheveront sa défaite. Si Bizac ne peut venir , ne lui dis rien. Tu connois le danger des confidens. Je t'embrasse.

* L E T T R E L X X , & I I I .

De Léonor à Juliette.

A Paris , 14 Janvier.

C'E Marquis combat plus que je ne le pensois , ma chere. Une sœur dévote , une famille importante un nom , tout cela forme de terribles obstacles. Il faut faire jouer des machines extraordinaires. Voici un modele de lettre que je t'envoie. Je te prie de le copier toi-même , tel qu'il est , avec grand soin ; adresse-moi cette lettre , fais-la mettre à la

* Dans cette lettre étoit contenu le modele de celle que le Marquis trouva dans le secrétaire de Léonor.

I. Partie.

P

(170)

poste ; mais que ce ne soit qu'après m'avoir mandé quel jour précisément elle arrivera à Paris ; afin que je puisse dresser mes batteries sur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi-mot , & je ferois tort à ton intelligence si je t'expliquois mon dessein, Adieu , ma chère.

LETTRE LXXI, & IV.

De Léonor à Juliette.

A Paris , 15 Février.

LA lettre a produit son effet , ma chère ; malgré cela mon Marquis ne se rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je fais ce que je risque ; mais il est des occasions où il faut savoir risquer. Tant que je resterois Actrice il ne m'épouserait point. Ne pourrois-tu venir ici ? Tu me serois utile ; il faudroit paroître une femme d'un état honnête , un peu de mes parentes , demeurant en Province , & qui sachant mes malheurs & mes vertus , ... viendrait m'arracher aux séductions. Entends-tu cela ? Tâche , tâche , ma Juliette , de me faire ce plaisir. Tu

sens que ma fortune seroit la tienne ; que dans quelque rang que je fusse , tu serois ma meilleure amie , & que je saurois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité , j'en saurai prendre le ton. Eh ! que fais-je ? Peut-être alors deviendrois-je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le sont l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins ? La vertu est affaire de circonstances. Oui , tout de bon , je crois que je m'arrangerois à être vertueuse , jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh ! que cela seroit plaisant !

LETTRE LXXII. , & V.

De Léonor à Juliette.

A Paris , 1^{er} Mars.

OH ! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant , j'espère que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources , j'ai rallumé tous les desirs , je l'ai amené au point de

me proposer un mariage secret , & je l'ai refusé. Que tu me vas trouver hardie ! Il faut qu'il me donne le nom & le rang de la Marquise de Roselle ; je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire , je le tiens fait. Ah ! ma Juliette , quel bonheur !.....

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal..... Quel contre-temps ! S'il meurt , quelle folie d'avoir quitté l'Opéra ! Mais s'il en revient !..... Qu'y gagnerai-je ? Sa famille va l'entourer... Aussi c'est ma faute , j'ai voulu aller trop vite..... Pouvois-je imaginer ce revers ? Que j'ai mal fait de refuser le mariage secret ! Il m'offroit les deux tiers de son bien ! Oh ! que j'ai mal fait ! Adieu. Puisse-t-il en réchapper , afin que j'aie le temps de réparer ma sottise !

LETTRE LXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris , 4 Avril.

A Me vile & trompeuse , quelles expressions peuvent peindre l'horreur que m'ont donnée les preuves de

(173)

tes noirceurs , de ta bassesse ! Est-il possible , bon Dieu ! que ce fût à cette ame monstrueuse que je voulusse sacrifier mon honneur , ma famille , mon être tout entier ? J'ai lu , je tiens les lettres que tu as écrites à ta méprisable confidente , à Juliette. Je vois les efforts que tu as fait jouer pour subjuguier ma raison Quoi ! dans mon agonie , dans ce temps où réduit par un amour funeste à deux doigts de la mort tu ne regrettois que mon bien ! Monstre affreux ! éloigne-toi pour jamais de ma vue , je ne pourrois retenir ma fureur ; je vengerois sur toi le sang de mon ami. Misérable ! Quoi ! c'est pour toi que j'ai pu verser ce sang précieux ! Garde mes dons , comme autant de marques de ton infamie & de ma foiblesse. Sur-tout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre ; les caracteres que ta main traceroit me feroient un objet d'horreur.



L E T T R E L X X I V.

*De madame de Saint-Sever à madame
de Narton.*

A Paris , 11 Avril.

Monsieur de Ferval est parfaitement rétabli , ma chere ; ses forces reviennent chaque jour ; la cicatrice de sa blessure n'est déjà plus que la marque respectable des sentimens les plus beaux. C'est dans le cœur de mon frere que sera , & que doit être éternellement , une plaie douloureuse. Qu'il est digne de pitié ! A ses terreurs sur le danger de Ferval a succédé la joie de la guérison de ce tendre ami ; le mélange d'horreur , de repentir & de reconnoissance qui a bouleversé son ame pendant les deux premiers jours , lui donnoit une agitation cruelle , mais moins affreuse que l'abattement , que la noire mélancolie où je le vois se plonger. Il est toujours chez moi : Ferval vint hier nous y surprendre pour la première fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jus-

qu'à l'idée de sa blessure ! Quelles tendres caresses ne fit-il pas à mon frere ! Il lui proposa mille projets d'amusements. Il ne nous entretint que de nouvelles & de petits événements intéressants ou agréables. M. de Saint-Sever entra , qui lui voulut parler de sa santé ; à ce seul mot je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable il força mon mari de changer de discours. Mon frere soupироit , & ne put retenir ses larmes. Il sortit & rentra plusieurs fois. En vérité des secousses si terribles me font trembler pour sa vie , d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations , il ne sera de long-temps susceptible de plaisirs. Léonor , à ce que j'ai su , est allée loger dans un quartier éloigné ; elle y a emporté ses meubles & tous les dons de mon frere. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle ! Le Marquis ne s'en informe point , & n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu , ma tendre amie , je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse & de ma pitié. Comment exprimer à madame de Ferval tout ce que je sens ?

(176)

Soyez , de grace , mon interprete , &
& faites-la lire dans mon cœur.

L E T T R E L X X V.

De M. de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Paris, 20 Avril.

JE suis dans le plus cruel embarras ,
chere sœur ; vous savez ce qui
s'est passé. Le bonheur de la réussite
m'a trop récompensé de mes soins.
Mais ce que vous ne savez pas , & ce
que j'ai cru ne devoir dire à personne ,
c'est que pour avoir les lettres de Léonor ,
il m'a fallu les payer. Je les dois
aux hauteurs même & à l'imprudence
de Léonor. Et sans cela je ne les aurois
pas eues , car j'avois une invincible ré-
pugnance à corrompre des domesti-
ques jusqu'à ce point ; & je n'avois pas
besoin là-dessus des leçons renfermées
dans une lettre de ma mere. Mon
cœur seul me les donnoit. Heureu-
sement , Juliette pressée d'argent , s'est
adressée à Léonor , & n'en a reçu
qu'un refus assez mal coloré. Leonor
s'est même crue d'avance avec elle la

Marquise de Roselle. Juliette outrée du refus , & vivement pressée par des poursuites inquiétantes , a prêté aussi-tôt l'oreille aux insinuations de la Femme de chambre de Léonor ; & pour ne pas laisser vendre ses meubles , elle m'a fait offrir les lettres. Trois cens louis en ont été les prix. Je n'avois pas cette somme ; je ne voulois pas m'ouvrir là-dessus à madame de Saint-Sever : vous en savez les raisons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le temps de choisir mes prêteurs ; je me suis adressé à ce la Roche , dont vous avez su les intrigues & la fureur. Sa colere , qui durait encore , m'a bien servi. Il m'a prêté , sans intérêt , cette somme , dont il a su la destination ; mais comme il est aussi avare que vindicatif , il me presse de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever , & je vous avoue que je ne pourrois prendre sur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mere ? Vous savez qu'elle m'a fait part de sa répugnance sur les moyens que j'employois. Pouvois-je cependant faire autrement ? Il faudra bien qu'elle le sache..... Donnez-moi votre conseil ,

(178)

chère sœur , pour sortir de cet embarras. Répondez - moi promptement. Adieu , je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXXVI.

De mademoiselle de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval , 23 Avril.

LA cause de votre embarras est trop belle , mon cher frere , pour que je ne le partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros , & , ce qui me touche davantage encore , en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à monsieur ni à madame de Saint-Sever. Je fais qu'à envisager la chose sous le premier aspect , ils devroient plutôt payer cette somme que vous ; mais il est des procédés justes qui sont mal-honnêtes , & il me semble que celui-là seroit tel , parce que vous n'avez pas pû disposer de leur bourse sans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mere : je fais bien ce que son cœur lui dicteroit , mais elle n'est

pas en état d'être généreuse ; la médiocrité de sa fortune , ce que vous lui coûtez , ce que lui coûte sa maison , qu'elle tient honorablement , ne donnent déjà que trop de motifs à son économie. Je connois l'état de ses affaires , puisque c'est moi qui suis chargée de tous les détails , & je fais qu'elle ne pourroit , sans se déranger beaucoup , vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner ce chagrin ; mais demain je ferai partir pour vous en secret , & par une occasion sûre , mes boucles d'oreilles : elles sont à moi , par le don que ma tante m'en a fait en mourant , ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'aperçoive pas qu'elles me manquent ; mais si ma mere me demande où elles sont , je lui dirai l'usage que j'en ai fait , elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice , je vous le fais avec le plus grand plaisir , mon cher ami , d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité , je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes servi sont un peu hazardés. Il est triste

d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit : je ne puis que gémir de cette nécessité. Quel monstre que le vice, s'il force ainsi la vertu même à emprunter quelquefois ses détours ! Adieu, mon cher frere, je suis bien sensible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez causé d'inquiétude & d'admiration, & que j'ai d'envie de vous revoir & de vous embrasser !

La colere où cette misérable Léonor doit être contre vous me fait peur. Des êtres aussi corrompus sont capables de tout.

LETTRE LXXVII.

De M. de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Paris, 28 Avril.

Que vous êtes bonne & prudente, ma chere sœur ! Je suis pénétré du sacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me suis acquitté. Mais je suis au désespoir de vous dépouiller ainsi. Il est beau, mais il est triste d'a-

voir l'ame sensible, grande & généreuse, quand la fortune ne nous seconde pas. Ne craignez rien de Léonor ; ces filles sont trop avilies & trop basses pour pouvoir suivre une vengeance. Le Marquis est toujours plongé dans une tristesse sombre qui m'inquiète. Il écrit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui , & qu'il cherche à réparer , les vont rendre peut-être plus amis que jamais ; j'en suis fâché. Valville n'est pas digne d'être l'ami de Roselle. Mais cet infortuné Marquis cherche à s'accrocher à quelque chose. Je sens qu'il doit se trouver dans un vuide affreux : je le plains. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur , ma chere sœur , ma tendre amie , & je vous renouvelle tous mes remerciements.



LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris , 27 Avril.

M'Abandonneras-tu , cher Valville ? Je suis puni , je suis humilié , tu dois être assez vengé. Je reconnois & j'abjure tous mes torts ; je t'en demande pardon. Ah ! mon cher , que je suis malheureux ! Le vil objet d'une passion qui m'a causé tant de maux n'en étoit pas digne , je le fais : je l'abhorre aujourd'hui ; mais mon cœur saigne encore. Viens me voir , cher ami , redonne-moi la force que j'ai perdue ; j'espère beaucoup de tes secours , & je sens que j'en ai besoin.

LETTRE LXXIX.

De Valville au Marquis.

A Paris , 27 Avril.

JE pensois bien , mon cher Marquis , que ta bouderie ne dureroit pas,

Cette petite épreuve te rendra sage , je suis bien aise que tu l'aies faite. Te voilà au réveil d'un songe extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce soir , & je te présenterai demain chez madame d'Astere ; c'est une femme charmante , elle a des soupers divins , une maison délicieuse. Mais au moins , mon cher , plus de sentiments romanesques ; il ne seroit plus possible de se mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu , cher Roselle ; tu es ma foi plus heureux que sage.

LETTRE LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris , 29 Avril.

HE bien , mon cher Marquis ! tu veux donc donner dans tous les excès ? Je t'avertis que celui de la misanthropie est le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux passionné. Je te mene hier chez la Marquise d'Astere ; la meilleure compagnie y étoit ; les plus jolies femmes ; la Marquise te fit des prévenan-

ces qu'un autre acheteroit bien cher ; & tu ne daignas y répondre que par la plus froide politesse. Pas une épigramme , pas une faillie ! Tu fus d'une stupidité qui me déconcertoit , qui m'anéantissoit. Je t'y avois annoncé , tu n'y pouvois paroître sous de meilleurs auspices. Elle est aimable cette femme , & j'ai balancé quelque temps entr'elle & madame de Clarival. Mais par des raisons de convenance , j'ai donné la préférence à celle-ci , & je me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme : voilà mes principes. Je fais allier l'honneur & les plaisirs. Allons , allons , reviens à toi , reviens à nous , rentre dans le monde ; je te donne encore rendez-vous demain chez madame d'Asterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme , je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point , Marquis , de te ménager si généreusement une place désirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables , que peut-être j'aurois dans quelques mois arrangée pour moi-même. Bon soir , cher Marquis ; à demain.

LETTRE

L E T T R E L X X X I.

Du Marquis à Valville.

A Paris , 30 Avril.

JE te rends grace de tes soins , cher ami ; je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes ; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie.... J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime ; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre , mais que je souffre , & que mon erreur me rendoit heureux !... Ah ! pardonne , ami , ce regret d'un bonheur qui n'est plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas ! il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entière ? Sans l'honneur , sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres j'irois . . . je prendrois mes fers , & me trouverois encore

I. Partie.

Q

moins malheureux que je ne suis. La misérable ! je la haïrai , je l'espere ; je la méprise. Mais je croyois la haïr , la détester , je m'apperçois que la colere m'aveugloit. Oh ! Léonor ! Léonor ! ...

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin , le trouble où j'étois m'a fait tomber la plume de la main. j'ai honte de ce désordre ; mais tu verras l'état de mon ame. Ayes en pitié , cher Valville : songes qu'il n'est peut-être rien de si cruel , de si humiliant , que d'être contraint de haïr & de mépriser ce qu'on a passionément aimé ; je crois que l'amour propre prête encore des traits à l'amour pour désespérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées sont si confuses que je ne puis m'en rendre compte. Si tu favois les diverses mouvements qui bouleversent mon ame ; la rage , l'amour , la honte y font naître successivement des desseins dont je rougis après un moment de réflexion....

Ne crains rien de bas de ma part , cher ami , l'honneur fera sur moi plus que la raison ; j'aimerois mieux mourir que de la revoir. Si je m'occu-

pe d'elle , ce n'est que pour la bannir de ma mémoire , car je réponds de moi à présent ; mais la plaie saigne encore , il faut la refermer. Ça ne fera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reste de ma vie , la cruelle épreuve que j'en ai faites me le rend odieux ; & quand je serois libre , les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh ! quels sentiments veux-tu que j'aie pour madame d'Asterre ? Je suis honnête homme , elle doit être vertueuse ; je n'entends rien à tes arrangements : le ton qui regne dans sa maison est trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de madame de Clarival ? son état & son maintien me l'ont fait croire une femme respectable. N'est-tu pas l'intime ami de son mari ? Permits , mon cher , que je ne me livre point à cette nouvelle société. J'irai chez ma sœur , je resterai chez moi , je te verrai , cela me suffit. Je sens que je joue un triste personnage dans le monde , & je ne puis le souffrir. Viens me voir demain si tu peux , & dispense-moi de retourner chez madame d'Asterre.

L E T T R E L X X X I I .

De Valville au Marquis.

A Paris , 30 Avril

Q Uelles fausses idées tu te fais , mon cher ami ! elles n'ont pas le sens commun ; personne ne pense comme toi , cela est pitoyable. Vis avec les vivants , sois heureux , sois tranquille , amuse-toi : Voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que madame d'Asterre t'a distingué , malgré ton triste & froid maintien ? Elle m'a demandé si tu ne reviendrois pas ce soir chez elle , & je m'y connois , tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelle idée gauloise as-tu donc ? Eh ! sans doute , elle est vertueuse cette femme ; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne fais pas je le vois , ce que c'est que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement , choisit parmi les femmes les plus aimables , celle qui lui convient le mieux. La beauté , le mérite , l'esprit ne doivent pas seuls

le décider. Il faut encore trouver les convenances ; voir par exemple , si le mari est un homme sur lequel on puisse compter ; si l'on en peut faire un ami ; si sa maison n'est point triste & ennuyeuse ; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses se trouvent-elles réunies , on cherche à plaire à la Dame ; si l'on ne réussit point après quelques semaines , on tourne ses vues ailleurs ; si l'on réussit , on s'arrange. Une femme doit exiger la décence , les égards pour son mari , la constance autant qu'il est possible & qu'elle même l'observe ; mais en cas qu'on s'ennuie l'un de l'autre , point de rupture , on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme , jamais d'éclats , jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme est d'être fidelle à cet amant tant qu'elle n'en aime pas un autre ; de n'en avoir qu'un ; de conserver les dehors , & d'avoir pour son mari les meilleures manieres ; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il est impossible de le chasser ; de ne point s'informer de ses liaisons de tourner même à l'avan-

cement d'un mari qui fait vivre les amis qu'on s'est fait par les agréments, &c. ; & c'est ce qu'on appelle une femme aimable , une femme importante une femme qui peut beaucoup , une femme qu'il faut avoir , ou avoir eue. Ne fais-tu pas qu'aujourd'hui tout roule sur le plaisir , qu'il est le pivot des plus grandes affaires , & qu'il faut le sentir ou le feindre ? Mais je rougis pour toi , Marquis, d'ignorer ces premiers élément de la société du grand monde. Où diable as-tu donc vécu ? En Province apparemment ; car je ne te soupçonne pas de t'être rétreci à Paris dans quelques cotteries bourgeoises. Je t'irai prendre ce soir , & je te veux absolument remener chez madame d'Asterre. Seconde tes idées noires. Adieu , mon ami

LETTRE LXXXIII.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 22 Avril

Vous méritez bien , chere amie , que je vous prouve , au moins

(191)

par mon attention à vous donner de nos nouvelles , toute ma reconnoissance. Mon frere est toujours à peu près de même , & ne me quitte presque point. Vous savez combien je trouve de douceur à le voir ; mais je sens qu'il lui faut des dissipations & des plaisirs que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à suivre M. de Valville , qui vint pour le mener chez une jeune dame où se rassemble , m'a-t-on dit , une société extrêmement agréable. Il y fut , & en revint aussi triste qu'il y étoit allé. Il se promene seule , il rêve , il soupire , & ne parle presque point. Sa santé ne se rétablit pas ; il a des maux d'estomac qui m'inquiètent. Oh ! ma chere , quels tyrans que les passions ! je suis pourtant charmée qu'il n'ait pas suivis mes projets , & épousé mademoiselle de Saint-Albin. le croiriez-vous ? Cette fille si douce , si bien élevée , si réservée , & que je regardoit comme un trésor de vertus , donne , à ce qu'on m'a dit , les plus grands chagrins à son mari. Elle n'est plus la même , son caractere est devenu d'une aigreur & d'un entêtement insupportables ;

c'est un vrai tyran domestique. Elle a commencé par chasser tout ce qui remplissoit depuis si long-temps la respectable maison du Baron d'Orby. Un pauvre Valet de chambre , qui avoit servi fidelement le pere & le fils pendant cinquante ans , est renvoyé comme les autres , & n'a pas de pains. Ce n'a été là que le préliminaire ; elle s'est brouillée avec son beau-frere , & avec une parente de son mari , âgée , infirme , qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans , qui avoit rendu des services à sa famille , & qui se trouve forcée de se retirer dans un couvent sans avoir assez de de fortune pour s'y donner les commodités nécessaires. Madame d'Orby l'a en quelque sorte chassée pendant que son mari étoit absent. A son retour il a été furieux , il a écrit à cette Demoiselle pour lui faire de tendres excuses , & la prier de revenir ; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout que de s'exposer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait , je ne crois pas qu'on puisse être plus dure ni plus opiniâtre que cette Dame ; elle fait une dépense excessive pour elle ,

elle , car elle s'embarrasse peu des autres. Sa Maison est pleine de confusion & de désordre. Elle se fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de son mari ; & avec tout cela elle se croit d'une vertu sublime , parce qu'elle ne met point de rouge , & qu'elle ne va point aux spectacles. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle observe exactement , & croit qu'il n'y a qu'elle d'estimable. Enfin cette pauvre Demoiselle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu graces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes desfeins ; & j'ai vu que vous aviez raison. Oh ! que je voudrois bien une belle-sœur de votre main ! Mais bon Dieu ! il n'est pas temps d'y songer.

Adieu , ma très-chere amie ; je vous embrasse & vous chéris ; ne m'oubliez pas , je vous prie , auprès de madame & de mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur société ! Ma reconnoissance pour cette famille sera éternelle.



L E T T R E L X X X I V .

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

▲ Varennes , 25 Avril.

VOtre cœur doit bien souffrir , ma chere Comtesse , de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre , & son mal sera long ; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraindez point , la liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs ; hé bien ! il ne faut point lui faire violence là-dessus , ils lui seroient encore plus insupportables : le temps , le temps , voilà le grand consolateur ; car la raison Laissez-le vivre à sa fantaisie , cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne fera plus de sottises. Sa santé m'inquiete ; je voudrois qu'il fût à la campagne , cette dissipation que donnent les champs & le bon air , est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis fâchée , ma chere , du malheur qu'éprouve M. le Baron d'Orby

dans son nouveau lien ; je le connois , & je le plains , c'est un très-honnête homme. Mais je ne puis m'empêcher d'être bien-aise que vous soyez désabusée sur le compte de sa femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit & endurecit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession ; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles , les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité , orgueilleuses avec humilité , prodigues pour elles , avares pour les autres , minutieuses , aigres , ignorantes , opiniâtres , & impitoyables : voilà leur caractère. D'où cela vient-il ? Peut-être d'un mauvais fond ; mais le fond fût-il excellent , on le gâteroit avec une éducation telle que madame d'Orby la reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété , de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts ; on n'a pas

cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur , ni son esprit ; la superstition y a pris la place de la religion ; l'orgueil , celle de la grandeur d'ame : elle n'a jamais rien lu ni rien su. Les petites austérités de son couvent , sa toilette & sa musique ont été ses seules occupations : on lui a dit que tant qu'elle auroit un air sévère avec les hommes , qu'elle ne parleroit point , qu'elle se tiendrait bien droite , & qu'elle seroit bien coëffée , elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru , & ne s'est mariée que pour être sa maitresse , & prendre sa revanche du temps de gêne qu'elle a passé ; s'embarrassant fort peu quelle seroit son mari , qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage , & auquel sûrement elle n'avoit jamais parlé auparavant. Voilà l'histoire de son éducation : vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter , ma chère , que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frere soit heureux , ne lui cherchez point une femme élevée de la sorte. Défiez-vous de ces éducations austères , & trouvez-lui une femme aimable. Il en

(197)

est ; mais la fortune semble jalouse de la nature , & n'accorde ordinairement ses dons qu'à celles que le Ciel a privées de mérite & de graces. Pussiez-vous trouver pour ce cher frere tous les avantages réunis ! Il en sera digne , vous verrez.

LETTRE LXXXV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 29 Avril.

Que vous peignez bien , ma chere , & que vous me rendez ces prétendues dévotes méprisables ! M. d'Orby , outré des mauvais procédés de sa femme , veut qu'elle aille dans un couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien malheureux , lui qui , pour trouver une femme de tout point accomplie , avoit cru ne pouvoir la chercher qu'au fond du cloître ! Malgré cette injure qu'il faisoit à toutes les meres qui élèvent leurs filles , je plains son erreur & sa bonne foi , & je le plains d'autant plus sincèrement , que j'avois été séduite com-

R 3

me lui à la vue de mademoiselle de Saint-Albin. Votre esprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela achève de me persuader qu'il faut avoir vécu dans le monde & l'avoir beaucoup vu pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire ; je ne l'ai pas , mais vous l'avez , & j'emprunterai vos yeux. M. de Valville a proposé à mon frere d'aller passer huit jours à la campagne chez madame d'Asterre. Il ne le vouloit pas ; mais d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit , je l'y ai engagé , & il est parti ce matin. J'augure bien de cette partie de plaisir , & j'espere qu'à force de soins nous le guérirons. M. de Ferval couronne son ouvrage par ses assiduités : ce jeune homme est charmant. Je lui parle quelquefois de ses sœurs , il les aime avec la plus vive tendresse , & il a pour sa mere la plus grande vénération : cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union si rare est respectable ! Adieu , ma très-chere amie ; je ne vous parle plus de mon amitié.

L E T T R E L X X X V I.

Du Marquis à Valville.

A Paris , 3 Mai

Pardonne , ami , mon départ précipité. Mais en vérité il ne m'étoit plus possible d'y tenir. Quoi ! c'est-là ce qu'on appelle la bonne compagnie ! Hé bien , apprends que Léonor , toute méprisable qu'elle est , me paroît , ainsi que ses pareilles , moins méprisable que ces femmes-là. Ces sortes de filles font leur métier , elles s'affichent pour ce qu'elles font ; malheur à qui s'y trompe , malheur à moi qui m'y étois si cruellement trompé ; mais tes femmes ! Ah ! mon ami , ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir estimer ? Quoi ! joindre l'hypocrisie de la dignité à la bassesse du crime , sans en rougir , sans en avoir de remords ! Traiter de gentillesse l'adultère , la perfidie ; n'avoir pas même l'idée de la vertu ? C'est le caractère le plus abominable qui soit dans la nature. Je t'avoue que

la curiosité , autant que tes efforts , m'a déterminé à te suivre chez madame d'Asterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde , je les ai vus ; mais loin de me plaire , ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta madame de Clarival ; je m'y connois , mon ami , & je t'assure que tu ne l'aimes point , & qu'elle ne t'aime pas d'avantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité & le désœuvrement , & l'on prend cela pour l'amour , pour cette passion terrible qui nous ôte presque l'usage de la raison , & rend en quelque sorte nos fautes excusables ! Mais ces sortes d'*arrangements* , comme tu les appelles , quand même ils ne seroient pas criminels , sont la plus sotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petitesse en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas , & de traîner par-tout à sa suite une femme dont on rougit intérieurement ; mais qu'en affiche par air ! Le te le répète , c'est le temps le plus sottement perdu. Madame de Clarival tire vanité de ta conquête & de ta constance apparente sans doute : tu trouves commode d'avoir cette maison : vous

vous payez réciproquement ces avantages par des soins qui vous coûtent , je m'en suis apperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu t'ennuierois beaucoup s'il te falloit passer deux jours à la campagne avec elle ; mais que si elle l'exigeoit , tu lui devrois ce sacrifice ? Ce sacrifice ! Eh ! peut-on en faire à ce qu'on aime ? Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaisirs ? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour ? Quoi ! tu redoutes pendant deux jours une présence dont un amant feroit son bonheur ! Si tu as jamais aimé , mais non , à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête-à-tête ? Ah ! mon cher , je te le répète , tu n'aimes point ; laisse donc là cette intrigue basement criminelle. Quoi ! tu trahis de sang-froid M. de Clarival , ton ami , qui t'a rendu les plus grands services : tu me l'as dit ! Pour prix de son amitié tu séduis sa femme que tu n'aimes pas ! C'est l'outrage le plus sanglant que tu lui puisses faire. Pardonne , cher Valville ; mais de bonne foi est-ce là le rôle d'un honnête homme ? Ce n'est point un prédicateur qui parle. Je sais que ce ton ne me réussiroit pas

avec toi ; c'est en homme du monde que je te dis qu'il n'est guere de crimes plus atroces que celui-là ; qu'il entraîne après lui l'imposture, la trahison, le malheur des familles, & leur deshonneur. Ne me parle jamais de madame d'Asterre. Elle m'a fait des avances indécentes, & je t'avoue que c'a été pour m'y dérober que je suis parti ce matin avant que personne fût levé. Elle pensera de moi ce qu'elle voudra, je m'en embarrasse peu, & j'aime mieux passer à ses yeux pour être ridicule, que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent séduire. La femme d'autrui ne m'inspire que du respect quand elle en est digne, ou du pris quand elle ne l'est pas. En éloignant même l'idée du vice, (qu'il n'est cependant pas facile d'écarter) comment compter sur la fidélité d'une femme qui n'est pas fidelle à son mari. J'ai eu de grandes foiblesses, mon ami ; hélas ! elles feront le malheur de ma vie ; mais j'ai au moins la consolation de n'avoir à me reprocher que des foiblesses. Mon cœur, trop tendre, n'est point gâté. Et je te le répète, Léonor, cette infame Léonor,

que je dois détester , que j'aime peut-être encore , mais que je méprise assez pour ne la plus craindre , Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maison , cela m'est impossible ; mais tu peux compter sur un secret inviolable : je me le dois à moi-même.

LETTRE LXXXVI.

De Valville au Marquis.

A Montesson , 5 Mai.

OH ! ma foi , Marquis , voilà qui est fini ; dès que tu donnes dans la haute morale , je n'ai plus rien à te dire , ni rien à faire pour toi : tu es un homme noyé. C'est dommage pourtant , tu aurois réussi dans le monde. Une naissance distinguée , une grande fortune , de l'esprit , une jolie figure & des graces ; voilà ce que tu vas enfouir. Ta maudite passion pour Léonor , & ta maladie , ont affoibli ton cerveau. Je m'en suis apperçu à la longueur de ta lettre pastorale ; car quel autre nom lui donner ? Ne m'assassine plus de pareilles épîtres. Je ne vais jamais au ser-

mon , parce qu'il m'ennuie ; mais des épîtres de cette espece sont un guet-à-pens. Je suis fâché de ton état , & ce n'a été qu'en avouant cet état à madame d'Asterre , que j'ai pu te sauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh ! ne crains pas , je ne te proposerai pas d'y retourner , tu m'as guéri de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'a donné une humiliation terrible , & j'ai effuyé mille brocards à ton sujet ; qu'auroi-ce été si l'on eût vu ta lettre ? Adieu , mon ami , restaure-toi par de bons consommés , donne à tes idées une couleur plus gaie , monte ta raison & tes mœurs au ton de ton siècle : cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs* ! Quelle maussade expression. employé-je-là ! La contagion me gagne. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris , 6 Mai.

L'Amour m'a égaré , & l'amitié me corrompait ! Ah ! Valville , tuournes mes réflexions en ridicule. Et

qu'ai-je donc dit que la nature n'ait mis dans tous les cœurs, & qui ne doit être dans le tien ? En revenant d'une erreur, ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, & de m'épancher dans le sein d'un ami ? J'ai fait des fautes : il ne me reste que la consolation d'en profiter ; ne me l'envie point. A la vue de mes foiblesses, mon ame se pénètre de plus en plus des principes & des sentiments qui ont empêché qu'elles ne devinssent criminelles. Avec quel plaisir je vois que mon cœur est resté droit & pur au milieu de mes égarements ? L'honnêteté, le goût du bien & de la vertu s'y étoient heureusement conservés. C'est à ces sentiments précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma passion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient sur moi des amis, une sœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur insu un mariage qui feroit à présent ma honte & mon désespoir : c'est à ces sentiments que je dois, après avoir découvert l'exécrable perfidie..... d'avoir laissé entre ses mains des dons multipliés, dont une basse vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée ; c'est à eux que je dois de n'avoir pas

cédé aux derniers & violents efforts de l'amour, lorsqu'il me portoit à subir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé sa bassesse; c'est à eux aussi que je dois ma juste aversion pour ces liaisons adultères, qui font vos amusements & vos jeux. De tout ce que j'ai fait dans le monde, ce sont-là presque les seules actions dont je puisse m'applaudir. Quel est donc le charme des actions honnêtes? Tu en as fait sans doute : réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions même leur récompense? N'as-tu pas goûté une satisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur! Avois-tu éprouvé quelque scrupule avant que de faire le bien? As-tu senti quelque remords après l'avoir fait? Non, mon ami, le bien est bien, même pour l'ame des méchants. J'ai vu que les passions ne faisoient qu'agiter & troubler l'ame: j'ai vu que vos plaisirs ne faisoient que l'étourdir & l'enivrer: la vertu, au contraire, la calme, la satisfait, la rend heureuse, parce qu'elle la rend contente d'elle-même; & ce ne peut être-là l'ouvrage que de la vertu. Les passions n'ont qu'un objet; les plaisirs n'ont qu'un

temps : la vertu embrasse , pour ainsi dire , tout l'homme ; elle remplit toutes ses destinations de citoyen , d'époux , de pere , d'ami ; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie. Plus on la pratique , plus on l'aime. Est-ce donc dans les passions & dans les plaisirs , ou bien est-ce dans la vertu qu'il faut que je cherche le bonheur ?

Valville , je t'ennuie : cesse de me lire ; c'est pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables , qui fondez votre principal titre sur un mépris absolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains , vous voudriez anéantir jusqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en servez point : vos bouches profaneroient ce nom sacré. Mais s'il y a dans la société des devoirs à remplir , des droits à respecter , des regles à suivre , il faut des *mœurs*. Je ne parle , ni de la religion , ni des loix : ces deux sujets passent mes forces , je suis encore trop profane pour l'un , trop peu éclairé pour l'autre ; je ne parle que d'une morale dont tout homme est bientôt instruit & convaincu , s'il l'étudie & la juge de bonne foi. Tu m'annon-

ces , avec un air d'assurance & pres-
que d'oracle , qu'il faut monter sa
raison & ses mœurs au ton de son sie-
cle. Et moi je te dis , sans vouloir
faire le censeur à l'âge de vingt ans ,
qu'il faut monter sa raison & ses mœurs
au ton de la droite raison & de la saine
morale , qui sont de tous les temps
& de tous les pays. Voilà la maxime
qui forme l'homme , ou l'ami de ses
freres , le grand homme , ou le pro-
tecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit
le système de sa conduite à prendre
le ton de son siecle , & à suivre l'em-
pire de la mode ? Qu'en attendra-t-on ,
sinon de le voir , ou s'avilissant en es-
clave au milieu de la licence , ou
n'ayant qu'une existence empruntée ,
que des vertus de convention , qu'un
mérite de manieres & d'étiquette ? Et
voilà où vous êtes , vous tous gens
du bon ton ; rapportant tout à un vain
désir de plaisir , enivrés de prétentions
puériles , de petits succès ; toujours
agréables , toujours brillants , vous ne
connoissez pas les grands devoirs : vous
ne connoissez pas les liens sacrés qui
étendent & fortifient notre être : vous
n'aurez jamais ni patrie , ni ami , ni
femmes ,

femmes , ni enfans. Oui , mon ami , avec tes maximes on fera l'homme des soupers fins , l'homme délicieux , l'homme du jour : avec des vertus & des mœurs , on fera l'homme de la patrie , & si les circonstances s'y prêtent , l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur ; mais je tâcherai d'être bon , honnête , vertueux , pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années , si c'est vieillir que d'acquérir des lumieres avant le temps , & d'oser en faire usage. Adieu , Valville.

LETTRE LXXXIX.

De la Comtesse de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 4 Mai.

M On frere est de retour d'hier , ma chere amie ; je ne fais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai , je l'ai trouvé d'une tristesse & d'une langueur qui m'inquiètent sérieusement. Il faut prévenir les suites que son état pourroit avoir. Mon

I. Partie. S.

(210)

Médecin conseille les eaux de Plombières ou de Bains.* Je préfère ces dernières , parce que mon frere sera près de vous , & que je n'en aurai pas d'inquiétude. Je vous prie , ma très-chere , de lui trouver un appartement commode ; il ne pourra loger dans votre château , parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même , & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu , ma chere amie ; j'envie le sort de mon frere , puisqu'il vous verra plutôt que moi.

LETTRE XC.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes , 7 Mai.

Que vous me faites de plaisir , ma chere Comtesse , en m'annonçant votre frere ! Eh pourquoi ne pas loger chez moi ? Je prends les eaux tous les ans ; on me les apporte ici , & elles y sont tout aussi bonnes. Je ne suis qu'à une demi-lieue de la fontaine.

* Nota. Bains est situé à quatre lieues de Plombières en Lorraine.

saine. Quoi qu'il en soit , pour suivre vos intentions , j'ai retenu un logement commode , & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre possible pour l'amuser ; c'est peut-être-là l'essentiel. Le cœur guéri , l'estomac guériroit bientôt ; si les plaisirs factices de Paris ne lui ont pas émoussé le goût , les nôtres , tout simples , tout naturels , lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de madame de Ferval. Enfin , je ne négligerai rien de ce qui pourra donner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

LETTRE XCII

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 28 Mai.

M On frere partira demain matin , ma chere amie , pour vous aller trouver. Il est bien heureux pour lui & pour moi qu'il soit à portée d'éprouver les bontés que votre tendre amitié nous assure. Sa mélancolie vous touchera ; j'espère encore plus de vos obli-

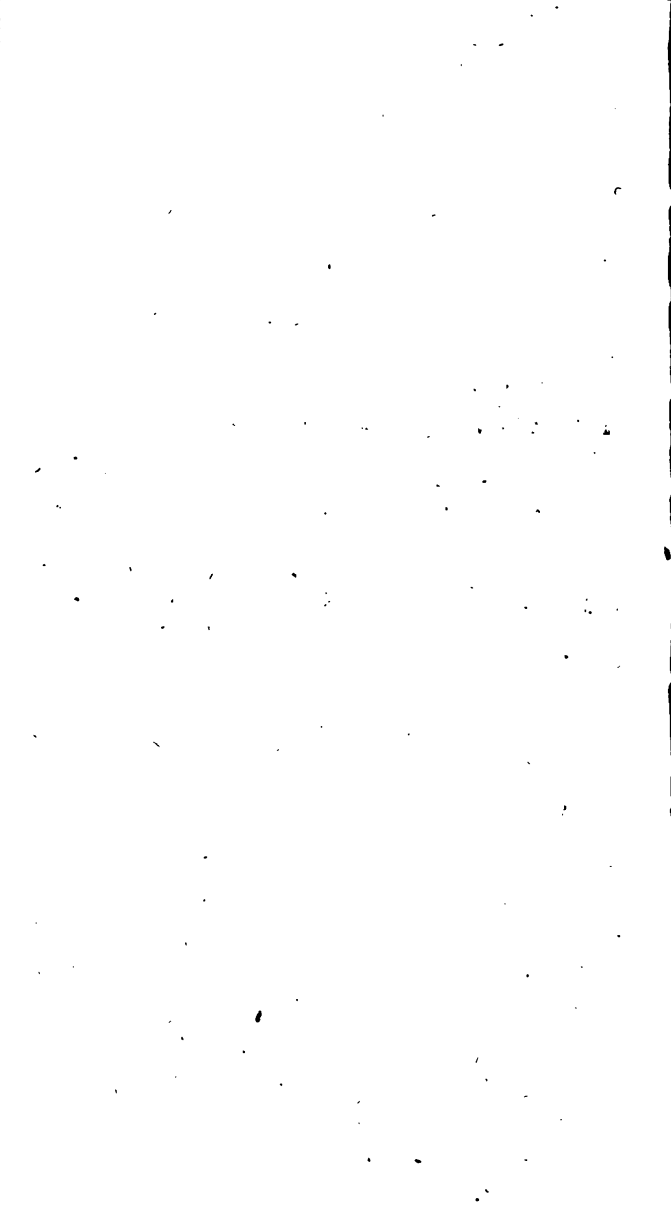
geantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval est du voyage. En vérité c'est un digne ami. C'est lui qui a faits tous les apprêts nécessaires pour cette route : son zele ne se dément point. Mon frere vous supplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous ; son Médecin lui a persuadé que la meilleur façon de prendre les eaux, c'est d'aller boire tous les matins à la source. Il compte bien vous voir chaque jour , & ce sera son plus grand plaisir. Je ne vous recommande point ce cher malade , ce seroit faire outrage à votre amitié. C'est avec une joie extrême que je le vois partir. J'espere qu'à son retour son corps , son esprit & son cœur seront guéris : du moins il ne peut être en de meilleures & de plus habiles mains.

Fin de la premiere Partie.

LETTRES

DU MARQUIS

DEROSELLE.



LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE.

Par madame E. D. B.

NOUVELLE EDITION.

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S,

Et se trouvent

A P A R I S,

Chez L. C E E L O T , Imprimeur - Libraire,
grand'salle du Palais, & rue Dauphine.

M. D C C. L X X V.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

158880

SEVEN, LEND AND
THIRTEEN REDEMPTIONS.
1893



LETTRES

DU MARQUIS

DE ROSELLE.

LETTRE XCII.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Varennes , 6 Juin.



ADAME de Narton vous a appris notre arrivée , ma sœur. La route m'a fait du bien ; j'espère beaucoup des eaux , de l'air de ce pays , & de l'agrément que madame de Narton s'efforce de m'y procurer. Je ne puis trop vous faire aussi l'éloge de l'amitié de mon camarade de voyage. Il n'est

II. Partie.

A

(2)

point d'attentions qu'il n'ait eues pour moi. Sa famille est ici depuis deux jours, elle me paroît aimable ; la mère & les sœurs ont une amitié si tendre & si vraie pour le cher Ferval, que le spectacle de leur entrevue m'a attendri. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus respectable qu'une pareille union. Ces trois jeunes Demoiselles sont jolies ; l'ainée sur-tout a une physionomie charmante, & je lui crois beaucoup d'esprit & de douceur. Il me paroît que c'est la favorite du frère, quoiqu'il aime beaucoup les autres. Elles sont peu riches, à ce que m'a dit madame de Narton, parce que la Coutume de cette Province ne donne presque rien aux filles : c'est un reste de barbarie que je déteste. Je plains ces jeunes personnes. Voilà, chère sœur, tout ce que je puis vous apprendre de ce pays, qui va devenir plus fertile en événements. Les buveurs d'eau s'y rassemblent, il en arrive beaucoup chaque jour. Donnez-nous exactement de vos nouvelles, je vous donnerai des nôtres. Adieu. Je vous embrasse de tout mon cœur, & votre mari aussi.



L E T T R E X C I I I .

De madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris , 9 Juin.

Vous me tranquillisez , mon frere , de m'apprendre que vous vous trouvez déjà mieux. Votre lettre m'a fait un plaisir infini ; ne songez qu'à vous amuser , & profitez des bontés de notre excellente amie , pour vous procurer des plaisirs simples & champêtres ; vous les préférez aux plaisirs bruyants , & vous avez raison. Je suis charmée que la société où vous vous trouvez vous paroisse agréable. Madame de Narton m'a fait bien des fois l'éloge de madame & de mesdemoiselles de Ferval. Je plains comme vous le sort de ces jeunes Demoiselles ; autrefois le mérite & les graces tenoient lieu de fortune. Il n'en est plus ainsi ; j'en suis fâchée pour l'honneur de notre siècle , & pour son bonheur..... Mon mari vous embrasse , & vous exhorte à vous bien réjouir , & moi , mon cher , je vous prie de m'aimer toujours.

A 2

L E T T R E X C I V.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 13 Juin.

N Otre malade va bien , ma chere Comtesse , & je vous assure qu'il n'est point triste. Il fut hier fort gai à la promenade. Nous nous assîmes tous sur le gazon , & nous jouâmes de petits jeux qui l'amuserent. Mademoiselle de Ferval avoit mis beaucoup de gages : pour les retirer il fallut chanter. Elle a la plus belle voix du monde , & chante avec des graces si naturelles , qu'il est impossible de n'en être pas charmé. Le Marquis le fût , & chanta avec elle un duo. Le soir il l'engagea à chanter encore ; elle , sa sœur cadette & M. de Ferval firent un petit concert , dont le Marquis fut ravi. Il ne s'attendoit point à trouver de pareils talents dans nos rochers. C'est aujourd'hui qu'il devoit aller à Bains. Il a ordonné qu'on lui apportât les eaux ici ; comme je les prends à présent , & que ces Dames ont la complaisance de

se lever de très-grand matin pour se promener avec moi , il m'a dit qu'il essaieroit de m'imiter , & que , tout considéré , il aimoit mieux rester chez moi que d'aller seul à Bains : ce projet m'a fait le plus grand plaisir. Vous savez , ma chere , le goût décidé de votre frere pour la gaieté & la liberté. Sa malheureuse aventure a altéré son caractère ; mais il peut revenir dans son état naturel. Nos jeunes personnes sont gaies avec esprit & décence ; voilà ce qui convient à un homme de mérite. Je vous avoue , ma chere Comtesse , que je serois au comble de la joie , si le Marquis étoit assez heureux pour s'attacher & pour plaire à mademoiselle de Ferval. Ils sont aimables l'un & l'autre ; le hazard les a rassemblés , je laisserai faire cet heureux hazard & ne m'en mêlerai pas ; je gâteroïs tout. Mais je vous instruirai des mouvements de votre frere ; fût-il mille fois plus fin , je les démêlerai. Mademoiselle de Ferval a l'esprit formé , l'ame sensible & le cœur tout neuf. Je ne m'y tromperai pas non plus ; mais je verrai sans voir. Il faut que je compte bien sur la noblesse de votre ame , ma chere Comtesse , pour vous communiquer une telle pensée.

Cette charmante personne n'a presque pour dot que son mérite , sa vertu & sa beauté ; car le peu de bien qu'elle espere n'est rien en comparaison de la fortune du Marquis. On ne manqueroit pas de dire , en langage du monde d'aujourd'hui , qu'il feroit une sottise. Mais moi qui suis peut-être plus intéressée que tous les gens qui parleroient ainsi , puisque je ne regarde de vrai bien que le bonheur , & que d'ailleurs la richesse de votre frere le met au-dessus des considérations auxquelles on est quelquefois forcé de descendre ; moi , vous dis-je , je soutiens que cette union rendroit son sort digne d'être envié de tous les gens qui savent penser & sentir. L'économie de mademoiselle de Ferval & sa simplicité pourroient encore , en les calculant bien , être un supplément de dot. Elle conduit la maison de sa mere ; c'est elle qui depuis deux ans est chargée de tous les détails , elle s'en acquitte avec une aisance étonnante ; à peine s'en apperçoit-on. Je tiens de madame de Ferval que jamais il n'y avoit eu tant d'ordre & de tranquillité chez elle , que depuis le temps où sa fille a pris les rênes de ce petit gouvernement. Les Domesti-

quies l'adorent ; elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien , à peu de frais , à quelques familles de son voisinage. L'on m'a appris d'elle mille traits de bienfaisance , petits par eux-mêmes , grands par les motifs qui les lui font faire , & par l'effet qu'ils produisent. Ces soins coûtent plus à son activité , que l'or ne coûteroit à un millionnaire. Ouvrir sa bourse aux malheureux quand on est riche , ne devoit pas être un grand effort ; mais savoir suppléer par son habileté au défaut de richesses pour les soulager , il me semble que c'est une double générosité.

Adieu , chere Comtesse ; mon espérance pourra s'évanouir , car elle n'est peut-être fondée que sur mes souhaits ; mais qu'importe ? Les projets agréables font toujours passer d'heureux momens , & je ne puis regretter le temps que j'emploie à prévoir ou à désirer des actions honnêtes , encore moins à m'en entretenir avec vous.



L E T T R E X C V.

*De madame de Saint-Sever à madame
de Narton.*

A Paris , 7 Juin.

J'Aurois été bien humiliée , ma chere amie , si vous n'aviez pas jugé de mes sentiments par les vôtres. Votre projet est le mien. Mon frere est assez riche pour ne songer , en se mariant , qu'à se rendre heureux. Quand même il auroit moins de fortune , dès que je le saurois au-dessus des besoins , j'applaudirois à un tel choix. Les malheureuses entraves que nous ont données nos mœurs présentes , forcent de penser à la fortune , sur-tout dans le mariage. L'énormité de nos dépenses fait rapporter tout à soi , double le fardeau , & ferme , de la part même des peres , les mains secourables qui pourroient en diminuer le poids. Notre luxe a tout placé dans la classe des besoins. Deux personnes qui n'auroient aucun bien & qui s'aimeroient me paroïtroient fort à plaindre , parce qu'el-

les feroient imprudentes de se marier ; & malheureuses de ne se marier pas. Mais mon frere n'est point dans cette situation : riche comme il est , je le trouveroïis trop heureux d'assurer son bonheur en faisant celui d'une femme bien née , vertueuse & aimable. Vous ne voulez pas vous en mêler ; il me semble pourtant que vos avis devroient être d'un grand poids : au reste , vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire dans cette circonstance. Voulez-vous bien assurer mon frere de mon amitié , & madame de Ferval de mon respect ? Elle m'en inspire un sincere. Il faut de grands talents pour former des enfants comme elle a formé les siens. Ne m'oubliez pas auprès d'eux non-plus , je vous prie.

LETTRE XCVI.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Varennes , 19 Juin.

EN vérité , ma sœur , je dois beaucoup à votre Médecin de m'avoir donné un si bon conseil. Je ne suis

plus le même ; ma santé se fortifie tous les jours , & je me sens un fond de gaieté que je n'avois pas eu depuis longtemps. L'air de ce pays est admirable. Je suis resté chez madame de Narton ; les eaux m'y font tout autant de bien. Le genre de vie que j'y mene est charmant. On ne peut s'amuser mieux. Quelle différence de cette société à celles que j'avois vues !

Ne croyez pas que nos plaisirs soient coûteux ou recherchés : rien n'est plus simple & plus aimable. Je ne pourrois vous en rendre compte , parce que l'occasion seule les fait naître , les varie chaque jour , & que nous ne prévoyons rien. Mesdemoiselles de Ferval , qui sont l'âme de nos amusements , ont un agrément , une finesse , une bonté que je chéris. La bonté semble être une qualité héréditaire dans cette respectable famille. Madame de Ferval l'inspire à tout ce qui l'entoure. Je veux , ma sœur , vous faire partager le plaisir délicieux que j'ai goûté à la vue d'un événement attendrissant qui se passa hier en ma présence. Il prouve que la meilleure façon de rendre les hommes bons , justes & honnêtes , c'est

de leur faire du bien. Ah ! si les hommes favoient combien peu coûtent les vrais plaisirs !

Un Colporteur entra dans la cour du château avec deux chevaux extrêmement chargés. Nos Dames voulurent le renvoyer. Il demanda madame de Ferval , & la fit prier de permettre qu'il lui parlât. Elle s'en défendit , croyant qu'il ne se proposoit que de vendre. Mais il insista ; on le fit entrer. Cet homme , d'une physionomie heureuse , âgé de trente ans , salua madame de Ferval avec un air de respect & de faiblesse. Que me voulez-vous , mon ami , lui dit-elle ?

Il bégaya ; il ne peut parler , & lui présente une bourse. Voilà , dit-il , Madame , ce que j'aurois voulu vous apporter plutôt..... Il y a dedans sept mille francs.

Pourquoi m'apportez-vous cet argent ?

Il est à vous , Madame..... Il est à vous , bien à vous.

A moi ?

Oui.... Vous le savez bien.... Ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas apporté plutôt.

Vous vous trompez assurément ,

mon cher , je n'ai rien perdu , on ne m'a rien pris ; & si c'est une restitution....

Oh ! non , non , Madame ; vous m'avez prêté..... Vous savez..... Il vous souvient.....

Je n'entends pas ce que vous me voulez dire , vous me prenez pour une autre assurément ?

Oh ! Madame , pourrois-je prendre une autre pour madame de Ferval ! Il avoit les yeux pleins de larmes , & la pressoit toujours de prendre la bourse.

Je ne puis recevoir cet argent , mon cher , il n'est point à moi.

Quoi ! Madame , vous ne me reconnoissez pas ! Ah ! je le vois bien..... Vous avez oublié le petit Jaco..... ce pauvre orphelin..... qui avoit une petite malle..... qui vous portoit des épingles.....

Est-il possible ! Quoi vous êtes cet enfant ?.....

Eh ! oui , Madame ; ce louis d'or que vous me prêtâtes il y a dix-huit ans.....

Hé bien ?

Il a fait ma fortune. J'ai travaillé ; j'ai eu bien de la peine , mais enfin j'ai

gagné du bien avec ces vingt-quatre livres , qui ont été mon unique fonds.

Et combien avez-vous gagné ?

Quatorze mille francs. Oh , Madame , j'ai été bien exact ! Il y en a sept mille dans la bourse. J'ai toujours tenu mes comptes avec grand soin , & j'ai dans toutes les occasions calculé séparément votre profit,

Mon profit !

Eh ! sans doute , c'est notre marché.

Quel marché ?

Vous n'avez sûrement pas oublié , Madame , que ce jour-là , après que vous eûtes examiné ma petite malle....

Ah ! je me rappelle cette malle , dit-elle en souriant , il n'y avoit pas pour un écu de marchandises , & rien n'étoit plus propre & plus adroitement arrangé.

Vous me demandâtes comment je ferois pour gagner ma vie à ce métier-là....

Cette question vous fit beaucoup pleurer , je m'en souviens.

Hé bien , Madame , vous devez donc bien vous souvenir aussi que je vous dis que faute d'argent je ne pourrois peut-être jamais rien faire....

Vous m'expliquez vos petits projets de commerce , ils étoient plein de sens & d'intelligence.

Vous eûtes la bonté de me demander , Madame , combien il me faudroit d'argent pour me mettre à mon aise.

Je crois que vous me dites douze francs ? Oui , douze francs ; cela me frappa. ,

Eh ! que n'étoient pas douze francs pour moi dans ce temps-là ? Vous me donâtes un louis d'or à condition que vous seriez de moitié dans mon profit.....

Miracle de probité ! Quoi ! mon cher ami , vous avez cru sérieusement.....

Eh ! sans doute , Madame , j'aurois été un frippon si je n'avois pas partagé fidelement. Je vous apporte mes comptes, il n'y a pas un sou d'erreur.

La surprise le saisissement , la joie de madame de Ferval l'empêchent de parler. Le Marchand dénoue les cordons de sa bourse , renverse l'or sur une table , & commence à le compter, Madame de Ferval se leve & l'arrête, Gardez , mon ami , gardez cet argent , il vous est trop bien acquis.....

Non , Madame , c'est le vôtre ; il ne m'appartient pas.

Reprenez-le , mon cher. Ah ! dit-elle en nous regardant , est-il un plaisir plus vif que celui que je goûte ! Qu'il m'en a coûté peu pour me le procurer !

Nous pleurons tous. Mais cet honnête homme étoit dans un état difficile à rendre. Il pleuroit , il trembloit , il ne pouvoit parler , & ne cessoit de marquer par les gestes , que l'argent devoit être à madame de Ferval..... Je craignois , dit-il enfin avec effort , je craignois que vous ne m'eussiez soupçonné de mauvaise foi d'avoir tardé si long-temps..... Je ne suis arrivé que depuis hier dans ce pays. Je fus chez vous , Madame ; on me dit que vous étiez ici.....

Que j'ai de joie de vous revoir heureux & honnête ! Mon cher Jaco , (je ne vous connois pas encore d'autre nom) Dieu vous a beni ; vous le méritez. Je rends grâces au Ciel de m'avoir rendu l'instrument de votre fortune. Continué votre commerce , & ne manquez pas de m'informer de vos succès.

Mais , Madame, cet argent ?...

Je vous l'ai déjà dit , il n'est point à moi.

Comment, Madame ; & ce marché ?

Ce marché n'étoit qu'un aiguillon que je voulois donner à votre activité. Reprenez cette bourse , je vous prie.

Vous voulez donc m'en faire un don , Madame ?

Ce n'est point un don.

Je ne puis la reprendre que sur ce pied.

Hé bien , mon cher , ce fera tout ce que vous voudrez.

Hélas ! Madame , vous êtes trop bonne ; je reçois cet argent avec bien de la reconnoissance. Mais je m'étois fait un grand plaisir de vous l'apporter. Au moins , ajouta-t-il , j'espère que vous voudrez bien permettre que ces Demoiselles choisissent dans mes marchandises ce qui fera de leur goût ; quelques bijoux , des

Oh ! non , non , s'écrierent ces jeunes personnes , nous vous sommes bien obligées , mon cher ami ; mais nous serions bien fâchées

Ah ! Madame , dit tristement ce pauvre homme , est-ce que vous me refuseriez l'honneur ?

Non , mon ami , mes filles n'accepteront point de bijoux , mais apportez-nous

nous les rubans. Mes enfans , leur dit-elle , prenez-en chacune une garniture.

Jaco fait vite apporter ses malles ; il voudroit que mesdemoiselles de Ferval prissent tout ce qu'elles renferment ; il étale ses marchandises avec bien plus d'activité & de soin que si c'étoit pour les vendre. L'embarras de ces demoiselles est aussi charmant. Elles craignent tant de faire tort à cet honnête homme, elles ont tant de peur de l'affliger par des refus, qu'elles ne savent que choisir. Enfin il leur fait prendre des pompons & des rubans. Mesdames , Messieurs, nous disoit-il, est-ce que rien de tout cela ne vous fait envie ? . . . Si j'osois Nous prîmes tous quelque bagatelle. Il partit pénétré de joie & de reconnoissance, en donnant mille bénédictions à madame de Ferval & à sa famille.

Vous croyez bien , ma sœur , que cette scene attendrissante nous occupa délicieusement le reste de la journée. Nous ne demeurerons pas en reste vis-à-vis de cet homme respectable. Mais nous sentîmes hier que nos libéralités auroient été déplacées. Avec des cœurs sensibles , il ne suffit pas d'être généreux, il faut savoir l'être. Nous som-

mes fort occupés aujourd'hui à construire un petit théâtre , dont les décorations seront de feuillages & de fleurs. Nous devons y représenter Zaire & la Pupille. Mademoiselle de Ferval y joue le grand rôle , & on me fait l'honneur de me donner ceux d'Orosmane & du Tuteur. Il seroit impossible de ne pas les bien rendre avec une telle Actrice. Adieu , chere sœur , vous me reverrez dans la meilleure santé. Dites à votre mari que je suis exactement ses conseils , & croyez qu'on ne peut vous aimer tous les deux plus tendrement que je vous aime.

LETTRE XCVII.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 23 Juin.

NOs affaires sont en bon train , ma chere Comtesse. Hier nos jeunes gens représenterent Zaire & la Pupille. Mademoiselle de Ferval , notre premiere Actrice rendit ses rôles parfaitement. Le Marquis parut ne point s'efforcer pour exprimer la passion d'O-

rosmane ; celle de Zaïre fut rendue aussi très-naturellement. Mademoiselle de Ferval reçut les compliments de l'assemblée avec la modestie qu'on attend des talents & des graces. Les compliments du Marquis la firent rougir. Je le vis & j'en augure bien. Je fis part l'autre jour à sa mere de ce que vous dites d'obligeant pour elle. Votre attention la toucha beaucoup , & nous conduisit à une conversation trop intéressante pour que je ne vous la rende pas. Je lui demandai comment elle avoit pu faire , au fond de sa province , éloignée des secours nécessaires dans l'éducation , pour en avoir donné une si parfaite à ses enfans. Je les ai tendrement aimés , me dit-elle ; je leur ai montré toute ma tendresse dès qu'ils ont pu l'appercevoir. J'ai gagné leur confiance , & c'est-là plus de la moitié de l'ouvrage.

Pour l'engager à développer sa méthode , je m'attachai à en relever les inconvénients. Ah ! Madame , lui dis-je , en montrant aux enfans tant de tendresse , n'est-il pas à craindre qu'ils n'en abusent ? ils sentent alors que l'amour maternel nous domine ; ils cherchent à l'intéresser en faveur de leurs caprices.

Ils sont rusés ; le cœur est un peu dupe. On a de la condescendance , ils prennent de l'empire : on les gâte.

Je connoissois le danger , reprit-elle , j'avois tâché de le prévenir. Dès l'âge où l'on est incapable de raisonnement , les enfants sont susceptibles d'impref-
sions & d'habitudes. C'est dans ce temps-là que j'ai accoutumé les miens à la soumission. Ils ne pouvoient encore bégayer , déjà je les faisois obéir. Vous ne sauriez croire combien cette attention m'a épargné de peines dans la suite.

Voilà vos enfants soumis , je le veux ; mais ils vous craignent & ne vous aiment pas , & tant qu'ils ne pourront pas voir que vous ne leur êtes sévère que pour leur intérêt , leur crainte est de la haine.

De la haine ! Ah ! dès que mes enfants ont pu sentir & penser , ils m'ont adoré. Songez que je leur procurois tous les petits plaisirs qu'à leur âge ils pouvoient désirer ; que jamais les Bonnes ne donnoient rien , n'accordoient rien ; que c'étoit de moi qu'on tenoit tout. Ils voyoient que je cherchois à les rendre heureux , ils ne pouvoient l'être qu'auprès de moi. Quel plaisir

aussi d'être dans mon appartement ! Quel chagrin d'en être banni ! Le mensonge sur-tout étoit puni par quatre jours d'exil ; mais l'aveu de sa faute obtenoit toujours le pardon & le rappel. Voilà où se bornoit ma sévérité. Les coups avilissent l'ame des enfants , le retranchement d'un repas leur dérange l'estomac. Je n'ai jamais eu recours à ces tristes & barbares ressources. Il faut punir , autant qu'il est possible , les enfants , comme ils doivent être punis des mêmes fautes étant hommes , par les remords , par la honte , par la perte des avantages de la société , & autres peines semblables.

Je comprends , lui dis-je , comment des enfants qu'on avoit accoutumés à obéir avant même qu'ils pussent parler , sont & plus dociles & plus sensibles aux châtimens qui sont alors plus rares Ils en sont aussi plus tendres pour leurs parents , & plus sensibles aux biens qu'ils en reçoivent , m'a-t-elle dit. La sévérité n'ayant été exercée contr'eux que dans un âge dont ils n'ont pu conserver le souvenir , il ne leur en reste qu'un sentiment de dépendance qui ne les afflige pas ; il est presque machinal. Quand après cela ils

voient , à mesure que leur faculté se dévelopent , & que l'on ne se sert du pouvoir qu'on a sur eux que pour les empêcher de se faire du mal , ou pour leur faire du bien , il n'est pas possible qu'ils ne s'attachent sincèrement à la personne qui fait tout leur bonheur.

Sans doute. Mais les Gouvernantes m'embarassent un peu. Comment ne détruisoient-elles pas continuellement ce que vousaviez fait ?

Je vous l'ai déjà dit , les Gouvernantes jouoient un fort petit rôle. J'avois toujours mes enfants avec moi. Je ne voulois que des filles douces , simples , attentives , point babillardes sur-tout. Leurs soins se bornoient aux besoins corporels.

Peu de meres , lui dis-je , auroient assez de patience pour se condamner à cette gêne.

C'est qu'elles ignorent les plaisirs attachés aux soins maternels. En peut-il être de plus sensibles ! Voir croître sous ses yeux la tendresse & la confiance de ces petits êtres , faire d'un regard leur punition ou leur récompense , être tout pour eux ; c'est jouir d'un bonheur bien grand , du bonheur d'être mere !

Mais ne l'achete-t-on pas un peu par la contrainte & l'ennui qu'une telle vie entraîne ?

J'avoue me répondit-elle , que tous les instans ne sont pas également agréables. Il est impossible que dans cette multitude de soins & de petits détails il n'y en ait de tristes , d'ennuyeux , de pénibles. La tendresse maternelle peut seule les faire supporter ; mais elle le fait : elles les adoucit , elle les récompense. La contrainte est encore inévitable & nécessaire. Combien n'a-t-il pas fallu que j'aie veillé sur moi pour ne pas laisser paroître mes défauts aux yeux de mes enfans ? jamais d'humeur , jamais de colère ; toujours la même dans tous les moments ; voilà ce qui m'a attiré leur confiance. Il est certain , ajouta-t-elle en souriant , qu'ils me croient impeccable.

Vous êtes du moins la meilleure & la plus sage des meres. Ces soins respectables que vous avez pris dans leur première enfance n'étoient que le fondement de l'édifice ; & combien n'aurez-vous pas eu à travailler depuis ?

Dès qu'ils ont pu réfléchir , j'ai tâché de leur former le cœur & l'esprit , d'y établir des principes sûrs & inva-

riables. C'est dans la religion seule qu'on peut les puiser ; c'est sur elle que j'ai fondé tout le reste. Je ne leur en ai montré d'abord que les lueurs qui convenoient à la foiblesse de leur âge. Peu à peu je l'ai fait briller à leurs yeux dans tout son éclat. Ces attentions , suivies pour mes filles jusqu'à l'âge où elles sont , ont je crois aidé la nature , qui leur a été assez favorable : je n'ai fait que la développer. Dans l'éducation ordinaire , on gâte bien plus d'ames honnêtes qu'on n'en forme. Je n'ai point ce reproche à me faire à l'égard de mes filles. J'ai tiré leurs vertus du fond de leur ame , & j'en ai formé leur caractère.

Et votre fils , madame , a-t-il une ame moins sensible & moins honnête ? Aux vertus douces qui sont des deux sexes , ne joint-il pas cette générosité qui caractérise particulièrement le sien ?

Son éducation n'a pas été de même mon ouvrage ; il a fallu le mettre au Collège & le livrer à des Régents. J'avoue que si j'avois osé , je l'aurois aussi gardé auprès de moi. Mais quand on ne peut s'assurer du succès en allant
contre

contre l'usage , il faut s'y conformer. Je sentis que je trouverois avec lui bien plus de difficulté qu'avec ses sœurs. Il y a des bizarreries affreuses dans les préceptes qu'on donne aux hommes. Je voulois que mon fils eût de la religion , de l'honneur , des manieres ; qu'il apprît les sciences qui conviennent à son état ; qu'il eût des vertus & des graces ; qu'il fût chrétien & brave : cet assemblage est difficile à former. Je l'ai jugé au-dessus de mes forces. Ferval a été aussi bien élevé qu'on peut l'être avec nos mœurs & nos préjugés. Mais personne autre que moi ne s'est mêlé de l'éducation de ses sœurs. Elle m'a paru facile ; les principes qu'on doit donner aux filles son. sûrs & invariables : c'est la raison & la vertu toutes simples.

Vous leur parliez donc sans cesse raison & vertu ?

Point du tout , à moins que l'occasion ne se présentât de leur en inspirer le goût. On peut par les bons donner des leçons de probité & de bienfaisance.

Vous avez bien réussi , lui dis-je , vos filles ont autant de candeur &

de bonté dans l'ame que d'agrément dans l'esprit ; & ce qui me suffiroit pour juger qu'elles ont de belles ames , c'est cette union charmante que je vois régner entr'elles.

J'ai toujours cru , reprit madame de Ferval , qu'il falloit apporter beaucoup de soin pour faire naître dans les enfans l'émulation sans jalousie. Ne donner jamais de préférence à la personne , mais à l'action ; les récompenser ou les punir avec une justice exacte & sans acception ; ne jamais vanter l'un aux dépens de l'autre : c'est le grand moyen de les éloigner de la haine & de l'envie. Un enfant négligé , haï , contracte un caractère chagrin & jaloux : cet enfant infortuné est souvent dans la suite le malheur de sa famille , & le fléau de la société. Est-ce à lui qu'il s'en faut prendre ? Mes filles , grâces au Ciel , ne connoissent point la jalousie , ni toutes les petites tracasseries ordinaires aux jeunes personnes.

Ce fond de bonté , lui dis-je , se répand jusques dans leur conversation. J'admire depuis long-temps avec quelles grâces , quelle gentillesse , elles nous entretiennent , sans que jamais la

moindre médisance entre dans leurs discours.

Elles l'ont en horreur , reprit-elle ; je leur en ai fait sentir de bonne heure la bassesse & le danger. Henriette avoit de la disposition à diriger la pointes de ses plaisanteries sur le prochain , moins par malice que par étourderie. Elle possédoit le dangereux talent de rendre au naturel les ridicules. On croyoit voir ou entendre la personne qu'elle imitoit. Bien loin d'applaudir à ce badinage , je prenois un air très-sérieux. Ses sœurs , qu'elle faisoit rire , s'aperçurent un jour que je ne riois point , & cela les surprit. Mes enfants , leur dis-je , pourrois-je me réjouir de voir dans une de mes filles tant de malice & si peu d'esprit ? Affligez - vous avec moi. Henriette toute honteuse me demanda quel mal elle avoit fait. Je lui fis sentir alors le fond de méchanceté , de sottise , de stérilité ou d'ignorance que cachent les dehors séduisants de la médisance la plus agréable. Je lui montrai la bassesse qu'il y avoit à se faire le bouffon & le singe de la société , pour amuser les uns des ridicules des autres. Je lui fis sentir combien on donnoit

par-là de prise sur soi-même. Elle eut honte du rôle qu'elle avoit joué, & depuis cet avertissement elle n'a pas eu besoin que je lui en aie donné d'autres.

Ah ! lui dis-je , votre air en fit plus que vos discours : un sourire échappé auroit tout perdu.

Mais , reprenoit madame de Ferval , vous me charmez. Quoi ! vous qui vivez à Paris , qui êtes accoutumée à voir des filles élevées avec plus d'art , vous daignez vous occuper des miennes ; il semble même que leur éducation vous frappe !

C'est que j'aime la nature & les graces simples , & on les néglige. Les graces que l'on donne à force d'art ont toujours un air de fausseté & de gêne. Pour ce qui est des jeunes personnes élevées à Paris , elles sont presque toutes des statues parées , qui occupent les fauteuils d'un appartement ; condamnées à l'enfantillage , & au silence jusqu'à leur mariage , leur esprit , lorsqu'elles en ont , ne se forme point ; il est même assez rare qu'elles en fassent paroître.

Je crois très-important , repliqua-t-elle , de leur inspirer de bonne heu-

te la retenue qui convient à leur âge & à leur sexe. Il faut leur faire sentir le danger de l'indiscrétion , les avertir avec douceur , & en particulier , de ce qu'elles peuvent avoir dit de déplacé. Cela demandé , je l'avoue , une attention continuelle ; aussi je tâche de ne pas perdre un mot des discours de mes filles : mais je ne leur ai jamais dit de se taire.

Eh ! je reconnois-là votre tendresse & votre prudence. Il faut être bien dure ou bien mal-adroite pour étouffer , comme on le fait par la méthode opposée , les grâces de l'esprit , & pour rendre les plus belles années de la vie , des années de contrainte & d'ennui.

En laissant à mes filles , me dit-elle , une liberté douce & honnête , je n'ai pas négligé de leur faire sentir qu'elles doivent être dans la société moins pour elles-mêmes que pour les autres , plus occupées à leur plaire qu'à s'amuser , & toujours attentives à prendre leur ton , à étudier leurs goûts. Si elles badinent quelquefois , elles savent aussi soutenir une conversation sérieuse ; je les ai même accoutumées à entendre sans impatience des propos en-

nuyeux : ce sont elles souvent que je laisse parler avec les gens les plus difficiles à entretenir. La vraie politesse n'est-elle pas fondée sur la bonté ? Et n'est-ce pas en avoir que de parler à chacun le langage qui lui convient , que de savoir écouter ? Ecouter avec un air d'intérêt , ce n'est pas se taire , c'est répondre à ce qu'on exige de nous. Un geste , un mot , un rien suffit pour satisfaire une personne qui nous parle de ses affaires , de ses succès , de ses malheurs. On est bien abondant quand on parle de soi , & sur-tout de ses peines. On s'appesantit sur les circonstances , les détails , les minuries.

Oh ! lui dis-je , dans ce qui nous intéresse , tout nous affecte. Un air de distraction ou d'ennui est une injure , & quelquefois une cruauté. Si la personne est malheureuse , du moins ses maux seroient suspendus pendant l'instant , où , en lui prêtant de l'attention , on lui marqueroit de la sensibilité. Les gens heureux ont presque autant de besoin qu'on les écoute. Ils sont si pleins de leur bonheur !

Mais , lui dis-je en souriant , avec des maximes si indulgentes & si hu-

maines , vous nous inonderez d'un déluge d'ennuyeux.

J'ai du moins tâché d'empêcher mes enfans de l'être ; vous les entendrez rarement parler d'eux. Supporter ce défaut dans les autres , c'est un devoir ; & vis-à-vis des malheureux ce devoir est indispensable.

J'avoue que des enfans dans la vivacité de l'âge ne peuvent , avec la meilleure intention du monde , captiver long-temps leur esprit sur des choses qui ne les touchent point ; mais on peut les y accoutumer peu à peu & par degrés , en leur faisant sentir combien on est heureux de pouvoir procurer quelque plaisir & quelque soulagement aux autres. Car il faut de bonne heure leur faire connoître la différence qu'il y a entre la fausse politesse , que les gens les plus durs contractent aisément , & qui ne gît que dans les manieres extérieures ; & la vraie politesse dont la source est dans le cœur. Bien des gens prétendent qu'on ne peut se plaindre d'eux quand ils ont rempli ce qu'ils appellent les devoirs de la société : c'est-à-dire quand ils n'ont manqué , ni aux visites , ni aux petits soins , ni aux

compliments , ni aux autres momeries d'étiquette ; pendant qu'ils n'auront pu supporter sans dégoût les plaintes que les douleurs arrachent à un malade , & qu'ils auront interrompu , avec une cruelle adresse , le récit des malheurs d'un honnête homme qui leur avoit fait l'honneur de leur supposer le cœur sensible. Un bon cœur , je le répète , est le meilleur guide dans ces sortes de choses. J'en reviens toujours-là , la bonté est la base de tout , de la société , des vertus , du bonheur. Aussi c'est par le cœur qu'il faut commencer le grand ouvrage de l'éducation.

Le cœur est un article bien délicat , lui dis-je. Je sais que la dureté est la source de mille vices , mais la sensibilité n'a-t-elle pas bien des dangers pour de jeunes personnes ?

Il faut diriger cette sensibilité , me répondit-elle , & sans doute elle exige la plus grande circonspection. Un cœur extrêmement tendre est toujours facile à persuader , il est susceptible de tous les sentiments doux. Que dès l'enfance une mere , par sa tendresse affectueuse , s'assure du cœur de sa fille , qu'elle le remplisse , qu'elle y regne avec la vertu , qu'elle l'ouvre à la

confiance. Je fais qu'il est un âge , qu'il est des passions..... (Je n'y pense pas sans émotion.) Mais non , ces passions ne sont pas plus fortes que l'amour d'une mere , votre amie & votre confidente ; elles ne sont pas plus fortes que les impressions contraires données dans l'éducation , que les principes d'honneur , que la vertu , que la modeste & noble fierté qu'on doit toujours inspirer aux jeunes personnes , sur-tout à celles dont le cœur est le plus tendre.... Je regarderai-toujours , me dit-elle après un moment de réflexion , comme un bonheur très-grand d'avoir à diriger un caractère sensible. Que de ressources dans cette sensibilité ! La mere qui ne fait pas en profiter , n'est pas digne de conduire une telle fille. Quelles victoires ne lui feroit-on pas remporter sur elle-même , en ménageant avec adresse & bonté cette ame délicate , & lui laissant à ses propres regards tout l'honneur du triomphe ! L'amour de l'honnêteté & du devoir est bien puissant sur de tels caractères. C'est un goût naturel , c'est un sentiment délicieux , c'est une vraie passion.

Mais ne pensez-vous pas , lui dis-

je , qu'il faut leur fournir de bonne heure des armes contre l'amour ?

Je crois , reprit-elle , ces précautions non - seulement inutiles , mais dangereuses. Tant que des filles sont des enfants , elles ne vous entendent point. Quand elles sont grandes , l'idée de cet amour , de ces amants dont vous les avez entretenues , se réveille : la vanité s'en mêle. On se croit assez jolie pour avoir des adorateurs ; cela paroîtroit amusant , & n'empêcheroit pas d'être vertueuse. Il en vient un : quelle joie ! On n'a garde d'en faire confidence à la mere. Le seul mot d'amour la révolte ; elle en a tant dit de mal ! On veut se conduire foi-même. L'amant est aimable & séduisant ; la tête tourne , & tout est perdu.

Vous n'avez donc jamais parlé de cette passion à mesdemoiselles de Ferval ?

Si par hazard en leur présence la conversation a roulé sur quelques matieres de cette espece , je n'ai point affecté de la rompre , mais j'ai tâché doucement de la faire tourner sur d'autres objets.

Et dans les lectures qu'elles ont faites ?

Elles n'ont jamais lu de romans. Quant aux pièces de théâtre , j'ai tâché de choisir celles où l'amour ne conduisant qu'aux plus grands malheurs , ne pouvoit leur paroître séduisant. D'ailleurs la grandeur des sujets & la dignité de la poésie , leur fait regarder les héros de la Tragédie comme des êtres d'une autre espèce. Et puis encore l'intérêt des états , en opposition avec celui de l'amour , fait une diversion ; & je l'ai remarqué par les réflexions de mes filles. Il est très-peu de pièces où l'amour ne paroisse un contre-temps à des lecteurs qui n'en ont jamais éprouvé les traits , & qui ne cherchent pas à s'y retrouver. On doit faire lire nos Poètes à des filles que l'on veut bien élever. Ne seroit-ce pas une ignorance honteuse dans le monde que de ne pas connoître les chefs-d'œuvres que nous avons dans ce genre ? D'ailleurs la bonne poésie élève l'ame , forme le goût , & ne gâte point le cœur. Il faut de la prudence & du discernement dans le choix des Auteurs & des ouvrages. Mais les romans sont les plus dange-

réuses des lectures pour les jeunes personnes. Elles se disent à chaque page , c'est moi , me voilà. Bientôt elles diront du premier jeune homme qu'elles verront , c'est lui , c'est Lindor , c'est Léandre ; leur imagination s'échauffe , elles croient qu'on ne peut exister sans amour , qu'il est humiliant de n'avoir point d'amant ; & toutes ces chimères ont causé trop souvent les plus grands malheurs.

Mettez - vous , lui dis-je , tous les romans dans la même classe ? Est - ce une proscription générale ?

J'en excepte , répondit-elle , quelques romans anglois.

Ceux de Richardson , sans doute ?

De Richardson ! Est-il possible qu'on donne le nom de romans à ces belles histoires du monde & de l'humanité ? C'est la vertu elle-même qui vous y instruit par l'organe du génie. Je dois beaucoup à ce grand maître d'éducation , avec lequel on acquiert promptement tant d'expérience ; & qu'on ne lit pas (si l'on est vicieux , pour ainsi dire , par essence) sans brûler d'envie de devenir meilleur , sans l'être. Je viens de donner Clarisse à lire à ma fille ainée ; elle est

à l'école des bonnes , des grandes mœurs. Ses sœurs sont encore trop jeunes pour profiter de cette lecture.

Vous jugez quel effet Clarisse a dû produire sur un cœur tout neuf. Ma fille le lisoit seule. Mais elle me disoit tout ce qu'elle sentoit. Je lui vis prendre le goût le plus vif pour Lovelace : elle ne pouvoit blâmer Clarisse de l'aimer. Quelle comparaison de cet amant à l'époux qu'on veut la forcer de recevoir ! Quels tyrans que ses parents ! Mais dans la chaleur de cet enthousiasme , le sentiment de douleur & de pitié que lui inspira cette fugitive , seule avec son amant dans son carrosse , m'enchantait. Quelle humiliation , maman ; me dit-elle ! cet homme , quelque tendre qu'il soit , n'est pas son mari. La voilà dans sa dépendance ! Quel rôle pour une fille bien née ! Ah ! elle eût préféré le malheur , la mort même à cette honte , si elle eût eu le temps de réfléchir. Cette noblesse de sentiments , cette dignité d'âme qui est la hauteur naturelle de la vertu , me ravissoient dans ma fille. C'est la fauve-garde du cœur.

C'est donc dans Clarisse que made-

mademoiselle de Ferval a pris les premières idées de l'amour ?

Oui , me répondit-elle ; jugez si elle doit le trouver redoutable ?

Mais ne prendra-t-elle pas tous les hommes pour des Lovelace ?

Oh ! ce danger n'est pas effrayant ; l'inclination nous rassure toujours trop Pour garantir une fille de la séduction , je compte bien plus sur sa vertu , sur sa tendresse , & sa confiance pour moi , que sur la peur des Lovelace.

Nous fûmes interrompues par nos jeunes gens , dont nous nous étions un peu écartées. Ils nous rejoignirent , nous allâmes ensemble nous asseoir dans une prairie , sous des saules , au bord de la rivière. Un écho admirable , qui venoit d'un rocher voisin , engagea mademoiselle de Ferval & Henriette à profiter de cette découverte. Elles chanterent plusieurs petits airs ; le Marquis fut enchanté , & toujours plus surpris de leurs talents. Où les ont-elles pris , dis-je à leur mere ?

La nature leur en a fait don ; répondit-elle ; mademoiselle de Ferval &

Henriette sont nées avec de la voix & du goût pour la musique.

Mais sans doute elles ont eu des Maîtres ?

Des Maîtres , dit Ferval ! Oh ! Madame , je vois que vous ne connoissez pas M. Duval , qu'on décore ici de ce nom , c'est le plus ignare Musicien !

Tel qu'il est , mon frere , dit la petite , il nous a fait grand bien. C'est ce que j'ai trouvé de mieux dans ce pays , répondit la mere ; j'avoue que l'application de ses écolieres , & le désir d'apprendre , en ont plus fait que lui.

Je le crois , reprit Ferval ; & cela fait honneur à mes sœurs.

Dites plutôt que cela fait honneur à ma mere , reprit tendrement l'ainée. Quels soins n'a-t-elle pas pris pour nous donner ce goût , ce désir d'apprendre , sans quoi l'on n'apprend rien ! Je vois à présent combien il vous a fallu d'art pour nous cacher vos soins , ma chere maman ; je n'ai jamais cru prendre de leçons en apprenant à chanter. M. le Marquis & mon frere m'ont extrêmement étonnée en me

disant qu'à Paris c'est une affaire sérieuse que cela.

Une affaire sérieuse , dit vivement Henriette ! oh ! j'abandonnerois plutôt la musique. Ce n'est qu'un plaisir , n'est-ce pas , maman ? Quand je vois venir M. Duval avec des airs nouveaux , je suis enchantée , je les apprends avec ardeur ; si c'étoit une tâche , cela ne vaudroit plus rien. Hélène a-t-elle jamais cru faire autre chose que s'amuser , quand elle a appris à peindre ? Non , sans doute , reprit-elle ; & si cela n'amuse pas , pourquoi l'apprendre ? il n'y a pas de nécessité. La musique m'auroit ennuyée , je n'ai pas de voix , je ne l'aime point ; mais pour la peinture j'y passerois les journées avec plaisir. Et je vous suis bien obligée , maman , de m'avoir donné un Maître de dessein. Voilà toute ma science , me dit à l'oreille madame de Ferval ; elles n'ont appris toutes les choses d'agrément qu'en s'amusant , & avec beaucoup d'envie de les savoir.

Il me paroît , reprit Ferval en souriant , qu'Henriette seroit bien étonnée

née qu'on la grondât pour la faire danser....

Je vous quitte, chere amie, on m'annonce un feu d'artifice. C'est demain la fête de madame de Ferval, ses enfants lui donnent un bouquet; je ne veux pas perdre ce spectacle. Je reprendrai notre conversation, le sujet en est trop intéressant pour ne vous pas plaire.

LETTRE XCVIII.

De madame de Saint-Sever au Marquis,

A Paris, 24 Juin.

JE ne puis, mon frere, vous exprimer toute ma joie; votre santé se rétablit, & vous reprenez votre gaieté naturelle. Je partage vos plaisirs; le portrait que vous me faites de mesdemoiselles de Ferval est tout aimable. Je vous félicite d'être à portée de jouir des charmes d'une pareille société. L'aventure du Colporteur m'a touchée jusques aux larmes: elle fait honneur à l'humanité. J'eus hier une visite de M. de Valville. Il ne savoit point votre départ, & il me demanda de vos nouvelles avec un air d'intérêt. Je lui ren-

II. Partie.

D

dis les détails que vous me faites. Continuez-les-moi. Vous savez tout ce qu'il faut dire pour nous à madame de Narton. Aimez toujours votre sœur.

L E T T R E X C I X.

De Valville au Marquis.

A Paris, 24 Juin.

JE fus hier chez ta sœur, cher Marquis, je croyois t'y trouver : tu prends les eaux, c'est bien fait. Mais si j'en crois madame de Saint-Sever, tu t'amuse beaucoup chez madame de Narton. Elle me parla de tes plaisirs avec extase. Comment diable, tu joues aux petits jeux, quelles délices ! Je ne pus m'empêcher de rire de l'idée que ta sœur se fait de ces chétifs amusements. Elle te croit dans le pays des merveilles. Tu représentes des Tragédies sous des feuillages, avec des provinciaux ! Cela est trop plaisant. Au reste, je t'exhorte à continuer, on fait toujours bien quand on s'amuse. Il faut être enfant avec les enfants bon homme avec les provinciaux, ainsi du reste. Tu ne peux avoir d'au-

tres plaisirs dans les lieux que tu habites. Prends ceux-là en attendant mieux. Tu me dois une discrétion de tous les originaux qui t'entourent en province ; je ne m'amuse pas des plaisirs de ces bonnes gens, je m'amuse deux. A ta place j'aurois été à Bains ; il s'y trouve ordinairement très-bonne compagnie. La Princesse de.... & la Duchesse de.... y furent l'année dernière. Mais si tu te trouves plus commodément chez madame de Narton, restes-y : elle ne manque pas d'esprit. Elle n'a pourtant jamais eu de manières ; & puis une femme à son âge n'est plus agréable. Dieu me préserve des eaux de Bains à ce prix-là. Qu'est-ce qu'une femme sans agréments ? Il y en a qui s'avisent de raisonner quand elles sont hors d'état de plaire. C'est une chose assez plaisante qu'une femme qui raisonne, & une femme vieille & laide ; mais cela est bon pour le moment. Le ridicule ne fait pas toujours rire ; après avoir diverti, il choque, il ennuie. Madame de Saint-Sever m'a beaucoup parlé de mesdemoiselles de Ferval. Je les vois d'ici, un air gauche, un esprit étroit, n'est-ce pas ? Oh ! c'est

cela même. Mais si elles sont jolies, on peut s'en accommoder pour trois mois. Adieu, cher Marquis; je suis charmé que tu te portes mieux.

LETTRE C.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 28 Juin.

JE te plains, mon pauvre Valville, de ne connoître d'autres plaisirs que les plaisirs que l'art apprête, & d'ignorer ceux dont je jouis ici. Ma sœur ne t'a point trompé. Je n'ai passé de ma vie un temps plus agréable. Je suis dans une société respectable & délicieuse : oui, mon ami, délicieuse. Tu es assez malheureux pour que cette société te parût insipide; mais malgré toi tu ne pourrois t'empêcher de l'estimer. De quel air parles-tu donc de mesdemoiselles de Ferval? Songes-tu que ce sont des filles de condition, des personnes estimables & charmantes. L'ainée sur-tout est digne du respect & de l'attachement de tous les hommes qui sauront connoître tout ce qu'elle vaut. Elle a de l'es-

prit sans y prétendre, des graces qu'elle ignore, le plus beau visage, où la plus belle ame se peint, des talents qui m'ont étonné. Elle chante avec un agrément que la nature seule peut donner. Elle fait très-bien la musique, & joue du claveffin avec beaucoup d'intelligence. Si tu l'avois vue représenter Zaire, j'ai assez bonne opinion de ton goût pour penser que tu n'aurois pu lui refuser des larmes, qui sont les vrais applaudissements. Elle est d'une bonté rare & adorable. Il me paroît que son esprit est cultivé. Elle n'affiche point le savoir, & n'affecte point de le cacher. Je n'ai rien vu de plus aimable. Rectifie donc tes idées sur le compte de cette demoiselle & de ses sœurs. Leur naissance, leur éducation, leur beauté & leur vertu, pourroient mériter tous les hommages.

L E T T R E C I.

De Valville au Marquis.

A Paris, 2 Juillet;

P Ardon, Marquis, pardon, je ne m'en serois pas douté. Te voilà

donc encore très-gravement amoureux !
 Mademoiselle de Ferval , demoiselle
 de condition , sage , vertueuse , belle ,
 remplie de talents , &c. &c. &c. Oh !
 tu ne pares pas mal ta nouvelle idole.
 Plaifanterie à part , prends-y garde , tu
 as déjà fait une assez belle épreuve de
 ta foiblesse & de ton goût pour le sacre-
 ment. Je t'en avertis de bonne heure ;
 parts & arrache-toi de ces lieux enchan-
 tés. Songe à la sottise qu'il y auroit à te
 laisser ainsi enlacer. Quelqu'éloge que
 l'enjouement te fasse faire de cette beau-
 ré , c'est une provinciale peu riche ; &
 nous savons ce que c'est qu'une provin-
 ciale. Je ne m'efforcerai point de rabais-
 ser les graces que tu lui prêtes , ce seroit
 te fâcher inutilement. Mais ce qui me
 passe , c'est qu'après avoir bravé les traits
 de madame d'Asterre , la femme de Paris
 la plus aimable & dont le choix ne
 pouvoit que te faire honneur , en dé-
 pit de tes pieuses maximes , tu ailles
 tomber dans les liens d'une petite per-
 sonne de campagne. Cela ne se pardon-
 ne pas. Reviens à nous bien vite , mon
 cher , si tu veux t'épargner un second
 volume d'extravagances. Adieu ; je
 t'ai deviné , je te gronde , c'est pour
 te servir.

L E T T R E C I I.

Du Marquis à Valville.

A Varennes, 6 Juillet.

EN vérité , Valville , vous abusez des droits d'une ancienne amitié. Moi amoureux ! moi ! Ah ! graces au Ciel , mon cœur est épuisé. Si je croyois pouvoir aimer encore , je détesterois d'avance l'objet d'une passion si funeste pour moi , & je briserois des fers que mon cœur n'envifage qu'avec effroi. Non , j'en ai trop souffert. Le souvenir amer qui m'en reste se présente encore trop souvent à mon esprit pour que j'aie rien à craindre ; & d'ailleurs quelle différence ! Ce n'est pas de l'amour que mademoiselle de Ferval inspire , toute belle quelle est ; c'est du respect , de la confiance , & de l'amitié ; ce sont les sentiments que j'aurois pour un ange , s'il se montroit à mes yeux. Je ne me souviens encore que trop de ma passion pour Léonor ; mes désirs étoient brûlants , & cette passion , fondée presque toute sur les sens , ne

me causoit que des transports ou du désespoir. Voilà l'amour que j'ai senti, & qui m'a presque réduit au tombeau. Mais les sentiments que mademoiselle de Ferval fait naître ne sont point dangereux; c'est une admiration tendre & respectueuse, c'est une sorte de confiance douce & attrayante. Au retour de la promenade, nous nous sommes entretenus ensemble pendant deux heures, & je me sens une sérénité dans l'âme, un calme dans le cœur, qui me charment. Ah! Valville, que j'aurois mauvaise opinion de toi, si tu gardois tes préjugés contre mademoiselle de Ferval, après l'avoir vue. Tu ne la connois pas : c'est ton excuse. Je resterai ici le plus que je pourrai; c'est le temps le plus doux & le plus agréable que j'ai passé de ma vie; d'ailleurs il faut que j'y reste pour ma santé. Adieu; retranche, je te prie, de tes lettres des idées & des expressions qui me révoltent. Je t'aime, tu le fais; mais fais que j'estime mon ami.



L E T T R E C I I I.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 30 Juin.

IL y a bien de l'amour-propre, ma chere Comtesse, à louer ses amis, je le sens : je suis si fiere quand je parle de madame de Ferval & de sa famille ! Je vous avois promis, dans ma derniere lettre, la suite de notre conversation touchant l'éducation des Demoiselles. Elle roula sur les connoissances convenables aux jeunes personnes. Il s'éleva là-dessus une petite dispute entre M. & mademoiselle de Ferval. Je ne puis vous en retracer que les principaux traits ; & ce que je regrette sur-tout de ne vous en pouvoir rendre, ce sont les agréments & les charmes que mademoiselle de Ferval fut répandre dans tout cet entretien. Sa beauté paroissoit s'embellir de sa raison & de sa sagesse. Sa physionomie avoit plus d'ame & plus d'expression : nous étions dans l'enchantement le Marquis & moi.

II. Partie.

E

un sentiment qui nous abaisseroit si fort.

C'est un travers de notre ami , dit le Marquis en s'approchant de mademoiselle de Ferval. J'ai déjà tâché de l'en guérir. Vous méritez bien d'avoir cet honneur ; & je serois charmé de vous voir approfondir cette intéressante matière.

Sans l'approfondir , dit madame de Ferval , il me semble , mon fils , qu'on pourroit s'en tenir à vous dire que l'usage étant reçu de faire entrer dans l'éducation des femmes certaines sciences , & cet usage d'ailleurs n'ayant rien de mauvais , il est imprudent de se déclarer contre lui. Qui n'est pas fait pour changer les opinions de son siècle , doit savoir les respecter quand ces opinions ne sont point opposées à la vertu. Dans ces temps barbares où les Connétables ne savoient pas signer , il n'est pas étonnant que les femmes ne fussent pas lire ; mais à présent que les hommes se font une juste gloire d'être instruits , une ignorance profonde ne seroit-elle pas honteuse chez les femmes ?

Oh ! maman , ne nous en tenons pas-là , s'écria mademoiselle de Ferval : mon frère auroit trop beau jeu ;

il ne manqueroit pas de traiter cet usage de mode , de simple préjugé du siècle. Puisque c'est ici une affaire de raisonnement , ne nous servons , s'il vous plaît , que des armes de la raison. Vous m'auriez rendue bien forte sur ce point , ma chere maman , si j'avois su mieux profiter de vos leçons. Je redirai cependant à mon frere une partie de ce que vous m'avez appris. Réformez-moi , je vous prie , si je m'écarte de vos principes.

Il est certain que le premier objet d'une femme doit être de plaire , non au monde en général , comme on tâche de l'inspirer aux filles , ce qui est un vice radical dans l'éducation , la source des désordres des femmes , & des divisions domestiques ; mais de plaire à son mari. Cependant elle est la compagne , l'amie , le conseil de l'homme. La nature lui a donné , comme à l'homme , une raison susceptible de perfection & de culture. Son état lui impose , ainsi qu'à l'homme , des devoirs importants , qu'elle ne peut bien remplir , si elle ne s'est formé l'esprit par l'instruction , c'est-à-dire par la lecture & par la réflexion. Elle doit d'abord vivre en

société avec son mari , & cherche à le fixer par le sentiment du bonheur. Si elle ne peut lui faire trouver dans son commerce les ressources que fournissent l'instruction & la culture , il n'est pas possible qu'à la longue un galant homme , un homme d'esprit ne trouve ce commerce insipide , & qu'à la fin il ne se détache d'elle. On plaît bien plus long-temps par les agréments de l'esprit que par la figure. Après son mari , la femme se doit toute entière à ses enfants. Leur éducation est une tâche commune , qu'elle doit nécessairement partager , & sur laquelle elle influe même presque seule , dans ce premier âge où les âmes plus flexibles reçoivent des impressions plus durables. Quel malheur , si ces premières impressions sont données par une mère ignorante ou vicieuse ! L'administration d'une maison & la conduite des Domestiques exigent encore de la femme qu'elle ait étudié les vrais ressorts de ce régime intérieur , de ce petit état , & que l'ignorance ou le goût frivole ne l'aient point réduite à n'avoir sur le mariage que les fausses idées de liberté , de plaisir , & de décence. Enfin au de-

hors & dans le public même , la femme causera beaucoup de bien ou beaucoup de mal , par rapport aux mœurs générales , à proportion que la raison aura pris sur elle plus ou moins d'empire.

Dites-moi donc , que devez-vous attendre pour un mari , pour des enfants , pour une maison , pour la société , de la part d'une femme qui n'aura point étudié ses devoirs , qui n'aura appris ni à penser ni à réfléchir ? Car cela s'apprend , mon frere. Et où cela s'apprend-il ? Dans de bons livres. L'histoire , par exemple , est , pour qui la fait lire , un grand traité de morale.

Mais , dit Ferval , aurez-vous jamais des Etats à gouverner , des Armées à conduire ?

En aurez-vous davantage vous-même , mon frere ? N'y a-t-il que les Princes ou les Généraux pour qui l'histoire soit utile ? Les travers de l'esprit humain , dans tous les temps & dans tous les lieux , ne sont-ils pas une grande leçon de sagesse ? Les traits de courage , de générosité , d'héroïsme ne peuvent-ils pas servir d'exemples dans tous les états de la vie , pour qui fait rapprocher les distances ?

Mais , reprit-il , ces leçons , ces exemples , vous ôtent l'idée de la simplicité de vos devoirs , en vous occupant de choses trop élevées. Comment descendre , d'après ces grandes réflexions , aux détails de vos ménages , aux soins que vous devez à vos enfants , &c. ?

Prenez garde , mon frere , vous allez bientôt nous rendre des servantes. Il seroit extrêmement mal à une mere de negliger les soins qu'elle doit à sa maison pour s'enfermer dans sa bibliothèque , comme il le seroit à un pere de famille de quitter les travaux de son état , ou ses affaires , pour ne s'occuper que des sciences. Les devoirs doivent marcher avant tout. Mais ces devoirs remplis , une femme rendue à elle-même ne peut-elle cultiver son esprit par la réflexion & par la lecture ? Mon frere , croyez que la femme qui fait s'occuper ainsi , négligera beaucoup moins qu'une autre ses devoirs : elle les connoît. Celle qui n'a jamais appliqué son esprit à rien , sera toujours une femmelette , capable de tous les travers , susceptible de toutes les foiblesses.

Hé bien , dit-il , les femmelettes sont

agréables , leur ignorance est gentille ; elles ne songent qu'à plaire , & elles y réussissent.

Oh ! nous étions des fervantes tout à l'heure , nous voici des poupées ; vous ne vous honorez guère en nous avilissant de la sorte. Non , Monsieur , nous sommes vos filles , vos meres , vos sœurs , vos compagnes , vos amies ; mais nous ne sommes ni vos esclaves , ni vos joujoux. Je fais que nos devoirs sont quelquefois plus minutieux que les vôtres ; que c'en est un très-essentiel pour nous que d'être aimables ; que nous ne devons négliger aucun des agréments qui peuvent nous rendre cheres à vos yeux ; mais je fais aussi que les agréments de l'esprit sont un charme de plus.

Ajoutez que c'est le plus puissant , dit madame de Ferval. L'on voit dans le monde la société des femmes instruites beaucoup plus recherchée que celle des femmes qui n'ont que des agréments naturels , parce que la raison ne se satisfait que par la communication des esprits.

J'avoue , reprit mademoiselle de Ferval , qu'il est des sciences abstraites qui semblent ne pas nous convenir.

Il est pourtant des femmes qui ont su s'y distinguer ; mais cela est rare , & je parle du général.

La foiblesse de nos organes s'y oppose , lui dis-je.

Et peut-être encore , ajouta-t-elle , la multiplicité de nos devoirs. Vous voyez , mon frere , que je ne dissimule rien. Je l'avoue donc , le mérite des hautes sciences n'est point fait pour nous. Pour les autres connoissances , dont nous parlions tout à l'heure , elles sont à notre portée , comme à la vôtre : elles ne doivent , il est vrai , occuper que notre loisir ; mais ce loisir peut-il être mieux rempli que par elles ! A titre d'amusements même , pourquoi nous les interdire ? Pourquoi nous sevrer du plus innocent des plaisirs ? Une femme à qui l'ouvrage des mains n'est point nécessaire pour vivre n'en fait pas son unique délassement : quand elle est seule , elle y joint les livres. Otez-lui cette ressource contre l'ennui , elle prendra bientôt le plus grand dégoût pour la solitude & pour sa maison : elle se livrera au tourbillon. Les années de sa jeunesse se passeront en plaisirs bruyants , & peut-être en intri-

gues : sa toilette seule remplira la moitié de son temps ; dans un âge plus avancé , quand ces plaisirs ne lui conviendront plus , elle deviendra joueuse. N'est-ce pas-là , mon frere , l'abrégé de la vie des femmes qui , nées avec une fortune honnête , n'ont jamais su occuper leur esprit ! Tant de familles en ont été victimes , que je suis surprise que ces exemples ne vous aient pas frappé.

Ce que dit là votre sœur est très-raisonnable , dit madame de Ferval ; c'est à mon gré un des grands motifs qui doivent engager les personnes chargées de l'éducation des femmes , à leur faire aimer les bonnes lectures & les connoissances agréables. Cet amusement , le plus honnête de tous , en leur formant l'esprit & le cœur , peut empêcher du moins qu'elles ne se livrent à d'autres goûts , souvent dangereux , toujours frivoles. Il faut savoir occuper son loisir dans tous les âges. Quand on est jeune , c'est un préservatif ; quand on est vieille , c'est une ressource , & dans tous les temps une économie.

Partageons le différent , & faisons la paix , ma sœur , dit Ferval ; je con-

feris que les femmes lisent , dans leurs moments perdus , quand elles seront seules & n'auront rien à faire. Mais consentez aussi qu'elles n'en parleront pas , qu'elles cacheront leurs connoissances , & qu'il n'en sera jamais question dans leurs discours.

Quelle fantaisie , mon frere ! & pourquoi ce mystere ? Quoi ! l'on parlera devant moi d'un trait d'histoire , d'une découverte dans la Géographie , ou d'autres choses semblables , & je ne pourrai me mêler de cette conversation qui m'intéresse ! Oui , j'en parlerai comme si je parlois de la nouvelle du jour , sans affectation , sans prétention , sans me prévaloir de ce que je fais des choses que tout le monde est à portée de savoir comme moi.

Mais vous humilierez les femmes qui ne savent pas ces choses-là.

Tant pis pour celles qui s'en trouvent humiliées : qu'elles les apprennent , ou qu'elles aient moins d'orgueil : mais pour moi qui les entretiendrai , si cela leur fait plaisir , de pompons , de chiens , &c. qui ne chercherai point à briller à leur dépens , je parlerai de même , & avec bien plus de plaisir , sur des matieres inté-

ressantes. Je conviens pourtant que si je m'apperçois que ces femmes souffrent , ou même s'ennuient de cette conversation , je tâcherai de la rompre , & de la tourner sur d'autres objets ; c'est un devoir de la société. Mais si je me trouve avec gens instruits & raisonnables , je n'aurai point la petiteesse de feindre une ignorance honteuse. D'ailleurs ôtez ces objets intéressants de la conversation , qu'y reste-t-il quand vous avez épuisé les nouvelles ? De fades galanteries , des miseres , ou de la médifance. Il n'y a de mal , pour une femme qui a des connoissances , & qui fait en parler , que d'en parler hors de propos , & de chercher à briller. Et vous-même , mon cher , ce n'est pas le talent que vous laissez chez les femmes , convenez-en , il ne peut que les rendre plus aimables ; c'est l'abus du talent , c'est le ridicule de la vanité qui vous choque. Mais j'ai passé condamnation là-dessus. Je ne veux pas que les femmes soient pédantes : je n'exige pas qu'elles soient savantes ; je demande seulement qu'elles soient instruites , afin que les hommes daignent les compter au nombre des êtres pensans & estimables.

J'entends , ma sœur , vous voulez qu'on vous traite en hommes : vous voulez vous faire hommes ; mais vous y perdrez , je vous en avertis.

Je croyois , mon frere , dit mademoiselle de Ferval , avoir assez distingué nos devoirs des vôtres , notre vrai mérite , nos agréments , tout enfin , jusqu'à nos études , pour que vous ne me fissiez pas ce reproche. Je ne cherche qu'à vous faire prendre des idées plus justes & plus nobles de notre sexe , & point du tout à empiéter sur les droits du vôtre ; ce feroit un renversement total dans la société. Mais , ajouta-t-elle en souriant , il me semble que notre dispute a pris un tour bien sérieux.

Eh ! vraiment , ma sœur , nous disputons sur des matieres bien sérieuses. Si vous saviez où j'ai pris mes idées , & dans quel Auteur.....

Eh ! mon frère , rendons hommage aux talents des Ecrivains célèbres ; mais qu'il nous soit permis de discuter leurs opinions , & de ne céder qu'à la raison.

Est-il possible d'y résister , dit le Marquis , quand elle est unie à tant de graces ? Allons , Ferval , soyez de

bonne foi , votre cause est perdue.

Voilà de la galanterie , ma sœur , la passerez-vous ?

C'est de la politesse , dit madame de Ferval , & rien n'est plus obligeant. Mais , ajouta-t-elle , finissons nos dissertations , il est déjà tard. Nous nous levâmes & reprîmes la route du château. Madame de Ferval me dit , en retournant , qu'elle avoit été obligée d'ôter les livres à sa fille aînée à l'âge de dix ans , tant elle avoit d'ardeur pour la lecture , au lieu qu'Henriette la détestoit. Je n'aime pas , me disoit-elle , les talents précoces : il faut être enfant dans l'enfance , pour être raisonnable dans l'âge de la raison. Au reste , ce goût trop vif que ma fille avoit pour l'étude me paroît aujourd'hui renfermé dans les bornes de la modération & de la sagesse. Hélène est à peu près de même. Le dégoût d'Henriette pour toute étude ne m'effraie point. Sa vivacité l'empêche encore de s'appliquer ; mais il ne faut que la suivre un peu , profiter des occasions , les faire naître s'il est possible. J'ai déjà remarqué qu'elle avoit lu quelques livres que j'avois laissés à sa portée. C'étoient , il est vrai , des matières plus amusantes qu'instructives ; mais il faut

commencer par-là , & aller par degrés de l'agréable à l'utile.

Que pensez-vous de cette mère , ma chère Comtesse ? L'hommage que l'on rend à l'esprit , aux talents & aux graces de ses filles lui appartient. Elle commence à recueillir le fruit de son honorable travail ; je crois qu'elle en fera bien récompensée. Depuis trois jours elle est retournée chez elle avec ses deux cadettes. Mademoiselle de Ferval est restée avec nous. Il y a long-temps que la mere me l'avoit promise pour le temps des eaux. Notre cher Marquis n'est point insensible à tant de mérite & à tant de graces ; du moins il me le semble. La jeune personne paroît touchée de ses attentions ; mais avec quelle modestie , avec quelle réserve elle reçoit ses soins ! Ferval est aussi avec nous. Ma tendre amie , je ne puis m'empêcher d'espérer que vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir envoyé votre frere.



LETTRE

L E T T R E C I V.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes, 1^{er} Juillet.

IL n'y a que deux jours que vous êtes partie, ma chere maman, & déjà votre absence se fait sentir à mon cœur. J'espère que vos affaires ne vous retiendront pas plus de quinze jours, & que vous reviendrez ici suivant votre promesse. En vérité; il me semble qu'il n'est pas besoin que madame de Narton presse ses amis de venir chez elle; c'est un séjour charmant. N'est-il pas vrai que le temps y coule bien rapidement? Je vous serois bien obligée si vous aviez la bonté de m'envoyer ma guittare. M. le Marquis de Roselle a reçu de Paris un paquet de nouveautés agréables. Il y a des airs charmants dans les Opéra comiques; nous les chantons ensemble. Ne trouvez-vous pas, maman, qu'il a la plus belle voix du monde, & qu'il chante avec bien du goût! Je tâche de former le mien sur les avis

II. Partie.

F

qu'il a la complaisance de me donner : la politesse est extrême & ses leçons , qui deviennent de petits concerts , amusent beaucoup madame de Narton. Elle me charge de vous assurer de son amitié , & M. de Roselle me prie de vous présenter ses hommages. Mon frere partage avec moi , ma chere maman , les sentiments du plus tendre respect pour vous. J'embrasse mes sœurs de toute mon ame.

LETTRE CV.

De madame de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Ferval , 2 Juillet.

JE doute , ma chere enfant , qu'il me soit possible de retourner si-tôt chez madame de Narton : Henriette est malade. Hier elle parut indisposée. Elle a eu de la fièvre toute la nuit. Le Médecin espere que ce mal ne sera pas dangereux , & je l'espere aussi ; mais il faudra du temps & du ménagement pour la rétablir. N'en foyez pas inquiète , je ne vous laisserai point ignorer son état.

Adieu , ma fille , je suis pressée de retourner auprès de votre sœur. Vous savez , mon enfant , combien vous m'êtes chère.

LETTRE C V I.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Verennes , 3 Juillet.

Vous m'annoncez , ma chère maman ; la maladie d'Henriette , sans m'ordonner d'aller lui donner mes soins ; si je n'étois assurée que vous connoissiez mon cœur , je craindrois que vous ne m'eussiez pas jugé capable ou digne de la servir. Mais non , vous n'êtes qu'une mere trop tendre , & vous sacrifieriez votre santé pour vos enfants. Envoyez - moi chercher , je vous en conjure. Vous ne souffrirez pas qu'Hélène veille , elle a la poitrine trop délicate , & je vois que tous les soins tomberont sur vous. Que cette nouvelle m'a accablée ! Madame de Narton s'efforce de me rassurer. M. de Roselle partage aussi mes inquiétudes & ma peine. Quelle consolation

dans les chagrins , d'être entourée comme je le suis d'ames fenfibles ? Mon frere vouloit partir fur le champ pour vous aller trouver ; mais votre Laquais lui a dit que vous lui aviez donné ordre de l'en empêcher. Pourquoi donc , maman , lui faites-vous cette défenfe ?

L E T T R E C V I I .

De madame de Ferval à M. & à mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 10 Juillet.

NÉ foyez point furpris , mes enfans , du myftere que je vous ai fait. La maladie d'Henriette étoit la rougeole. Hélène en fut attaquée deux jours après. Voilà la raifon qui m'a forcée à vous laiffer éloignés d'ici. L'air y eft mauvais & contagieux , je ne veux pas que vous y reveniez avant quinze jours ou trois femaines. Vos fœurs font hors de tout danger , mais elles gardent encore le lit. Adieu , mes chers enfans , foyez tranquilles , & raffurez madame de Narton.

L E T T R E C V I I I .

*De la Comtesse de Saint-Sever à madame
de Narton.*

A Paris , 5 Juillet.

QUe le plan d'éducation que vous m'avez envoyé , ma chère amie , d'après madame de Ferval , m'a fait de plaisir ! C'est la nature , c'est la raison toutes simples. Quelle différence de cette manière à celle qu'on suit ici ! Je crois en voir les raisons ; c'est que pour élever des filles comme madame de Ferval a élevé les siennes , il faut un grand fond de vertu , de tendresse maternelle , de jugement , de douceur & de bonté. Trouvez de telles meres , & elles suivront ce plan. Mais comment espérer que des femmes , ou d'un génie étroit , ou d'un cœur dur , puissent prendre de pareils soins ? Il est bien plus aisé de dire à sa fille , *taisez-vous* , que de lui apprendre à bien parler & à parler à propos. Je crois donc , ma chère amie , que ce mal si funeste pour les mœurs vient de la dureté des meres ; dureté qui

passe aux filles , & va ainsi de généra-
 tion en génération. Cette dureté naît
 de la dissipation. Une femme , dans
 le monde , n'est ni à son mari , ni à
 ses enfants , ni à ses devoirs ; elle est à
 elle seule & à ses plaisirs. Rien n'est
 si commun que de voir ces femmes
 gâter leurs enfants quand ils sont pe-
 tits : ce sont alors des especes de ma-
 rionnettes ; on s'en amuse , on leur
 passe tout. Quand ils sont grands , &
 qu'ils demanderoient les soins de la vé-
 ritable tendresse , on ne les aime plus ;
 ils gênent , ils sont à charge , sur-tout
 les filles , qu'on se dépêche de marier
 le plus richement que l'on peut , pour
 en être débarrassé sans retour. J'ai été
 surprise & enchantée de la façon de rais-
 sonner de mademoiselle de Ferval.
 La connoissance que vous me donnez
 du caractère & des bonnes qualités
 de cette aimable fille , m'inspire les
 plus ardents desirs pour l'exécution
 de nos projets. Mon frere trouve
 que les eaux lui font parfaitement. En
 vérité , ce voyage est heureux. Le vé-
 ritable bien , ma chere , est d'avoir
 des amis tels que vous ; personne ne
 peut sentir plus vivement cet avantage
 que moi.

L E T T R E C I X.

*De madame de Narton à madame de
Saint-Sever.*

A Varenne, 11 Juillet.

SI l'on vouloit dégoûter des intrigues la foule insensée des jeunes gens , je crois , ma chere Comtesse , qu'il ne faudroit que leur montrer le tableau de l'amour pur. Je l'ai sous les yeux , ce tableau si touchant , & j'en suis attendrie. Ce qui me charme , c'est que nos jeunes amants , car je crois pouvoir leur donner ce nom , ne se doutent pas de l'état de leurs cœurs. Votre frere ne croit point être amoureux de mademoiselle de Ferval , j'en suis persuadée ; mais je suis encore plus certaine qu'elle n'imagine pas qu'elle puisse aimer le Marquis. Cette ignorance de leurs sentimens établit entr'eux une confiance qui n'y régnera certainement plus quand ils connoîtront mieux ce qui se passe dans leurs ames. J'aime à les voir jouir de cet état d'innocence , & je n'ai garde de chercher encore à lever le bandeau qui couvre leurs yeux. Hier

ependant il m'arriva d'entrer à l'improviste dans le cabinet de compagnie ; ils y étoient seuls depuis un instant. Je ne fais pourquoi ma jeune amie rougit ; & , depuis ce moment , j'ai démêlé dans ses yeux un air d'inquiétude que je ne lui avois point encore vu. Elle ne fait pourtant pas que je me suis apperçue de son trouble. Ses sœurs viennent d'avoir la rougeole ; elle a eu le chagrin le plus vif de ne point être à portée de les servir & de soulager sa mere , qui a fait prudemment de ne la point exposer , ni elle ni Ferval , au mauvais air. Mais j'ai tenu compte à cette aimable enfant d'avoir eu un désir si sincere de partir dans ces premiers temps si délicieux d'un amour naissant , & d'un amour d'autant plus séduisant qu'elle l'ignore elle-même. Rien ne sera jamais capable de lui faire oublier ses devoirs. Bon soir , ma chere. Votre frere reprend de l'embonpoint. Oh les merveilleuses eaux que celles de Bains !



LETTRE

L E T T R E C X.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes , 21 Juillet.

A H ! ma chere maman , quelle épreuve pour votre tendresse ! Mes deux sœurs malades dangereusement ! Je n'avois garde de l'imaginer , d'après les réponses rassurantes que vous nous donniez chaque jour. Vous avez voulu que nous ne fussions le danger que lorsqu'il a été passé. C'est trop , ma tendre maman , c'est trop nous ménager. Je n'ai point de peur de ce mal. Envoyez-moi chercher , je vous le demande en grace. N'exposez pas mon frere , à la bonne heure , mais souffrez que je retourne auprès de vous : j'en ai besoin , je le sens. Ma mere , si vous saviez si j'osois J'espere que vous ne me refuserez pas ma demande. Votre présence m'est nécessaire. Il y a douze jours que je ne vous ai vue , & je n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir. Adieu , ma chere maman ; ai-

II. Partie.

G

mez toujours une fille dont tous les vœux sont de se rendre digne d'une telle mere.

LETTRE CXI.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes, 12 Juillet.

Vous exigez donc que je reste ici, ma tendre mere, & vous m'en faites donner l'ordre, en m'assurant que vous rendez justice à mes sentiments. Vous jugez si favorablement de mon cœur, que c'est à ma sensibilité pour vous & pour mes sœurs que vous faites tout l'honneur de mon empressement à vous rejoindre. Ah ! que je crains de ne plus mériter cet éloge !.... Je rougis.... je tremble..... Mais ma tendre confiance l'emportera sur la honte & sur la timidité. Je me reprocherois comme un crime de garder avec vous un silence dangereux..... Je n'aurai jamais de confidente que vous ; mais je vous aurai ; vous me guiderez, vous me consolerez..... Ma mere, ma tendre mere, c'est dans vos

bras, c'est en collant mon visage sur votre sein que je voudrois vous dire..... Ma mere..... je tombe à vos genoux, secourez-moi..... Quel secret je vais vous confier ! Je crains d'aimer..... Oui, ma chere maman, je crois que j'aime. Je le sens aux mouvements divers & nouveaux qui se passent dans mon ame. L'espérance, la crainte, le plaisir, l'inquiétude s'y succedent : toutes mes idées ne roulent plus que sur un objet. Je n'avois jamais éprouvé une si violente agitation ; elle m'anime ou m'abat. Hélas ! ce n'est que depuis deux jours que j'ai commencé à me soupçonner de cette dangereuse foiblesse. Que de combats je me suis déjà livrés ! Combien de pleurs j'ai déjà versés ! Est-il besoin que je vous nomme celui qui me les fait répandre ? Un événement a déssillé mes yeux. Nous étions seuls dans la salle de compagnie. Madame de Norton venoit de sortir. Le Marquis me témoigna un vif intérêt pour mes sœurs. Je lui dis que j'espérois que vous m'appelleriez auprès de vous ce jour-là même, ou le lendemain. » Aujourd'hui ou demain, me dit-il ?..... » Mais, Mademoiselle, Madame vo-

» tre mere vous a promise à madame
 » de Narton pour tout le temps des
 » eaux..... Vos sœurs ne sont point
 » en danger?..... Pourquoi?..... Non,
 » vous ne partirez pas. « En disant
 ces mots, il me parut surpris, triste,
 agité. Eh ! moi,..... Oh ! maman, s'il
 se fût apperçu de mon trouble ! Mais
 madame de Narton rentra. Je montai
 dans ma chambre : je réfléchis sur
 l'agitation extrême que je venois d'é-
 prouver : je m'en demandai la cause.
 Que de larmes suivirent mes réflè-
 xions ! Voilà, ma tendre mere, voilà
 le trait de lumiere qui m'a fait voir le
 fond de mon cœur. Quoi ! tant d'é-
 motion & de trouble pour une marque
 si simple de politesse ou d'amitié ! N'est-
 il pas bien humiliant d'aimer, & d'ai-
 mer la premiere?..... Si c'étoit par
 respect qu'il me cachât sa tendresse !...
 Peut-être me connoît-il assez pour m'esti-
 mer à ce point..... M'estimer?.....
 Eh ! s'il pénètre mes sentiments !... Je
 me flatte qu'il ne s'en apperçoit pas.
 Mon désir le plus ardent est de cacher
 ma honte à tous les yeux, & sur-tout
 aux siens..... Eh ! quand il m'aimer-
 roit, quand j'aurois pu lui plaire.....
 de quel espoir pourrois-je me flatter à

Non, je ne concevrai point de folles espérances. La médiocrité de ma fortune..... Que n'est-il moins riche, & que ne le suis-je davantage!..... Ma mere, quelles idées! Ah! pardonnez, pardonnez ces marques d'une foiblesse dont je rougis. Je n'effacerai rien de ce que je viens d'écrire. Je veux que vous puissiez voir mon cœur tout entier: je veux que vous jugiez du désordre de mon ame. Je suis foible; mais j'ai une amie tendre, prudente, secourable, qui m'a donné le jour, qui a formé mon ame à la vertu, qui ne désire que mon bien, qui saura tous les secrets de mon cœur, qui m'est plus chere que tout ce que je pourrai jamais aimer: elle me fera triompher de moi-même. Depuis l'avoué que je viens de lui faire de ma foiblesse, mon cœur s'est déjà soulagé. Il est plus fort & plus tranquille, quand je pense que ma mere est pour moi, & que je serai bientôt avec elle. Ma digne, mon adorable mere, rappelez-moi, arrachez-moi d'ici. Je brûle de vous embrasser. Ah! mes sœurs, que n'ai-je plutôt couru, comme vous, le risque de ma vie!

L E T T R E C X I I.

De Madame de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Ferval, 13 Juillet.

Où , ma fille , ta mere est ton amie , & tu te rends bien digne qu'elle le soit. Mon cœur est pénétré de la confiance du tien ; il en est presque reconnoissant. Voilà la plus grande marque que tu pouvois me donner de ta tendresse filiale. Que je te plains ! J'ai craint depuis ton enfance ta sensibilité. Le Ciel t'a fait-là un présent bien dangereux. Un cœur tendre a besoin du secours d'une vertu fiere. J'ai tâché de te l'inspirer , cette vertu ; & je ne crains rien de toi que tes peines , que je ressens vivement. Je me les reproche , ma fille : j'ai pu les prévoir & les prévenir. Le Marquis de Roselle est fait pour être aimé d'un cœur comme le tien , & je n'aurois pas dû t'exposer au péril. N'oublie point que c'est ta mere qui s'accuse devant toi de ses fautes : aide-la de toutes tes forces à les réparer.

Ecoute, mon enfant ; tu te l'es déjà dit à toi-même : tu ne saurois prétendre à épouser le Marquis ; la médiocrité de ta fortune s'y oppose. De tels mariages sont bien rares. Le vrai mérite n'est presque jamais l'objet des sacrifices : la vertu n'est point séduisante. On estime une fille estimable , on la plaint de n'être pas riche ; on trouve de l'agrément avec elle , mais on ne l'épouse point. Quel amour ne faudroit-il pas que le Marquis de Roselle eût pour toi , s'il songeoit à te sacrifier les plus brillantes espérances ! Eh ! pourrois-tu te flatter qu'il t'aime ? Tu fais quelle a été sa passion pour Léonor : un si violent amour a dû flétrir & épuiser son cœur ; & quand il ne seroit pas pour toujours incapable d'aimer , il ne peut pas être encore susceptible d'une nouvelle passion. La politesse , l'habitude de te voir , le besoin d'une société amusante , l'amitié même lui ont dicté le propos où ton cœur prévenu avoit d'abord cru voir d'autres sentiments. Tu reconnois maintenant que ces sentiments que tu désirois n'y étoient pas ; & je te fais gré de penser ainsi. L'écueil ordinaire des jeunes filles élevées dans la re-

traite , c'est de prendre pour de l'amour les politesses d'usage. Une vanité sotté leur fait prendre ce travers : l'amour te l'auroit pu donner , la raison t'en a garantie. Gardons-nous donc de nous flatter. Dans de pareilles occasions , il vaut mieux suivre ses craintes , que s'en rapporter à ses espérances. Le malheur , ma fille , est bien plus près de nous que le bonheur.

La santé de tes sœurs ne nous permet pas de partir pour ma terre de Vercourt avant quatre jours. Tu nous y joindras aussi-tôt ; mais je ne veux point que tu viennes prendre ici le mauvais air. D'ailleurs , un départ si prompt , si hazardé , pourroit annoncer ce qu'il est très-important qu'on ignore. Voici la première fois , ma fille , que je t'engage à la dissimulation ; mais ici elle est légitime , parce que la décence & l'honneur la rendent nécessaire. Observe-toi sur-tout avec le Marquis. Evite-le , sans avoir l'air de le fuir : il ne faut paroître , ni le craindre , ni le souhaiter. Tâche de ne le voir jamais qu'en présence de madame de Narton. Je compte sur la noblesse de tes sentiments. Suis un plan dicté par le courage. Songe que

tu ne reverras peut-être jamais l'objet de ta tendresse ; qu'il ne se souviendra pas même de toi. Songe aux jours heureux que tu as coulés auprès de moi dans le repos & la liberté de ton cœur. Songe que nous sommes nés pour nous combattre sans cesse , & pour ne trouver la paix qu'après la victoire. Songe que l'amour nous expose à bien des fautes ; que le devoir t'ordonne d'oublier un homme qui ne doit point être ton époux ; que ta mère , que ta famille , que le plaisir de faire le bien , que la vertu , que la joie d'une conscience pure suffisent à ton cœur. Je le déchire , hélas ! ce cœur trop tendre. Par mes réflexions cruelles , j'empoisonne tes plus beaux jours : ah ! c'est pour qu'ils n'empoisonnent pas le reste de ta vie.

Je n'ai rien à te recommander sur le fond de ta conduite : je ne crains que ton embarras , qui pourroit te déceler. Il faut t'en fauver par l'air de gaieté , par des occupations continuellés pendant ces quatre jours. Il me tarde , autant qu'à toi , que nous puissions nous rejoindre. Je te ferrerai dans mes bras : nous pleurerons ensemble : nous nous consolerons l'une l'autre : tu acheveras

de me peindre les mouvements de ton ame. Je ne veux savoir que ce que tu me diras , & je saura tout. En t'inspirant l'amour de la vertu , je me suis épargné bien des embarras. Ma fille , ma tendre amie , je t'embrasse mille & mille fois.

L E T T R E C X I I I.

De madame de Ferval à madame de Narton.

A Ferval, 13 Juillet.

VOus avez lu , Madame , dans le cœur de ma fille. * Elle aime : elle me l'a écrit. C'est ma faute. Elle est née tendre : elle avoit vu très-peu d'hommes à son âge. J'ai manqué cette fois à ce que je m'étois si bien promis de ne pas laisser former à ces trois enfants des liaisons suivies avec des hommes faits pour leur plaire , que je ne fusse certaine qu'ils feroient leurs maris. Vos projets sont d'une bonne amie.

* *Nota.* (Il paroît , par cette lettre , que madame de Narton avoit fait part à madame de Ferval de ses soupçons & de ses projets , par une lettre que nous n'avons pas.

S'ils pouvoient s'exécuter , le départ de ma fille n'y feroit point un obstacle, vous n'en verriez que mieux les sentiments du Marquis. Mais je n'espère rien , & je dois agir comme si je ne pouvois rien espérer. J'attends qu'Hélène soit en état de supporter la litiere, pour aller à ma petite terre de Ver-court. J'y ferai jeudi , & y ferai venir ma fille le même jour. Mais je ne puis l'exposer à l'air contagieux que nous respirons ici , & dont un de mes gens est mort : accident dont j'ai été assez heureuse pour dérober la nouvelle à cette pauvre enfant. Je reconnois votre prudence au soin que vous avez pris de ne lui laisser entrevoir en aucune maniere vos soupçons. Veillez sur elle de grace ; mais ne l'épiez pas. Avec une ame commune , de petites tracasseries ne sont qu'inutiles ; elles ne font que l'engager à tromper mieux : mais avec un cœur bien né , elles sont pernicieuses : une fille vertueuse & délicate doit être offensée qu'on l'observe. Vous voudrez bien d'ici à jeudi l'aider , à son insu , à éloigner ces occasions si embarrassantes pour un jeune cœur qui aime , & qui ne doit pas même le laisser soupçonner. Si j'étois

obligée de vous la confier plus longtemps , je lui proposerois de vous découvrir ses sentimens , pour que vous lui servissiez de guide. Avec la confiance qu'elle a en vous elle ne devroit pas s'y refuser , mais la pudeur est plus délicate que la raison. Adieu , Madame. Vous aimez ma fille , vous m'aimez : je suis tranquille.

LETTRE CXIV.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varenne , 15 Juillet.

JE vous avoue , ma chere Comtesse , que je ne puis plus rien connoître aux sentimens de votre frere. Si je vous eusse écrit hier matin je vous aurois dit qu'il aimoit beaucoup mademoiselle de Ferval. Depuis huit jours sur-tout , cela me paroissoit certain. Il s'ennuyoit quand il ne la voyoit pas : il la cherchoit , il ne parloit qu'avec elle à la promenade ; il avoit pour elle les attentions les plus délicates. Il ne s'entretenoit avec moi que des qualités & des agréments de cette jeune

personne. Je ne doutois plus de ses
 sentimens , j'en étois charmée : je ne
 cherchois que les occasions de faire
 accroître cet amour. Hier à cinq heu-
 res nous allâmes nous promener à
 Bains , sur la montagne , dans le bois
 qui fait la promenade des buveurs
 d'eau. Le monde qui s'y rassemble
 fait de ce lieu un spectacle assez agréa-
 ble. Nous ayons été bien des fois en
 jouir. Hier Ferval ne put être des nô-
 tres. Nous étions donc , mademoiselle
 de Ferval , le Marquis & moi. Nous
 allâmes fort gaiement ; votre frere dit
 même à ma petite amie les choses les
 plus obligeantes & les plus spirituel-
 les. Nous arrivons , nous nous pro-
 menons un quart-d'heure avec plaisir.
 Au bout de quelque temps , une Da-
 me suivie , je crois , d'une femme de
 chambre , passe & repasse auprès de
 nous. Cette femme est jolie. Le Mar-
 quis ne l'aperçut point d'abord ; mais
 en la voyant , il fit un vif mouvement
 de surprise ; il pâlit , il changea plu-
 sieurs fois de couleur. Cette femme
 revient : il la regarde sans vouloir pa-
 roître la regarder , & ne nous parle
 plus qu'avec une distraction singuliere.
 Je proposai de repartir , il nous sui-

vit machinalement. Le soir je lui demandai s'il connoissoit cette Dame ; il rougit , & m'assura qu'il ne connoissoit aucun des gens qui prenoient les eaux. Il se retira de bonne heure , sous prétexte d'un mal de tête. Ce matin nous nous sommes levées à l'heure ordinaire , mademoiselle de Ferval & moi. Le Marquis n'est point venu prendre les eaux avec nous. J'ai envoyé savoir des nouvelles de sa santé : il m'a fait répondre qu'il n'avoit pas bien passé la nuit , & qu'il ne boiroit pas ce matin. Quand il a été levé , je lui ai demandé quel étoit son mal : il m'a dit qu'il soupçonnoit que les eaux ne passioient pas bien , & qu'il vouloit essayer , pendant quelques jours , de les prendre à la fontaine , & d'aller loger à l'appartement qu'il avoit à Bains-Ferval qui venoit d'arriver , lui a offert de l'accompagner. Le Marquis l'a refusé , en disant qu'il seroit au désespoir de le déranger : que son logement étoit petit , & qu'ils ne pourroient y être ensemble sans s'incommoder beaucoup ; qu'enfin il le prioit de ne point le presser davantage. Il est sorti , & nous a laissés dans la plus grande surprise. Ferval a été fâché de ses refus : mais

ce qui m'a bien plus touchée , c'est l'affliction de la pauvre mademoiselle de Ferval. Je l'ai démêlée , & j'en suis pénétrée. Que j'aurois de douleur d'avoir pu causer le malheur de cette chere enfant ! Elle a voulu s'efforcer d'être gaie pendant le dîné ; mais cette gaieté n'étoit point naturelle. Le Marquis a été distrait , triste , agité ; & enfin il vient de partir pour aller coucher à Bains. Je ne vous dirai rien de mes soupçons , ma chere amie ; je puis à peine m'y livrer Seroit-il possible ! Veuille le Ciel nous épargner de nouveaux chagrins !

LETTRE CXV.

De mademoiselle de Ferval à madame de Ferval.

A Varennes , 16 Juillet.

AH ! ma mere , ma tendre mere , que vos pressentiments étoient justes , & que je suis malheureuse ! Envoyez-moi chercher tout à l'heure ; je me meurs. Le Marquis ne mérite plus , Eh ! je l'aime encore ! Il a revu Léonor ; il l'aime Il nous

a quittés pour aller à Bains , où elle est , cette misérable Ma mere , qu'il me tarde d'être dans vos bras ! J'y gémirai d'une foiblesse détestable Eh ! je croyois n'avoir conçu aucun sentiment d'esperance ! Ma tendre mere !

LETTRE CXVI.

De madame de Ferval à mademoiselle de Ferval.

A Ferval , 16 Juillet.

Viens , ma chere enfant , viens dans mes bras : ton malheur augmente ma tendresse. L'objet de la tienne n'en est plus digne ; mais tu ne peux rien voir à présent , tu ne peux que gémir & pleurer. J'essuierai tes larmes , ma chere fille. J'avance mon départ d'un jour. Tes sœurs nous rejoindront demain à Vercourt , je t'y vais attendre avec la plus vive impatience.



LETTRE

L E T T R E C X V I I .

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes , 16 Juillet.

MEs soupçons n'étoient que trop bien fondés, ma chere Comtesse : la Dame de la promenade n'est autre que Léonor ; Ferval l'a reconnue ce matin : le Marquis n'étoit point alors avec elle. Je ne sais comment ni pourquoi cette malheureuse est venue. Le Marquis n'a point reparu ici aujourd'hui. Ferval , qu'il a trouvé ce matin à la fontaine , & dont la vue l'a embarrassé , ne lui a rien dit de sa découverte. Il lui a seulement demandé si vous le verriez bientôt. Je ne crois pas , a-t-il dit , pouvoir aller aujourd'hui chez madame de Narton ; j'irai demain , s'il m'est possible.

Mademoiselle de Ferval vient de partir dans l'instant : sa mere me l'a redemandée. Malgré le plaisir que je trouvois avec elle , j'ai été charmée de son départ. La pauvre petite me faisoit d'autant plus de pitié que ses

II. Partie.

H

efforts pour cacher sa peine la redoubloient. Oh ! que de reproches j'ai à me faire ! Je me suis persuadé trop aisément ce que je souhaitois. Que cette rechûte (car je la crains) me donneroit d'inquiétude pour vous , & pour ma jeune amie , & pour le Marquis lui-même ! Adieu chere Comtesse : armez-vous de courage.

L E T T R E C X V I I I .

*De madame de Saint-Sever à madame
de Narton.*

A Paris , 19 Juillet.

QUel revers , ma chere : il m'accable. Mon frere seroit-il assez foible ! Mais peut-on l'être au point de faire ce qu'il fait ? Je tremble , je pleure ; je vous conjure de ne le point abandonner. Au nom de notre amitié , ma chere , ayez pitié de sa jeunesse. Dès que je reçus votre premiere lettre , je prévis l'étendue de nos malheurs. Je suppose que cette misérable a su le voyage de mon frere , & qu'assurée de son ascendant sur lui , elle a saisi cette occasion de re-

paroître à ses yeux. De grace, ma tendre amie, ne me laissez rien ignorer, ne ménagez point ma foiblesse. L'inquiétude grossit les objets : j'aime mieux que vous me les montriez tels qu'ils sont, quelque chagrin que je puisse en avoir. Votre amitié, ma digne amie, m'est un grand adoucissement : quelle vous coûte de peines, & que j'en suis reconnoissante !

LETTRE CXIX.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 18 Juillet.

CE qui se passe ici, ma chere Comtesse, est une énigme toute propre à nous inquiéter tant que nous n'en tiendrons pas le mot. Je voudrois vous épargner ma perplexité ; mais de peur que votre imagination n'aille plus vite encore que les événements, je veux vous dire tout ce que je vois, & ce qui peut nous faire craindre ou espérer. Le Marquis revint chez moi hier au soir. Il me dit poliment qu'il venoit d'éprouver que

Les eaux n'étoient pas meilleures à la fontaine, & qu'elles étoient beaucoup moins agréables à prendre que chez moi. Je m'en félicitai. Nous plaisantâmes sur ses scrupules : il s'avoua le second tome du malade imaginaire. Après quelques instans, je m'aperçus qu'il étoit extrêmement distrait : il n'entendoit pas le moindre bruit qu'il n'en fût occupé. Enfin il me demanda si mademoiselle de Ferval étoit à la promenade. Hélas ! lui dis-je, madame de Ferval me l'a redemandée : il y a deux jours qu'elle est partie ; elle est à Vercourt avec sa mère & ses sœurs. Il resta immobile à cette nouvelle. Et Ferval, me dit-il, est-il aussi parti ? il a suivi sa sœur répondis-je : mais comme je restois seule, & qu'il n'y a que deux lieues de Vercourt ici, il m'a promis de revenir ce soir. Il me proposa d'aller, en nous promenant, à sa rencontre ; j'acceptai sa proposition. D'aussi loin qu'il aperçut Ferval, il courut pour l'embrasser. Il s'informa d'abord des convalescentes. Ferval nous dit qu'elles étoient beaucoup mieux, & que dans peu de jours elles seroient totalement rétablies. Ah ! mon Dieu ! dit le Marquis, pourquoi donc

avoir envoyé chercher mademoiselle de Ferval ? Je n'en fais rien , dit le frere ; & je ne reconnois point-là la prudence de ma mere. Les deux cadettes ont très-bien soutenu le petit voyage de Vercourt ; mais rien n'est plus contagieux que la maladie qu'elles ont eue : nous l'ignorions. Cet air qu'elles peuvent avoir apporté est terrible ; & je trouve aujourd'hui l'ainée très-abattue & très-changée. Si malheureusement..... Le Marquis a pâli à ce discours , qui m'a effrayée. J'ai demandé à Ferval ce que c'étoit que l'indisposition de cette chere enfant. Il m'a dit qu'elle n'avoit presque point mangé depuis deux jours ; qu'elle gardoit la chambre ; & que madame de Ferval , qui ne la quittoit point , étoit presque toujours seule avec elle.

Depuis que le Marquis a su ces fâcheuses nouvelles , je l'ai trouvé fort triste. Il est venu proposer à Ferval d'aller avec lui demain chez sa mere , à laquelle il prétend qu'il doit une visite : il n'y avoit pas pensé jusqu'à présent. Ferval lui a représenté que , malgré l'honneur & le plaisir que cette visite feroit à madame de Ferval , les embarras où les maladies de ses filles

la mettent, pourroient lui faire désirer qu'il voulut bien attendre quelques jours. Mais a dit le Marquis, il faut bien savoir comment se porte mademoiselle de Ferval. J'y enverrai demain matin, ai-je dit ; & si elle est mieux, nous irons à Vercourt l'après-midi. Votre frere a trouvé ce projet excellent, & il m'a parut plus content. J'allois le quitter pour vous écrire ; mais à ce moment une espee de femme de chambre venant de Bains , a demandé à le voir , & lui a remis une lettre. Il est sorti avec une précipitation extrême pour la lire , & l'on me dit qu'il est actuellement occupé à y répondre. C'est quelque nouveau tour de Léonor. Quel intérêt il paroît y prendre encore ! Ne vous ai-je pas bien dit que tout ceci est une énigme ? je n'ai eu garde de dire au Marquis un seul mot de cette fille , & ne lui en parlerai certainement pas la premiere ; mais tout ce que je pourrai savoir, ma chere amie , je continuerai de vous le mander. Comptez autant sur ma franchise que sur mon amitié.



L E T T R E C X X.

De Léonor au Marquis.

A Bains , 18 Jvillet.

Vous me fuyez, mon cher Marquis, je vous suis odieuse, je le vois & j'en suis au désespoir. Suis-je donc si coupable? Vous ai-je trahi? Vous ai-je été infidelle? Des lettres, aussi baslement achetées que vendues, sont la cause & l'unique cause de votre haine. Si j'avois été moins franche, n'aurois-je pu les défavouer, ces malheureuses lettres? N'aurois-je pu vous faire soupçonner du moins qu'elles étoient contrefaites? J'avois peut-être alors assez d'ascendant sur votre esprit pour cela; je ne l'ai point tenté: le mensonge m'est en horreur; mais d'aignez au moins m'écouter. A qui les ai-je écrites? A Juliette, à cette fille dont la mort affreuse n'apprend que trop quelle a été sa vie. Mes infortunes m'avoient liée avec elle, & je ne pouvois rompre cette liaison. La reconnoissance n'est-elle pas le premier devoir? Juliette m'a donné des secours que je n'ou-

blierai jamais. L'inconduite n'exclut pas la générosité. Cette fille étoit bonne, elle étoit mon amie, je n'en rougirai point ; elle n'est plus, je l'ai perdue par un événement affreux. Elle avoit hérité la colere de celui qui l'a punie d'une manière si cruelle : je le fais, mais je l'aimois. Il falloit assortir mon ton au sien ; elle ne m'eût point pardonné de lui avoir caché notre amour & mes espérances. Si j'avois pris avec elle les expressions que mon cœur me dictoit, n'auroit-ce pas été l'humilier ? Je devois paroître à ses yeux ce qu'elle étoit aux miens, pour continuer d'être son amie. La vertu excluroit-elle cette complaisance si nécessaire dans la société, & qui prend sa source dans l'humanité ? Voilà, Monsieur, ce qui a causé notre rupture. Je ne cherche point à vous ramener dans mes liens ; je respecte trop votre naissance & votre nom pour prétendre à l'honneur que vous avez voulu me faire ; mais je veux me justifier. Je veux qu'en ne m'aimant plus, vous m'estimiez encore, que vous me plaigniez du moins. Hier vous ne daignâtes pas m'écouter ! Quel supplice pour un cœur..... où..... où vous

vous régnez encore ! Qu'ai-je dit ;
malheureuse ! Adieu , Monsieur.

LETTRE CXXI.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes , 18 Juillet

N'Espérez plus de me séduire ; mes yeux sont ouverts. Vous seule pouviez me détacher de vous , vous l'avez fait. Mais vous me fûtes chère : ce sentiment se fait encore entendre. Mandez-moi naturellement votre état. Si vous êtes dans l'indigence , je ne vous laisserai pas sans secours. Si vous pouvez vous en passer , cessez , je vous prie , de m'écrire. Je vous souhaite un bonheur solide , soyez-en sûre. Je ne vous hais plus ; & si vous deveniez estimable , je pourrois encore vous estimer.



L E T T R E C X X I I.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes, 24 Juillet,

SOyez tranquille , foyez contente , ma chere Comtesse , votre frere est le plus aimable & le plus honnête des hommes. Il vient de me faire tous ses aveux , & de m'expliquer sa conduite , à laquelle je ne comprenois rien. Je vais bien vite vous répéter ses discours ; vous en ferez aussi contente que moi. Il a commencé par me dire que Léonor étoit à Bains ; que c'étoit elle que nous vîmes à la promenade il y a dix jours. Il m'a avoué que cette vue lui avoit causé une révolution dont il n'avoit pas été le maître. Je l'ai aimée avec passion , m'a-t-il dit , & l'objet d'un tel amour ne peut devenir totalement indifférent pour un bon cœur. On le hait , on le méprise ; mais on s'en occupe. Vous pûtes voir le désordre où son aspect me jetta. Dès l'instant où je l'aperçus , je formai le désir de lui parler , non pour

renouer avec elle , je n'aurois jamais un dessein si bas ; mais par un mouvement violent & inexplicable , je voulus savoir comment elle me reverroit , comment elle s'y prendroit pour se justifier à mes yeux : je voulus apprendre quelle aventure l'avoit conduite ici ; enfin je résolus de la voir , & de l'entretenir en particulier. Il falloit cacher cette démarche , qu'on auroit pu ne pas interpréter favorablement. J'eus beaucoup de peine à donner à mon voyage une tournure , & le lendemain je fus très-fâché de voir Ferval à Bains. Il verra Léonor , il la reconnoitra , il en parlera : cela m'inquiétoit beaucoup ; & n'avois-je pas raison ? Vous devinâtes très-bien , lui ai-je dit , & cette nouvelle nous donna un vrai chagrin.

Oh ! que ce chagrin est humiliant pour moi ! Quoi qu'il en soit , a-t-il ajouté , j'ai voulu vous tout avouer , & me laver par cet aveu de l'apparence même d'un tort. Je vis donc Léonor à la fontaine. Nous nous rencontrâmes : je m'arrêtai. Elle feignit de ne pas me voir , & s'assit auprès de moi. Un instant après elle tourna la tête , nos yeux se rencontrèrent. Ma froideur ne la déconcerta

point. Elle prit un air très-assuré , & même un peu haut. Je la fixai dédaigneusement , sans lui parler. Elle rompit le silence , & me demanda , d'un ton ironique , si ma colere duroit encore. Cette hardiesse me révolta. Je me levai ; elle me suivit , & prit alors un air caressant , qui n'est plus fait , graces au Ciel , pour me séduire. Enfin , Madame , je sentis pour elle un dégoût pire que la haine : je la laissai , & je rentrai chez moi. J'y réfléchissois sur mon premier aveuglement , & sur le bonheur que j'avois eu d'échapper à la séduction , lorsque cette malheureuse fille vint me trouver dans ma chambre. Je dois vous dire pourtant que , comme je n'avois jamais rien remarqué en elle qui tendit à l'effronterie , cette démarche m'étonna. Je crus m'apercevoir , au délabrement de sa parure , qu'elle étoit dans l'indigence ; & à l'altération de ses traits , qu'elle n'étoit pas en bonne santé. Cette idée fit taire en moi tout autre sentiment que celui de la pitié. C'est le seul qui me reste pour elle ; mais je vous avoue qu'il est plus fort encore dans mon cœur pour cette malheureuse , qu'il ne seroit peut-être pour une autre personne dans le

(101)

même état. Je lui dis que je la priois de se retirer. Elle me ferroit les mains, & ses yeux se chargèrent de larmes. Je souffrois : elle le vit. Je parvins à la renvoyer , bien résolu pourtant de lui faire quelque bien , si elle étoit réellement dans la misère. Peut-être s'est-elle trompée au mouvement de compassion que je ne pus lui cacher. Quoi qu'il en soit, a-t-il ajouté , voilà la lettre qu'elle m'a écrite depuis que je suis revenu. Il me l'a montrée. Rien de plus adroit que la tournure que prend cette créature. La réponse du Marquis est remplie d'humanité & de dignité ; j'en ai été charmée. Je lui ai dit combien sa confiance me touchoit & combien sa fermeté me donnoit de joie. J'ai approuvé sa pitié pour cette fille , parce que la nature nous inspire un sentiment général de bienfaisance , & que dans la plupart des malheureux , si ce n'est pas la vertu , c'est l'humanité que l'on doit secourir. Eh ! s'il y a quelque chose de capable de ramener les méchants , ce sont les bienfaits d'une ame généreuse , qui leur fait du bien quand ils lui ont fait du mal. La dureté , au contraire , qui est une basse vengeance , colorée d'un air de justice , les confirme dans

leur méchanceté ; car elle leur fait haïr les hommes. Je lui ai avoué que sa conduite m'avoit donné beaucoup d'inquiétude. Eh ! voilà , m'a-t-il dit , ce que je voulois éviter. Je pressentis tout cela dès que je vis Ferval à Bains. De grace , a-t-il ajouté avec embarras , mademoiselle de Ferval a-t-elle su que Léonor étoit Oui , lui ai-je dit. Ah Ciel , s'est-il écrié ! & puis prenant un air moins agité : Ferval , Madame , est le meilleur ami du monde , il ne lui manque qu'un peu plus de discrétion : voilà de quoi faire une histoire , si ma sœur en entend parler Je l'ai interrompu pour lui dire de ne rien craindre , & que le dénouement de cette aventure ne pouvoit lui faire qu'honneur. Eh ! mon Dieu , a-t-il dit , qu'est-ce que ceux qui la savent doivent penser à présent de moi ? Quel jugement peut en porter mademoiselle de Ferval ? Je ne suis pas tranquille ; il faut la défabuser Mon honneur y est intéressé....

On est venu dans cet instant me dire qu'elle étoit toujours un peu souffrante ; mais que ce n'étoit qu'une indisposition , & que ses sœurs étoient parfaitement rétablies.

(103)

Hé bien , Madame , dit votre frère , n'y allons - nous pas après-midi ? Oui , sans doute , ai-je dit. Tandis qu'il se prépare à cette visite , j'ai voulu , ma chere Comtesse , vous tranquilliser , & rétablir votre frère dans votre estime. Il m'a priée de vous assurer de toute son amitié : vous êtes bien sûre de la mienne.

LETTRE CXXIII.

De M. de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 24 Juillet.

NOtre étourdi voudroit-il recommencer à nous donner des chagrins , Madame ? Oh ! que je l'en empêcherai bien ! Je vais faire tout doucement mon assemblée de parents , pour demander qu'il soit interdit ; car il ne faut pas Vous m'entendez & cela seroit déjà fait , je vous le cautionne , cela seroit fait , sans ma femme , qui est . . . plus que bonne. Elle pleure , elle se lamente , elle me conjure du moins de vous consulter. Est-ce que je ne fais pas bien votre avis ? Vous avez

du sens , de l'esprit ; eh ! l'on ne fait pas ce que vous pensez , n'est-ce pas ? Je vais vous raconter , Madame , toute l'histoire de la coquine depuis que le Marquis l'a quittée. Ce Bizac , dont il étoit question dans ses lettres , elle en étoit folle ; & ce Seigneur-là est un escroc. Ils ont vécu ensemble pendant un , deux mois : jusques-là tout va bien. . . . Oui , ils font bon ménage. Mais le drôle , qui ne s'endormoit pas , plie un jour la toilette & tout le bagage de Léonor ; adieu , le voilà parti. Vous remarquerez , s'il vous plaît , que le sieur Bizac avoit vendu petit à petit les meubles de la belle , afin de diminuer les frais du transport. Elle reste sans effets , sans argent , sans chemise.... oui , en vérité. Allons à Bains , s'est-elle dit , le Marquis est bon , il est fort , je renoueraï avec lui , j'en tirerai de l'argent ; allons , partons , & elle est partie. Elle a mené avec elle la mere de Juliette. Cette Juliette a été poignardée , étouffée , ou je ne fais quoi , par son vieux jaloux , qui s'est trop convaincu qu'il avoit quelque sujet de l'être. Mais il a promptement assoupi cette affaire. Ce qui est certain , c'est qu'elle est morte chez lui il y a trois semai-

nes. Sa mere , vieille , laide & misérable , a suivi la fortune de Léonor ; elle passe pour sa Femme de chambre. Voilà , Madame , l'histoire de cette créature. Puisque ma femme le veut , je ne ferai rien que quand j'aurai reçu votre réponse. Elle m'empêche encore d'écrire à son frere comme je le voudrois. Il faut ici de la fermeté ; il en faut , vraiment ; qu'on me laisse faire , & l'on verra. Un vieux Militaire comme moi connoît le prix du moment. Mais les lenteurs & les délicatesses de madame de Saint-Sever sont fort déplacées ; on ne veut jamais m'en croire Bon soir , Madame , recevez l'assurance de mon respect.

LETTRE CXXIV.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 27 Juillet.

JE reçois votre lettre dans l'instant , chere amie. Je respire : vous avez remis la joie dans mon cœur : je n'ai plus de craintes. Que je suis heureuse d'avoir engagé M. de Saint-Sever à

vous consulter avant d'agir ! Cachez , de graces , ses projets à mon frere. Mademoiselle de Ferval a peut-être pris des idées défavantageuses sur son compte. Ma chere amie , j'espere en vous , vous les effacerez. Je vous demande en grace de ne rien négliger pour rendre mes vœux accomplis. J'embrasse mon frere , & je vous aime de tout mon cœur. Instruisez-moi toujours exactement de tout ce qui se passe , je vous en conjure.

LETTRE CXXV.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Varennes , 6 Août.

JE n'ai plus rien à vous dire que d'heureux & d'agréable , ma chere Comtesse. Quel bonheur que votre frere n'ait point su les projets de M. de Saint-Sever ! Je rends graces à votre mari de m'avoir consultée , & je le prie de s'en rapporter à présent à moi sur tout ce qu'il faudra faire. Nous fûmes l'autre jour chez madame de Ferval , comme je vous l'avois annoncé. La

Marquis étoit tout à la fois d'une agitation, d'une joie, d'une inquiétude, d'une impatience de partir & d'arriver, qui me réjouirent. Nous trouvâmes madame de Ferval & ses deux filles cadettes. Elles me reçurent avec leurs graces & leurs caresses ordinaires. On eut pour le Marquis l'air le plus poli; mais à travers cette politesse, je remarquai dans madame de Ferval une froideur pour lui, dont il s'aperçut & qui l'embarassa. L'absence de Mademoiselle de Ferval acheva de l'affliger. Je demandai de ses nouvelles, & si nous ne la verrions pas. Madame, me dit la mere, elle a été souffrante toute la journée, elle repose à présent; sans doute elle auroit bien du plaisir à vous voir. Mais l'éveillerons-nous? le Marquis, que ce discours affligea beaucoup, s'approcha de moi pour me dire tout bas: rien ne vous presse sans doute de partir, Madame? Ne pourrions nous pas attendre le réveil de mademoiselle de Ferval? Je lui dis que je ne partirois que quand il voudroit; nous demeurâmes donc jusqu'à huit heures du soir. Madame de Ferval ne nous pria point de rester, ce qu'assurément elle auroit fait, si elles n'avoit eu des raisons que

je soupçonne. Pour ne point l'embar-
 rasser, je fis un signe au Marquis pour
 l'avertir qu'il falloit partir ; il en fit un
 pour m'engager à rester encore. Je dis
 à madame de Ferval : votre chere
 fille ne s'éveillera donc point , & nous
 ne pourrons la voir ? Elle est couchée,
 me dit-elle, & il n'y a pas d'apparen-
 ce qu'elle se leve à l'heure qu'il est. Par-
 donnez-moi , maman , dit Henriette ,
 elle n'est pas couchée . . . Vous vous
 trompez, ma fille, dit la mere, elle l'est,
 & madame de Narton voudra bien l'ex-
 cuser. Henriette rougit ; & pour ne pas
 pousser trop loin l'embarras de tout le
 monde , je me levai & nous partîmes.
 Ferval revint avec nous. Le marquis
 ne nous dit rien pendant le chemin ,
 & en arrivant chez moi il se retira dans
 sa chambre : il y passa la soirée , & ne
 soupa point. Le lendemain , il fut tout le
 jour seul à la promenade : il ne parut que
 pour se mettre à table , où sa distraction
 l'empêcha de voir seulement que j'étoit-
 là. Enfin , au bout de trois jours passés
 de cette sorte , il vint me trouver le
 matin. Nous nous promenâmes d'abord
 en silence : & ensuite en me prenant la
 main , il me dit avec un air de confian-
 ce & d'amitié tout-à-fait intéressant,

me pardonnerez-vous , Madame , d'être amoureux une seconde fois ? ne me prendrez-vous pas pour un fou ? D'où vous peut venir cette crainte , lui dis-je , si l'objet que vous aimez est digne de votre amour ? S'il en est digne , s'écria-t'il ! Ah ! c'est moi qui crains de n'être pas digne du sien. Après l'éclat que ma folle passion a fait dans le monde , je devois renoncer à aimer ; je me l'étois promis ; j'avois résolu de ne jamais songer au mariage : l'amour m'étoit odieux. j'ai fait part de mes résolutions à mes amis , à mon beau-frere même. Oui , je lui ai dit que je ne me marierois point , & que ses enfants seroient les miens.

Et qu'a-t-il dit sur cela , lui demandai-je ? Il a plaisanté ; il m'a dit qu'il espéroit que cette fantaisie passeroit , & qu'il le souhaitoit fort. Mais il n'est pas question , a-t-il ajouté , de ce que m'a dit M. de Saint-Sever ; je le connois , je sais qu'il seroit charmé de me voir marié heureusement ; il s'agit de moi , & je vous avouerai qu'après avoir été la fable du public , après avoir dit tout haut que je renonçois à l'amour , je crains qu'on n'accuse de foiblesse celui que je ressens. Mon choix me rassure pourtant ; & croyez

qu'il ne falloit pas moins que les vertus , les charmes & le mérite de mademoiselle de Ferval pour m'arracher un aveux que j'aurois regardé comme humiliant, si j'avois aimé toute autre personne qu'elle. Mais vous savez combien elle est digne de toute la tendresse d'un honnête homme. Je l'adore, & je ne puis plus me le dissimuler, ni à vous, Madame. Je me suis trompé d'abord sur les sentimens que j'éprouvois pour elle. Si j'eusse cru en devenir amoureux, j'aurois fui, tant j'avois d'horreur pour cette passion qui m'avoit été si funeste. Vous le dirai-je, Madame, j'avois pris une haine implacable contre les femmes. Depuis ma rupture avec Léonor, on m'en avoit fait voir de la meilleur compagnie, disoit-on; elles m'avoient paru si méprisables, que jugeant de toutes les Femmes par celles que j'avois vues, j'avois cru devoir mépriser tout votre sexe. C'est d'après ce sentiment & le chagrin affreux que ma passion pour Léonor m'avoit causé, que j'avois pris la résolution dont je viens de vous faire part. Tous mes amis, toutes mes connoissances l'ont sue, je vous l'ai déjà dit. Quelques-uns l'ont approuvée, d'autres l'ont

blâmée par des raisons de convenance : on disoit que pour faire un mariage raisonnable & décent, il ne falloit point d'amour. D'autres ont plésanté sur ma colere, comme M. de Saint-Sever, & m'ont dit qu'avec un cœur aussi tendre que le mien, il ne falloit point faire de pareils vœux. Ceux qui me parloient ainsi me révoltoient, & je me faisois un point capital de leur prouver que ma résolution étoit inébranlable. Voilà, Madame, quelle étoit mon état quand je suis arrivé chez vous. J'ai pris le plaisir que je trouvois à voir & entendre mademoiselle de Ferval pour un heureux retour à la liberté. L'attachement que j'avois pour elle m'a semblé de l'amitié, de la confiance : je ne la regardois que comme une amie. J'ai senti combien elle m'étoit nécessaire, quand à mon retour de Bains je ne l'ai point trouvée ici ; & enfin depuis le jour où nous avons été chez madame de Ferval sans la voir, je sens qu'elle seule peut faire mon bonheur. Une fausse honte peut être ; des sentiments à dé mêler, & que je ne me soupçonnois pas ; l'amour à envisager sous un aspect charmant, après l'avoir vu sous un aspect terrible ; le mariage dont je dé

testois l'idée , & qui devient le but de mes plus chers desirs ; tous ces renversements de pensées & de sentiments m'ont absorbé depuis trois jours, Le mérite la solide vertu & les graces de mademoiselle de Ferval m'ont enfin décidé. Je ne fais si c'est l'amour qui me fait parler ainsi ; mais je me trouverois coupable si je balançois ; encore.

Oui , vous le seriez ; mon cher Marquis, lui ai-je dit, de résister aux charmes de la vertu & de la beauté. Ne vous opposez plus à un sentiment qui fera le bonheur de votre vie & la joie de tous ceux qui s'interessent à vous. La fausse honte que vous avez éprouvée , car c'en est une , est la seule foiblesse que je vous reproche. Une telle union comblera les vœux de votre sœur & de votre beau-frere la noblesse de leur ame , & leur attachement pour vous , sont mes garants. Quant à vos autres amis, s'ils sont raisonnables & vertueux , ils diront : c'est un malade revenu en santé ; il avoit formé des projets malheureux dans une terrible crise , la raison s'est servie de l'amour pour l'éclairer & le conduire au bonheur. Si ce sont des hommes vicieux qui vous condamnent ,
vous

vous saurez jouir de leur improbation même en considérant que votre heureux choix met entr'eux & vous une nouvelle différence. Je ne suis point surprise de la haine que vous aviez contre nous ; elle n'étoit pourtant pas fondée. Léonor & les femmes que vous aviez vues ne sont point , graces au Ciel , l'échantillon de tout le sexe , comme malheureusement toutes les femmes ne ressembtent point à mademoiselle de Ferval. Il y a parmi les hommes , aussi bien que parmi nous , des ames vertueuses & des ames vicieuses ; & il ne faut jamais juger du général par le particulier. Votre premiere passion a été malheureuse & avilissante. L'objet en étoit indigne & méprisable. Votre second choix réparera ; aux yeux du public , les torts que vous vous étiez donnés. On oubliera que vous avez aimé Léonor , quand on verra que vous aimez mademoiselle de Ferval. Ce beau choix, mon cher, vous fera autant d'honneur parmi les honnêtes gens, que l'autre vous auroit avili. Votre cœur est pourtant toujours le même : vous ne pouvez avoir pour cette adorable fille des sentimens plus nobles & plus vertueux que ceux que

vous aviez pour Léonor dans le temps où vous la vouliez épouser : cela doit vous montrer combien le choix de l'objet est important. Ce n'est point le sentiment de l'amour qui est criminel : la nature, en nous le donnant, nous a fait le plus beau des présents ; il peut même dans un grand cœur être la source des actions les plus belles & les plus vertueuses. Mais il faut que l'objet aimé soit digne de l'être ; sans cela ce même amour devient la source des vices , & entraîne souvent après lui les actions les plus basses , le déshonneur , & quelquefois le désespoir. Vous allez jouir du plaisir pur de voir tous vos amis partager votre joie. Mademoiselle de Ferval fera le charme de votre vie ; tous les cœurs doivent applaudir au choix que fait le vôtre. Oh ! mon cher Marquis, que votre félicité est grande ! Quelques plaisirs que l'amour puisse donner , je regarde celui de l'approbation publique comme nécessaire à cette satisfaction intérieure , sans laquelle il y a toujours quelque amertume dans les autres. Qu'il est triste d'être obligé de justifier son penchant , sans pouvoir espérer qu'on nous le pardonne ! Vous réunissez tous les genres de bonheur.

Mademoiselle de Ferval n'est point riche....

Et j'en sens, m'a-t-il dit en m'interrompant, la plus grande joie. Que je serois heureux si je pouvois lui devenir assez cher pour ce qui fait mon plaisir ne fit pas sa peine!

Non, lui répondis-je, non; elle ne se trouvera point humiliée de la fortune que vous lui ferez, parce que cette fortune si brillante & si peu attendue ne l'énorgueillira pas. Elle n'y trouvera que le charme de la reconnoissance, charme si doux pour une belle ame!

Eh! m'a-t-il dit, qui connoît mieux que moi le prix de son ame! Mais ne me méprise-t-elle point? Voilà ce que je redoute. Je sais que la fortune ni ses avantages ne sont point faits pour la toucher; & peut-être mes anciennes erreurs, cette dernière aventure dont elle ne fait pas le détail, pourroient me faire paroître à ses yeux indigne d'unir mon sort au sien. Vous ne sauriez croire combien cette crainte m'inquiete, & dans quel désespoir je tomberois si j'étois assez malheureux pour qu'elle me crût avili.

Rassurez-vous, mon cher Marquis, lui ai-je dit encore; & puisque vous

vous défiez de vous-même, ne refusez pas de vous en fier à moi. Voulez-vous me charger de cette négociation? Il m'a tendrement remerciée, en me disant que c'étoit avec bien du regret qu'il cédoit le plaisir qu'il auroit eu d'apprendre lui-même son amour à mademoiselle de Ferval; mais qu'il sentoit que ma médiation lui étoit nécessaire. Je lui ai dit que j'en parlerois d'abord à madame de Ferval.

Hélas! m'a-t-il répondu, cette manière décente est peu naturelle & peu délicate : j'aime, & je veux être aimé; si je ne l'étois pas, je serois au désespoir de causer le malheur de cette aimable personne, & de souffrir qu'on la contraignît pour moi. N'appréhendez pas cela, lui ai-je dit, de madame de Ferval. Eût-elle inspiré tant de vertu & tant d'élévation de sentiments à ses filles, si elle n'en avoit pas eu elle-même. Je puis vous répondre qu'elles feront elles seules le choix de leurs époux. Cette digne mère sauroit empêcher un mauvais mariage, à force de soins; mais elle ne les contraindra jamais à épouser des gens qu'elles n'aimeroient pas, foyez-en sûr.

Enfin , mon aimable Comtesse , il m'a confié ses plus chers intérêts. Je n'ai point perdu de temps , j'ai écrit sur le champ à madame de Ferval , chez laquelle j'irai demain ; je vous envoie la lettre & la réponse. Le Marquis m'a prié de vous faire part de notre conversation. Il va aussi , je crois , vous écrire. Adieu. J'ai trop d'affaires pour parler , ni de vous , ni de moi.

LETTRE CXXVI.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Verennes , 6 Août.

M Adame de Narton vous a tout appris , ma chere & tendre sœur. C'est dans le sein de cette excellente amie que j'ai déposé mes secrets. L'intérêt sincere que votre amitié vous a toujours fait prendre à mon sort , me persuade que vous partagez des sentimens que l'honneur , la raison & la vertu avouent. J'embrasse votre mari. Je conviens qu'il voyoit mieux que moi dans l'avenir. Je ne connoissois pas alors mademoiselle de Ferval.

Faites des vœux pour moi, ma chère sœur, ils avanceront mon bonheur.

LETTRE CXXVII.

De madame de Narton à madame de Ferval.

A Varennes, 6 Août.

L'Estime & l'amitié que je vous ai vouées, Madame, m'ont fait accepter, avec le plus grand plaisir, la commission dont M. de Roselle m'a chargée. Sensible au mérite & aux graces de mademoiselle de Ferval, il m'a priée de vous exprimer quel seroit son bonheur s'il avoit des qualités capables d'inspirer des sentiments d'estime à cette adorable fille, & s'il pouvoit obtenir l'honneur d'appartenir à la plus digne des meres : ce sont ces paroles, je vous les rends fidelement : elles disent tout. Son sort est dans vos mains. Du reste, il n'est pas question d'arrangement de fortune. Le Marquis est riche, & connoît le prix des vertus. S'il avoit osé, il auroit demandé à mademoiselle de Ferval un cœur bien précieux, avant que de vous deman-

der sa main ; son respect , aussi profond que son amour est tendre , l'en a empêché. Ils se connoissent : aucune cause ne peut retarder cette union ; ainsi , Madame , si vous daignez l'approuver , comme je l'espère , ce mariage se fera sans délai. Ce sont les vœux les plus ardents du Marquis ; ce sont aussi les miens , parce que je crois que cet événement , en comblant les désirs de M. de Roselle , rendra mademoiselle de Ferval très - heureuse. Adieu , Madame ; j'attends votre réponse avec presque autant d'empressement que le Marquis.

LETTRE CXXVIII.

De madame de Ferval à madame de Narton.

A Vercourt , 7 Août.

C'Est avec la plus vive reconnoissance que je vous rends graces, Madame , de l'intérêt que vous prenez à ma fille ; cet intérêt si tendre me répondroit presque de son bonheur dans un mariage que vous auriez proposé. Mais pardonnez des craintes à

une mere. Je fais que cette alliance est beaucoup au-dessus de ce que j'aurois pu espérer pour elle ; je fais qu'il n'est point de parents qui ne fussent à ma place comblés de joie. Mais, Madame, je ne recherche point pour ma fille un établissement honorable pour le rang, & avantageux du côté de l'intérêt : tout cela n'est pas le bonheur. Les bonnes qualités mêmes, jointes à la considération & à la fortune, ne rendent pas toujours une femme heureuse. Il y a des époux qui s'estiment, & qui se rendent malheureux l'un l'autre. M. le Marquis de Roselle est aimable, il est fait pour plaire : il a de l'esprit, des agréments, de l'honnêteté ; mais permettez-moi cette question : il s'agit du sort de ma fille. A-t-il cette vertu solide & ces principes sûrs, si nécessaires pour faire un bon mari ? La passion qu'il a eue (& que je lui croyois encore, je vous l'avoue, car ç'a été avec le plus grand étonnement que j'ai lu ce que vous m'avez écrit ; cette malheureuse passion est-elle bien effacée de son cœur ? Vous savez qu'il a revu Léonor à Bains. Si c'étoit par dépit, par colere contre cette misérable qu'il vint offrir sa main à ma fille, songez, Madame,

dame, songez quel malheur un tel mariage répandroit sur sa vie. Je crois qu'il faut, avant toute chose, nous assurer du cœur du Marquis. Si sa haine pour Léonor étoit violente & extrême, je me garderois bien de lui donner ma fille; cette haine ne seroit qu'un amour terrible & déguisé. S'il la méprise de sang froid, s'il ne s'en occupe plus, s'il peut la voir sans émotion, enfin s'il n'a plus pour elle que de l'indifférence, j'en augurerai bien. Mais je voudrois savoir encore s'il connoît tout le prix de la véritable vertu. Ma fille a de la beauté, il peut en être séduit; & ne pas sentir ce que valent son cœur & son caractère. Avec la sensibilité & la délicatesse qu'elle a, elle seroit très-malheureuse d'avoir un époux qui ne sauroit pas distinguer les qualités de son ame, & qui n'appercevroit en elle d'autres charmes que ceux de la figure; & d'après les égarements du Marquis, on peut craindre qu'il ne s'attache qu'à ceux-là. Il faut à ma fille un époux tendre, vertueux, sage & touché du vrai mérite: un mari dont elle ait, avec l'amour, toute la confiance & toute l'amitié. Voilà, Madame, tout ce que je désire. Je connois votre discernement.

ment , votre sagesse & votre tendre bienveillance pour cette chere enfant. Vous êtes à portée de démêler les véritables sentiments du Marquis , je m'en rapporte à vous. Si vous m'en répondez , j'accepte avec la plus grande joie l'honneur qu'il veut nous faire ; mais jusqu'à ce que j'aie de vous , Madame , une réponse sûre & satisfaisante , je ne parlerai de rien à ma fille. Si vous étiez assez bonne pour venir demain me voir , (parce qu'il ne convient pas en pareille circonstance que j'aille chez vous ;) si vous vouliez donc bien venir demain à Ferval , où nous retournons aujourd'hui , sans amener ni le Marquis ni mon fils , je vous serois bien obligée : & d'après la conversation que nous aurions ensemble , nous résoudrions ce qu'il faut faire. . . .

Mon fils arrive dans le moment. Le Marquis lui a fait sa confidence : j'en suis très-fâchée. Je tremble qu'il ne révèle ce secret à sa sœur. Je le lui ai expressément défendu. Il est transporté , & ne peut concevoir comment je balance Je vais vous le renvoyer tout de suite , afin qu'il ne me trahisse pas , & je cours pour empêcher qu'il ne puisse voir mademoiselle de Ferval

en particulier. Adieu, Madame; je ne cherche point d'expression à ma reconnaissance.

LETTRE CXXIX.

De Léonor au Marquis de Roselle.

A Bains, 8 Août.

JE vous ai tant de fois trompé, Monsieur, que la vérité même, en passant par ma bouche, peut vous être suspecte; mais comme cette vérité est humiliante pour moi, & que c'est l'état où je suis qui me l'arrache, je vous conjure de m'écouter, de me croire, & d'avoir pitié d'une malheureuse qui n'a plus d'espoir qu'en votre générosité. Mes vices sont punis. Ah! Monsieur, les méchants se détruisent les uns les autres; ils vengent les gens de bien. Un scélérat..... dispensez-moi d'un récit honteux & douloureux, vous en souffririez. Je crois que l'histoire du crime doit affliger les âmes honnêtes. Il ne me restoit plus de ressources que dans les libéralités de Juliette, une mort terrible me l'a ravie; j'étois dès ce temps-là malade,

languissante , pauvre , & ne sachant quel parti prendre , quel cœur intéresser. J'allai implorer la compassion de M. de Valville , qui m'avoit autrefois aimée ; mais j'y allai sans trop espérer de le trouver sensible. En effet , il me reçut fort mal ; il me fit les reproches les plus sanglants sur la violence de la passion que je vous avois inspirée ; & il alloit finir par me chasser , lorsqu'ayant un moment réfléchi , il me dit : veux-tu me promettre de ne plus faire de pareils tours ? Je lui promis tout ce qu'il voulut. Hé bien , me dit-il , je n'ai rien à te donner , mais je puis t'aider d'un bon conseil. Le Marquis est à Bains à prendre les eaux ; il est devenu ridiculement amoureux dans ce pays-là d'une petite personne qu'il pourroit avoir la folie d'épouser : répare le mal que tu lui as fait , en l'arrachant à ce nouvel amour : tâche qu'il en reprenne pour toi : redeviens tout simplement sa maitresse ; il est généreux , il te paiera bien. Songe que si jamais tu lui inspirois le plus léger désir de t'épouser , je t'en ferois punir sur l'heure. Mais je t'exhorte à lui faire toutes les caresses , toutes les agaceries que tu sauras propres à l'attirer. J'étois

révoltée de sa dureté ; je le remerciai pourtant , & j'allai sur le champ vendre les nippes qui me restoient , afin d'avoir assez d'argent pour faire le voyage. Je ne gardai qu'une seule robe ; je pris avec moi la mere de Juliette , que la mort de sa malheureuse fille a plongée dans la dernière indigence ; nous sommes venues ici sur ce téméraire espoir. Hélas ! c'étoit mon unique ressource ; j'ai suivi les conseils de M. de Valville. Daignerez-vous me le pardonner ? Je l'ai instruit de votre résistance & de mon embarras. Il m'a répondu de ne le plus importuner ; que j'étois devenue bien mal-adroite , & qu'il ne vouloit plus se mêler de mes affaires : ce sont les termes de sa lettre. Je vous l'envoie , Monsieur ; ma sincérité a besoin de cette humiliante preuve. Le chagrin & la misère m'ont accablée. Il y a huit jours que j'hésite à vous écrire ; & croyez qu'il faut que je sois dans l'état le plus horrible pour avoir recours à vos bienfaits. Mais je n'ai pas un fou ; je dois ici ce que j'ai pris pour vivre depuis mon arrivée. Je suis malade , & le Médecin qui a la bonté de me venir voir , pense que le mal fera long. C'est à la compassion de mes

hótes que je dois & le lit que j'occupe ,
 & le peu de subsistance que je prends.
 Hélas ! Monsieur , daignerez-vous jet-
 ter sur moi un œil de pitié ? Le Curé
 de ce lieu m'a dit qu'il tâcheroit de me
 procurer une place dans un de ces asy-
 les de l'indigence & de la douleur.
 Quelle humiliation ! Est-il possible !...
 Ah ! je mourrai plutôt que d'accepter
 ce service. Suis-je assez malheureuse ?
 Suis-je assez punie !..... Si vous pou-
 vriez oublier mes crimes ! Si vous ne
 considérez que mon affreuse situa-
 tion !... C'est une infortunée , accablée
 de maux , qui implore vos bontés. C'est
 Léonor , c'est une coupable ; mais dé-
 chirée de remords , mais punie , mais
 toute en larmes , à vos pieds , mou-
 rante. Homme généreux , qui avez
 voulu faire pour moi tant de sacrifices ,
 ne ferez-vous pas celui d'un juste res-
 sentiment ; il n'expose point à un re-
 pentir , ce sacrifice-là ; & peut-être vous
 devez - vous à vous - même de m'assis-
 ter , après m'avoir aimée , quelqu'ou-
 trage que vous ayez reçu de moi. Mais
 je connois votre ame ; elle n'a pas be-
 soin de motifs personnels pour faire le
 bien. J'espère & je n'espère qu'en vous.
 La femme qui vous remettra ce billet ,

(127)

est une femme sûre. Infortunée que je suis ! c'est de vous , Monsieur , c'est de vous que je recevrai des secours ! Je succombe sous la douleur.

LETTRE CXXX.

Du Marquis à Léonor.

A Varennes , 8 Août.

Pourquoi ne m'avez-vous pas informé plutôt de votre état ? Je vous avois offert mes secours. Voilà vingt-cinq louis , c'est tout ce que je puis faire à présent pour vous. Je vous fais gré de m'avoir dit la vérité sur le motif de votre voyage.

Votre sort me fait pitié ; mais quel instant vous avez pris pour recourir à mes bienfaits ! . . . N'importe , c'est à moi seul que je dois imputer mes malheurs.

LETTRE CXXXI.

De madame de Narton au Marquis.

A Ferval , 8 Août.

JE vous avois promis de retourner ce soir , cher Marquis : je reste ; mais

(128)

madame de Ferval vous prie de nous venir trouver. Je vous laisse tirer de cette invitation les conséquences qu'il vous plaira.

LETTRE CXXXI.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Ferval , 8 Août, à minuit.

A H ! ma chere Comtesse , que n'êtes-vous ici à partager notre joie ! Il ne manque que vous à notre bonheur. C'est chez madame de Ferval que nous sommes réunis , & c'est assez vous dire que vos vœux vont être comblés. Après avoir expliqué à cette respectable mere la conduite du Marquis , & lui avoir peint dans toute la vérité son ame & son cœur , j'ai eu la satisfaction de voir briller le plaisir dans ses yeux. Elle m'a quittée pour aller trouver sa fille : elle lui a appris son sort ; & au bout d'une demi-heure elles sont venues me rejoindre. La mere étoit dans cet état délicieux où la joie ne se montre que par des larmes. La fille rougissoit , pleuroit , embrassoit sa mere , & ne pou-

voit parler. Au bout de quelque temps j'ai songé à notre Marquis , & j'ai dit que j'allois partir pour lui annoncer son bonheur. Madame de Ferval a regardé sa fille , qui baissoit les yeux. Eh ! mais , m'a dit la mere , pourquoi vous en aller ? Il me paroît plus simple que le Marquis vienne Ah ! maman ! s'est écriée mademoiselle de Ferval , en cachant son visage dans le sein de sa mere. Oui , mon enfant , qu'il vienne , que nous soyons témoins d'une joie qui fait notre félicité. J'ai envoyé sur le champ chercher votre frere : il est arrivé *sur les ailes de l'amour*. Je ne vous peindrai point les différents mouvements que j'ai remarqués sur le visage de mademoiselle de Ferval pendant que nous l'attendions ; cela ne peut se rendre. La joie perçoit à travers la pudeur & l'émotion. Mais lorsqu'en regardant au bout de l'avenue nous l'avons apperçu , il a pris à cette aimable fille un battement de cœur si violent qu'elle s'est laissée tomber dans un fauteuil , où elle a pensé s'évanouir. Nous étions auprès d'elle occupées à lui donner nos soins. Le Marquis approchoit ; je suis sortie pour l'aller recevoir. Il étoit presque aussi ému qu'elle ; il n'entendoit pas

un mot de ce que je lui disois. Pendant ce temps madame de Ferval , qui songe à tout , & qui a pensé que cette première entrevue pourroit faire trop d'impression sur de jeunes personnes , a fait retirer ses deux filles cadettes , qui ne savoient pas encore de quoi il s'agissoit. Enfin le Marquis est entré dans le salon. Il a voulu faire , en balbutiant , un compliment à madame de Ferval ; elle l'a interrompu pour l'embrasser & lui présenter sa fille. La pudeur d'un côté , le respect de l'autre , notre présence , tout cela a mis nos amants dans un état de gêne qui m'a attendrie. J'ai proposé la promenade : nos deux petites y sont venues. Le Marquis alloit offrir son bras à madame de Ferval , quand elle l'a prié de le donner à sa fille , qui l'a accepté en rougissant. Alors nous nous sommes un peu séparées d'eux , sans affectation. Je ne fais ce qu'ils se sont dit ; mais la promenade a duré jusqu'à la nuit : nous avons été obligées de les avertir de rentrer. Ils avoient un maintien content & plus tranquille. Le Marquis , en donnant le bras à mademoiselle de Ferval , lui feroit tendrement la main. Enfin ils ont à présent l'air fort à leur aise. Ferval , qui étoit à

la chasse quand j'ai envoyé chercher le Marquis , vient d'arriver ; il est dans le ravissement. Il vouloit tout de suite instruire de cet événement toute la maison ; sa mere l'en a empêché , en le priant d'avoir pour sa fille les plus grands ménagements. Mais nous venons d'apprendre aux deux cadettes le destin de leur sœur. Elles ont été dans une joie si pure & si tendre , qu'il n'auroit pas été possible de n'en être point touché. Hélène a seulement dit : hélas ! nous allons donc la perdre ! Henriette en a pleuré , & puis toutes deux sont revenues à dire : » elle va être heureuse , » ne lui parlons pas de nos regrets ; il » ne lui faut rien laisser voir qui la puisse » affliger. « J'ai trouvé ce sentiment bien délicat & admirable dans ces jeunes personnes. Voilà , ma chere , l'amitié pure.

Le Marquis vient de me prier de l'excuser auprès de vous , s'il ne vous écrit pas. Les instants lui sont précieux : il vous supplie , & M. de Saint-Sever , de faire remplir promptement les formalités nécessaires pour son mariage ; le contrat sera signé demain. Adieu , chere Comtesse : nous vous chérissons. & embrassons tous.

L E T T R E C X X X I I I .

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Ferval 10 Août.

N Ôtre contrat fut signé hier , ma chere amie. Je dis notre , car il me semble que c'est moi qu'on marie. Je n'ai de ma vie eu tant de joie. Qu'il est doux de voir des heureux ! La tendresse maternelle , filiale & fraternelle , l'amour tendre & vertueux , tout cela forme un spectacle si touchant ! Mon cœur en est pénétré. Après la signature des articles , le Marquis demanda à mademoiselle de Ferval si elle vouloit qu'il fit apporter ici les bijoux & diamants qu'il lui destine , ou si elle aimoit mieux les choisir elle-même lorsqu'elle seroit à Paris. Cette chere enfant , qui n'y avoit pas même songé , lui dit de ne point s'en embarrasser. Il insista ; & madame de Ferval prenant la parole , le pria d'attendre , parce qu'il seroit plus à portée à Paris de faire cette emplette. Hé bien , dit-il , nous attendrons ; mais ces Demoiselles , en

parlant d'Hélène & d'Henriette , veulent-elles bien attendre aussi ? Comment , dit la mere , mais elles ne se marient pas elles. Je ne puis , repartit le Marquis en souriant , les épouser toutes trois ; mais du moins elles deviennent mes sœurs : je les prie d'accepter un foible gage de mon amitié , & de me dire tout naturellement ce qu'elles aiment le mieux. Henriette répondit avec sa vivacité ordinaire , nous aimerons tout ce qui viendra de vous , Monsieur , parce que nous vous aimons de tout notre cœur. Hélène le remercia avec beaucoup de reconnoissance , & le pria de mettre des bornes à sa générosité. Enfin mon avis , que le Marquis me demanda , fut qu'il leur donnât à chacune une paire de boucles d'oreilles. En ce cas , dit madame de Ferval , je vous prie de n'en acheter qu'une paire , parce que ma fille aînée en a d'assez belles , qu'elle donnera à une de ses sœurs. A ce mot mademoiselle de Ferval rougit. Madame de Ferval ne put dissimuler sa surprise. Henriette se leva étourdiment pour embrasser sa sœur , & lui dit : ma chère sœur , gardez-les si elles vous font plaisir , nous serions au désespoir de vous priver de quelque chose qui pût vous

plaire. Ferval regardoit sa sœur, & puis baissoit les yeux. Je vous avoue que je ne sus que penser : je ne reconnoissois point là mademoiselle de Ferval. Enfin son frere se leva , & malgré tous les signes qu'elle lui faisoit de ne rien dire , il nous expliqua le mystere. Cette digne fille avoit vendu ses boucles pour payer les trois cens louis que Ferval avoit donnés à Marton & à la femme de chambre de Juliette pour avoir les lettres de Léonor. Rien de plus noble & de plus délicat que le sentiment qui lui avoit fait faire ce sacrifice. Son frere nous montra la lettre qu'elle lui écrivit en lui donnant ses diamants. Je vous en envoie la copie. * Jugez , ma chere , quelle impression cet aveu de Ferval fit sur chacun de nous. Madame de Ferval fit à sa fille de tendres reproches de ne lui avoir pas fait une confidence si honorable pour elle. Pardonnez-le-moi , dit-elle , ma chere maman : je connois votre ame , & je savois que vous m'auriez applaudie ; mais je ne voulois point vous engager par cette confidence à me rendre ce que j'avois donné. Je comptois bien vous le dire un jour ;

* Nota. On a placé cette lettre en son rang. Voyez I. Partie, page 178.

mais depuis que j'ai connu M. le Marquis , ce secret m'est devenu plus important , & je ne voulois point vous rappeler , ni à lui-même , un pareil souvenir. Le pauvre Marquis , plus attendri qu'humilié , immobile & muet pendant cette explication , ne répondit à ces derniers mots qu'en se jettant aux pieds de cette adorable fille. Il avoit le visage collé sur ses mains. Mademoiselle de Ferval le força de se relever. Je ne croyois pas , lui dit-il , pouvoir vous aimer & vous respecter davantage ; mais ce dernier trait où votre cœur est peint , me prouve qu'avec vous on ne peut donner des bornes à l'amour & au respect. Et toi , dit-il en embrassant Ferval , vertueux & tendre ami , toi dont le sang a coulé pour moi & par mes mains , grand Dieu ! falloit-il encore joindre à ta sublime générosité celle de ta sœur ? Comment puis-je jamais reconnoître tant de bienfaits ? Que de souvenirs amers se mêlent à ma joie ? Oublierez-vous , Mademoiselle , oublieras-tu , cher ami , que je fus si foible lorsque vous étiez si grands ? Ses pleurs l'interrompirent ; il ne dit plus que des mots entrecoupés par ses sanglots. Mademoiselle de Ferval chercha plusieurs fois à tourner

la conversation sur d'autres objets , mais cela ne fut pas possible. Ces discours nous conduisirent à parler de Léonor. Le Marquis saisit cette occasion de répéter ce que j'avois dit à madame de Ferval. Il nous a montré de plus une lettre qu'il reçut de cette fille le jour même que j'étois seule ici & qu'il étoit si troublé. Cette lettre nous apprit l'état où elle est réduite , malade à Bains , sans secours , sans ressources. C'est par le conseil de Valville qu'elle est venue pour séduire de nouveau le Marquis , & empêcher son mariage. Il nous a dit sa réponse : elle est sèche ; mais il lui a envoyé 25 louis. Mademoiselle de Ferval a eu pitié de cette malheureuse : elle a dit à votre frere qu'elle trouvoit la réponse trop dure. Ah ! Ciel , a-t-il dit , dans l'état où j'étois , pouvois-je lui parler autrement ? Elle l'a prié d'envoyer à Bains savoir des nouvelles de Léonor. Elle a voulu absolument qu'on engageât les gens chez qui elle loge à ne point souffrir qu'elle partît d'ici avant huit jours. Je ne fais quel est son projet ; mais il ne peut être que bon. Elle s'est informée ensuite de ce que c'étoit que ce M. de Valville. C'est , a dit le Marquis , une an-

cienn

cienne connoissance ; car il ne mérite pas le nom d'ami ; je l'ai pourtant beaucoup aimé , & j'avoue que je l'ai cru pendant long-temps un conseil excellent pour vivre dans le monde : son air aisé m'avoit ébloui. Il nous a conté tout ce que je savois de cet homme ; mais j'ai obtenu , à force d'instances , qu'il nous lût quelques-unes de ses lettres ; j'avois une curiosité extrême de les voir. Elles sont en vérité originales. Je ne crois pas qu'on puisse avoir le cœur plus gâté & l'âme plus petite. Il a tout l'esprit qu'il faut pour soutenir le ton du jour , & pour embellir le vice. Mademoiselle de Ferval , après avoir entendu tout ce détail avec le plus grand étonnement , dit au Marquis : quoique je n'aie encore aucun titre , Monsieur , pour obtenir que vous me fassiez des graces , j'oserois cependant vous demander celle de renoncer à tout commerce avec un homme aussi profondément vicieux ; car il faut l'être , ce me semble au dernier degré , pour se faire l'apôtre du vice. Du reste , a-t-elle ajoutée en souriant , ce n'est pas vengeance de ma part : ce M. de Valville ne me connoît pas , & je me flatte que vous ne me croyez pas ja-

lousé de son suffrage. Il a peut-être eu pour vous toute l'amitié dont son cœur est susceptible , je lui en fais gré. Mais on est en droit de juger de nous par nos amis , & vous ne voudriez pas qu'un homme de ce caractère passe pour être le vôtre. Je n'aurai jamais d'ami , lui a répondu le Marquis , qui ne le soit de ma femme.

Adieu , ma chere Comtesse ; votre frere vous prie de tout préparer pour recevoir madame de Ferval & toute sa famille , qui accompagneront à Paris les jeunes époux. Nous n'attendons plus qu'après ce que vous nous devez envoyer : sans doute toutes ces formalités sont remplies. J'ai presque autant d'empressement que le Marquis de voir cette union formée. Jugez d'après cela si je l'aime. Pour vous , ma chere , je ne vous parle plus de ma tendre amitié.

L E T T R E C X X X I V .

De madame de Saint-Sever au Marquis.

A Paris, 18 Août

SOyez heureux , mon cher frere , tous mes vœux sont accomplis. Une

femme vertueuse & charmante est le plus grand des biens. Je rends graces au Ciel de vous avoir donné un destin si fortuné. Je ne réponds aujourd'hui à madame de Narton qu'en lui envoyant tous les actes nécessaires pour achever cet ouvrage au gré de sa vive amitié. Mon mari vous embrasse. Nous sommes bien fâchés l'un & l'autre de n'être pas témoins de votre bonheur; mais nous aurons bien-tôt ce plaisir. Je le souhaite ardemment, & je vais tout faire préparer pour votre arrivée.

LETTRE CXXXV.

Du Marquis à madame de Saint-Sever.

A Ferval, 26 Août.

J'Arrive de l'Autel: je suis le plus fortuné de tous les hommes. Madame de Narton se charge de vous faire les détails. Mademoiselle de Fer... Que dis-je? ma chere femme vous embrasse. Adieu. Je ne fais ce que j'écris, mais je vous aime de tout mon cœur.



L E T T R E C X X X V I.

*De madame de Saint-Sever à Madame
de Narton.*

A Ferval , 27 Août.

Hier , ma chere Comtesse , fut le beau jour qui rendit heureux votre frere : nous reçûmes la veille votre paquet ; tout étoit prêt. Madame de Ferval eut avec sa fille un entretien si tendre , si raisonnable , que je crois devoir vous en faire part. Vous le préférez , je crois , au détail de la noce , où d'ailleurs la magnificence n'a point régné ; mais ce qui vaut bien mieux , la joie pure de l'innocence.

Vous allez entrer dans un état nouveau , ma chere fille , dit à mademoiselle de Ferval sa digne mere. L'attachement qu'a pour vous le Marquis , ses vertus , son caractere , bannissent de mon esprit toute frayeur : vous ferez heureuse ; mais apprenez le moyen de conserver son amour & votre bonheur. Vous ne m'avez jamais quittée , ma fille , vous êtes accoutumée à une vie tranquille & douce. Mes caresses ont fait

jusques ici votre félicité ; vous les mé-
 ritiez. Vous avez rempli vos devoirs ;
 mais ces devoirs étoient simples & fa-
 ciles. Votre bonheur ne dépendoit que
 de vous ; & après avoir fait tout ce
 que vous deviez , vous n'aviez plus
 d'inquiétude. Vous n'avez jamais eu à
 combattre l'humeur , l'entêtement , les
 passion vives dans les personnes avec
 lesquelles vous avez vécu. Vous saviez
 que j'observois tout , & que j'applau-
 dissois à tout ce qui étoit bien : cet en-
 couragement est flatteur. Une mere
 tendre ne vit & ne respire que pour ses
 enfants : elle voit avec enthousiasme
 leurs bonnes qualités , & envisage leurs
 défauts avec indulgence. Un époux ,
 ma fille , n'a souvent pas les mêmes
 yeux , il faut vivre pour lui. Notre par-
 tage , sur-tout dans le mariage , c'est
 la douceur , la complaisance , les atten-
 tions tendres , & tout ce qui peut atti-
 rer la confiance & l'attachement. Tu
 trouveras au fond de ton cœur tous
 ces moyens : mais , ma chere , en fau-
 rois-tu faire usage dans des circonstan-
 ces accablantes ? Comment soutien-
 drais-tu le dégoût , la colere , les mé-
 pris de ton mari ? Une femme tendre ,
 vertueuse & raisonnable , qui , malgré

tout ses efforts , se voit en bute à la mauvaise humeur d'un époux , qui n'a jamais la douceur de s'entendre applaudir sur les meilleures actions , qui même est obligée de les cacher , & de paroître avoir des torts pour se faire supporter ; qui dérobe son malheur à tous les yeux ; qui , faisant sans cesse le sacrifice de sa volonté , cherche encore à faire tomber sur elle les fautes qu'elle n'a pu empêcher ; une femme qui , ne prenant des loix que de la vertu & de la raison , ne peut parvenir à faire aimer cette vertu , à faire entendre cette raison. Malgré ses soins & sa douceur persuasive , qui tâche au moins de sauver les dehors , & de faire paroître son mari vertueux & raisonnable ; qu'une telle femme est grande ! qu'elle est estimable ! mais qu'elle est malheureuse ! Aurois-tu ce courage ?

Ah ! ma mere , dit la fille , je n'éprouverai jamais un sort si cruel. Je le fais , dit madame de Ferval ; je te l'ai déjà dit : le bon esprit , l'attachement du Marquis de Roselle & ses vertus m'en répondent ; mais que la comparaison que tu feras à portée de faire de ton sort avec celui de tant de femmes qui méritoient d'en avoir un aussi heureux ,

serve à te faire sentir toute la douceur du tien , & à te mettre en garde contre tout ce qui pourroit altérer un si grand bonheur. Mon dessein n'est pas de t'effrayer ni de t'attrister ; ce seroit une cruauté sans objet ; mais , ma chere , les esprits changent quelquefois ; le meilleur caractère peut , par des événements qu'on ne prévoit pas , s'altérer & devenir difficile : l'amour ne dure pas toujours , il faut se préparer à tout. Je ne connois d'autres ressources à une femme estimable que la patience & le courage. Si tu t'appercevois que ton époux fût moins tendre pour toi , qu'il te retirât sa confiance , qu'il la donnât même à quelqu'autre , redouble alors de soins & d'attentions ; ne prodigue pas des caresses qui pourroient être importunes ; laisse-lui entrevoir une douleur tendre ; mais sur-tout , dans quelque circonstance que ce puisse être , il n'en faut jamais venir aux reproches ; quelque polis , quelque tendres qu'ils soient , ils peuvent faire dans le cœur d'un époux des plaies qui ne se referment point. Si par un malheur dont je ne puis supporter l'idée , & qui n'arrivera point assurément , ton mari s'attachoit à quelqu'autre femme Ah ! ma mere , répondit-

elle vivement , j'en mourrois peut-être de douleur ; mais comme je l'aimerois toujours , je n'emploierois avec lui que ma tendresse ; je tâcherois de regagner toute son affection , & je ferois mon possible pour lui laisser croire que j'ignore mon malheur. Ces sentimens sont très-bons , répondit la mere ; il est cependant des circonstances où l'on ne peut dissimuler : qu'une tristesse douce , sans plaintes , sans aigreur , sied bien alors ! Un air de dédain , de gaieté , est très-déplacé dans ces conjonctures : il marque un détachement très-grand , ou beaucoup d'orgueil. Une épouse vertueuse & tendre est affligée & se trouve humiliée d'un tel malheur. Ces sentimens si naturels sont obligeants pour son mari : qu'elle les lui laisse voir , c'est assez. Qu'il ne lui échappe jamais en présence de cet époux rien d'aigre , rien d'ironique , ni sur son compte , ni sur celui de l'objet qu'il aime : le mieux est de n'en point parler. La coquetterie est une ressource affreuse ; quelques femmes l'emploient : elles espèrent ramener leurs maris par la jalousie ; elles avoient perdu leur amour , elles perdent leur estime , & alors , il n'y a plus d'espoir.

Est-il rien de plus cruel encore que le
fort

fort d'une personne vertueuse unie à un homme jaloux ? Qu'elle se retire du monde , qu'elle s'arme de douceur & de patience , & sur-tout qu'elle ne se plaigne pas. Cette situation, est terrible : tu ne l'éprouveras pas ; mais ma fille , quelque heureuse que soit une union , il n'est pas possible qu'il ne s'élève quelquefois de petits nuages , parce qu'on ne peut sur tous les points être du même avis. Alors , quand la vertu n'est point blessée par les choses qu'un mari exige , quand elles ne sont point directement opposées à la raison , il faut céder , & sacrifier son opinion à la paix & à la soumission pour laquelle nous sommes nées. Il est horrible d'élever les filles dans l'idée qu'elles deviennent leurs maîtresses en se mariant ; elles contractent au contraire la plus grande dépendance. Il faut leur apprendre les moyens de rendre cette dépendance douce , & d'en former le lien de leur union. Nous n'avons que le droit de faire à nos maris des remontrances , mais nous l'avons ce droit. Il faut savoir en user. Quand une fois on possède la confiance de son mari , & qu'on la mérite , on est bien puissante. Céder gaiement dans les petites choses qui n'intéressent que soi , réserver le pouvoir qu'on a sur lui pour

les occasions importantes dans lesquelles il prendroit un travers nuisible ; tâcher , sans avoir l'air de vouloir le convaincre , de l'en faire revenir par la persuasion qui naît de la raison présentée avec les graces de l'amour & de la douceur ; voilà le charme qui nous donne un empire préférable à tout autre ; empire dont il ne faut jamais se prévaloir , ni au dedans , ni au dehors. Dans l'administration domestique , qui est de notre ressort , nous pouvons user plus librement de notre autorité. Dans tout ce qui doit être régi par le mari , comme toutes les affaires d'éclat , y eussions-nous la plus grande part , nous devons en laisser tout l'honneur à nos époux. Il est des cas particuliers que je ne puis prévoir , & que j'excepte.

En un mot , mon enfant , le mariage est un état de soins & de sacrifices ; & sans le sentiment qui rend tout aisé , il est bien difficile d'en remplir les devoirs , même avec de la vertu. Les obligations sont sans doute réciproques ; mais nous sommes appelées à des soins particuliers. La nature , en nous donnant plus de graces , plus d'aménité , plus de délicatesse , nous apprend que c'est à nous à mettre les attentions , les complaisan-

ces, les égards dans ce commerce, d'où nous retirons en échange les fruits de la protection & des travaux plus importants des hommes. La force est leur partage, la douceur est le nôtre; & la force ne résiste point à la douceur. Obéissons pour régner; assujettissons-nous aux petites choses, pour jouir des grandes: ne nous affligeons pas si les hommes n'ont pas pour nous les mêmes attentions: ils n'en font pas susceptibles; s'ils l'étoient, nous n'aurions plus aucun avantage sur eux. Des soins importants les occupent; le soin de plaire, que l'on remplit par les attentions délicates, doit être notre premier objet. Je ne dis point d'employer la coquetterie; elle est méprisable vis-à-vis de tout le monde; elle est indécente à l'égard d'un mari. D'ailleurs je n'ai garde de blâmer un art innocent qui n'a pour but que d'entretenir son amour; au contraire, j'invite les femmes à ne jamais le négliger, il est nécessaire jusques dans le plaisir. Mais, mon enfant, je ne puis te donner là-dessus que des idées générales & vagues. Croyez, maman, a dit mademoiselle de Ferval, que dans toutes les circonstances j'aurai recours à vos conseils & j'obéirai à vos ordres... Mes ordres!

Tu n'auras à en recevoir que de ton mari. Du jour où tu vas te marier, mon autorité cesse..... Quoi ! ma chère maman ! Ne t'afflige point, ma fille, ta mere ne sera plus que ton amie, mais une amie tendre, consolante, utile peut-être. C'est un bonheur pour toi que je connoisse les bornes de mon pouvoir. Si j'exigeois de toi une chose contraire à la volonté de ton mari, ne balance point, c'est à lui que tu devrois obéir, à moins que l'honneur & la vertu ne te le défendissent. Accoutume-toi, ma fille, à cette idée d'obéissance. Elle soutient l'ame dans les occasions où un mari prendroit le ton impérieux. Quand elle t'engageroit à faire plus que ton devoir n'exige, il n'en résulteroit qu'un bien. Le Marquis a trop d'esprit, trop de politesse, trop d'affection & d'estime pour toi, pour prendre jamais le ton de maître; mais tu devras lui en tenir compte, ce sera un motif de plus à ta reconnoissance.

Le Marquis vint nous interrompre. Je lui dis en riant qu'il devoit des remerciements à madame de Ferval sur les leçons qu'elle venoit de donner à sa fille. Est-ce que mademoiselle de Ferval en a besoin, a-t-il dit ? Ce seroit à moi

à en demander , si l'amour seul n'étoit le meilleur des maîtres : mais , ajouta-t-il en regardant avec un air de finesse & de douceur cette charmante personne , ce seroit présumer trop , d'espérer que cet amour pût être aussi fort dans son cœur que dans le mien.

Quoi ! dit madame de Ferval , vous en pouvez douter ? je vais bientôt vous en donner la plus forte preuve ; & au même instant elle remit au Marquis une lettre adorable que sa fille lui écrivit chez moi. Avant qu'il nous eût déclaré sa passion , elle avoit appris la sienne à sa mere. Il regne dans cet aveu une candeur , une vertu , une tendresse qui nous émut tous. Votre frere étoit dans un transport de joie difficile à exprimer. Vous devinez combien , après cela , notre souper fut gai.

Hier , jour du mariage , tous les paysans de nos hameaux vinrent ici. Les filles parées de fleurs , les hommes avec des fusils , des tambours , des violons , nous escortèrent pour conduire nos amants à l'Autel. Le Prêtre , les témoins , tous pleuroient de joie pendant la cérémonie. Nous revînmes avec le même cortège. Madame de Ferval distribua de l'argent aux pauvres , des rubans à tous ,

& fit servir tout le monde à différentes tables, sous des arbres, dans la cour du château. Cette Dame est adorée ici pour les biens qu'elle fait. Quand un des habitants de sa terre est pauvre, & qu'il a plus de quatre enfants, elle se charge des autres; elle les fait nourrir, habiller & instruire à ses frais: elle étend encore sa bienfaisance sur beaucoup d'autres objets; les vieillards, les malades reçoivent secrètement ses secours. Sa fille la secundoit habilement dans toutes ces œuvres. Aussi ces pauvres gens ne cessoient-ils de demander au Ciel les plus précieuses bénédictions pour nos époux. Le plaisir & la gaieté ne sont pas des mots synonymes, ma chère; la tendresse n'est point gaie. Hier nous ne songeâmes à aucuns divertissements. J'eus presque toujours des larmes dans les yeux, & je puis vous jurer que ce jour fut un des plus doux de ma vie. Nous sommes encore tous dans ce ravissement: partagez-le, chère Comtesse.

Voilà une lettre d'une longueur extrême; mais elle ne vous peut ennuyer. Je connois votre cœur; eh! sans cela, vous aimerois-je comme je fais.

L E T T R E C X X X V I I .

*De madame la Marquise de Roselle à
Léonor.*

A Ferval , 28 Août.

CE n'est guère que de ce jour ,
Mademoiselle , que l'intérêt que je
prends à votre état peut vous être de
quelque utilité. Je ne perds point de
temps : les moments sont longs quand
ils sont douloureux. Que la qualité d'é-
pouse du Marquis de Roselle ne me rende
de point à vos yeux un objet de haine
ou d'effroi. Mon premier soin est d'a-
douceir l'horreur de votre situation.
Dites-moi ce que je dois faire pour
vous. Si vous vouliez me confier votre
fort , je vous procurerois une vie douce ,
honnête & aisée ; mais pour la goûter il
faudroit que le Ciel vous fit des graces
particulieres , qu'il n'accorde pas tou-
jours. Je serois au désespoir de vous gê-
ner : je fais que faire du bien à quelqu'un
malgré lui , ce n'est point lui en faire.
Si le genre de vie que je vous propose ,
& pour lequel il faut autant de tranquil-
lité & d'amour pour la vertu , que de pu-

reté dans les mœurs ; si ce genre de vie peut vous être agréable , je vous assurerai le sort le plus doux. Si le Ciel n'a point encore touché votre cœur , si vous sentez des dégoûts insurmontables pour la retraite , je ne vous forcerai point d'aller vous y ensevelir , en vous menaçant de ne rien faire pour vous. Non. Si vous voulez rentrer dans le monde , j'aurai soin de votre retour à Paris , & de vous y procurer des secours. Mais si vous acceptiez ma première proposition , tout mon désir seroit de vous rendre heureuse , & de vous faire goûter les avantages de la vertu. Il est toujours temps d'y recourir , Mademoiselle. Il est des foiblesses que les hommes , même , ceux qui les ont fait naître , ne pardonnent point ; mais Dieu , plus indulgent , accorde au repentir sincère un généreux pardon. Jetez-vous dans ses bras , c'est tout ce que je souhaite. Répondez-moi , je vous prie , après une sérieuse réflexion. Je vous laisse huit jours pour vous décider. Je désire bien sincèrement de contribuer à votre bonheur.

L E T T R E C X X X V I I I .

De Léonor à madame la Marquise de Roselle.

A Bains , 29 Août.

H Elas ! Madame , puis-je le croire ? C'est vous qui daignez vous intéresser à mon sort , vous abaisser à écrire à une malheureuse Mes pleurs baignent mon visage . . . L'aurois-je jamais pensé , que ce seroit vous qui me tendriez une main secourable ? Ma reconnaissance est si grande , que mon cœur n'y peut trouver d'expressions. Ma misere & vos secours ne sont pas ce que je sens le plus vivement , c'est votre bonté qui me touche jusqu'au fond de l'ame. Ah ! quel cœur seroit assez vicieux , pour ne pas adorer la vertu , quand vous la présentez ? Vous l'avouërai-je , Madame ? je m'en étois fait une idée terrible de cette vertu. Hélas ? on ne me l'avoit montrée que dure , hautaine , inexorable ; c'est la vôtre que j'aime : c'est à cette vertu douce & compatissante que mon cœur se rend ; ce n'est que devant vous , Madame , que j'ose en pro-

noncer le nom.... Ah! quelle différence de vos tendres discours à ceux qu'on m'a toujours tenus ! Est-il besoin de réfléchir pour vous répondre , Madame ? il ne faut que sentir. Je me jette à vos pieds, je remets ma destinée entre vos mains , & ne craignez point d'hypocrisie de ma part ; je renonce d'avance à vos bienfaits , si je puis m'en rendre indigne ; mais si l'avenir peut à vos yeux effacer le passé.... Madame , je connois bien mal encore cette vertu que vous me faites adorer ; mais l'envie de justifier vos bontés me rendra tout possible. Hélas ! je ne vois encore que vous , Madame ; mon cœur n'est pénétré que de reconnaissance : vous avez devancé les faveurs du Ciel ; mais je les mériterai peut-être en me rendant digne des vôtres. J'ai l'honneur d'être , avec un très-profond respect ,



L E T T R E C X X X I X.

De madame de Narton à madame de Saint-Sever.

A Ferval, 9 Septembre.

SAvez-vous, Madame, quel est le premier objet dont madame de Roselle s'est occupée après son mariage, quelle grace elle a demandée à son mari, quel bien elle a fait ? C'a été de retirer Léonor de la misère & du vice, de lui faire assurer une pension de 15000 liv. pour vivre dans un couvent de Nancy, de l'y faire conduire, avec des circonstances qui toutes sont de nouveaux bienfaits. Le Marquis a fait éclater un plaisir vif à satisfaire le désir de sa femme. Ferval, qui ne peut oublier la conduite & le caractère de Léonor, en louant la bienfaisance, blâmoit le bienfait, comme un encouragement au vice, & comme une sorte de vol fait aux honnêtes malheureux. Madame de Roselle a dit qu'elle ne prétendoit pas

donner cette action pour modele , & qu'elle avouoit que dans cette générosité elle avoit un peu cherché sa satisfaction particuliere ; qu'il falloit lui pardonner ce retour sur elle ; que les circonstances déterminoient les bienfaits , & que s'il y avoit un honnête homme à secourir , elle trouveroit peut-être encore sur qui reprendre les secours qu'elle lui auroit dérobés pour Léonor ; que si cet exemple , fait pour être ignoré , pouvoit encourager au vice quelqu'ame déjà décidée sans doute à l'embrasser , c'étoit du moins un bien certain que de retirer quelqu'un du crime , & que tout avoit ses inconvénients ; qu'elle avoit annoncé au couvent Léonor sur un ton honnête , pour qu'une bonne réputation l'encourageât à une bonne conduite ; que d'ailleurs elle n'étoit point juge ; qu'elle n'avoit été que solliciteuse , & qu'on l'avoit exaucée. Cependant Ferval , à qui nous nous joignîmes , gagna que la pension cesseroit si Léonor quittoit le couvent sans le consentement du Marquis. Cette fille a été conduite à Nancy : elle n'a fait que pleurer d'attendrissement pendant toute la route.

Voilà , ma chere amie , l'usage que

votre belle-sœur fait de ses nouveaux avantages. Elle brûle d'impatience de vous embrasser & de mériter votre amitié. Vous la verrez bientôt avec toute sa famille ; & moi je resterai ici seule , avec les plus délicieux souvenirs. Mes affaires ne me permettront de retourner à Paris qu'au commencement de l'année , j'y retrouverai madame de Ferval , & je partagerai votre joie. J'ai joui , il est bien juste que vous jouissiez à votre tour. Nous ne ferons ensuite qu'une famille , quand je serai délivrée de mes embarras.



L E T T R E C X L.

De madame de Saint-Sever à madame de Narton.

A Paris , 1^{er} Novembre.

CE n'est pas assez , chere amie , que je vous aie fait savoir l'heureuse arrivée de nos voyageurs , & que vous soyez informée de la santé de tous ; il faut à mon cœur quelque chose de plus. Malgré les embarras & les plaisirs où je suis livrée , je ne puis résister au désir de vous remercier plus tendrement que jamais du présent inestimable que nous avons reçu de vos mains. Ma belle-sœur est adorable ; elle a assez d'art pour pouvoir le disputer aux plus belles , & assez de vertu pour pouvoir se passer de beauté. Je l'examine à tous les instants , dans toutes les circonstances , & je découvre toujours en elle quelques nouveaux traits de mérite. Elle me semble réunir toutes les sortes d'esprits. Chacun peut croire qu'elle a le sien , tant elle fait se mettre à l'unisson. Ce n'est point un effet de l'art , sa bonté seule lui donne ce talent. Avec moi , par exemple , elle est ten-

dire & carressante : avec monsieur de Saint-Sever elle est gaie, elle rit, elle badine, elle se prête de bonne grace à la plaisanterie. Personne ne saisit comme elle l'à-propos du moment. Depuis près d'un mois qu'elle est ici, elle a toujours pris le ton qu'il faut avec toutes les personnes qu'elle a vues. Elle a l'air timide ; mais c'est une timidité charmante, qui ne prend rien sur l'agrément, & qui fait l'augmenter ; cet air intéresse, & ne dépare point. Quoique timide, elle ne se déconcerte jamais. Toute aimable qu'elle est, elle n'a point de prétention ; elle cherche à plaire, & point du tout à briller. Comme elle ne craint point d'avoir l'air provincial, elle ne l'a point. Voilà l'avantage de cet air naturel que tout le monde aime, & que si peu de femmes conservent ici. Madame de Ferval, que je respecte de tout mon cœur, est à Paris comme vous me l'avez peinte au fond de son château. Ses deux autres filles sont le modèle des jeunes personnes ; elles égayaient, elles animaient notre société. Jamais de caprices, jamais d'humeur, toujours l'air content. Reconnaissantes & charmées des moindres attentions qu'on a pour elles, elles n'en

exigent point , & ne s'imaginent pas qu'on doive les compter pour quelque chose. Cela est d'autant plus estimable en elles , que leur mere ne les oublie pas un instant : mais elle leur a sans doute appris qu'on peut les oublier , & qu'elles ne s'en devroient point étonner.

Voilà monsieur de Saint-Sever qui lit par-dessus mon épaule , & qui me prie de lui céder la plume. Je retourne auprès de ces Dames , & je vous laisse mon mari. Adieu , ma chere,

* Vraiment , Madame , je suis amoureux, moi, de ma belle-sœur, de sa mere, de ses sœurs & de toute la famille. Ces petites filles , par exemple , elles ne sont ni contraintes ni embarrassantes dans la société, & vous auriez vraiment du plaisir à voir comme je joue de bon cœur avec elles. Madame de Ferval , voilà une femme ; elle a un air tout-à-la-fois noble & simple ; je ne fais pas comment elle fait , mais elle en impose & on l'aime. Je crois bien que nos élégantes , avec leurs afféteries & leurs grimaces , ont trouvé des défauts à nos Provinciales ;

* Le reste de cette Lettre est de monsieur de Saint-Sever.

les ; mais elles n'ont pas osé le dire : elles n'ont fait que louer. Et Valville... *L'Agréable* s'est présenté trois fois à la porte du Marquis ; mais on y avoit mis bon ordre. Il auroit volontiers forcé la garde , car il mouroit d'envie de voir madame de Roselle. Enfin il s'est battu en retraite , & il s'est contenté d'aller lorgner notre mariée à l'Opéra. Il l'a trouvée *jolie , d'honneur jolie* , & après être adroitement parvenu à faire passer , par d'autres mains , à madame de Roselle l'hommage qu'il rend à sa beauté , il a tenté de nouveau sa porte ; mais toujours le même succès. *C'est dommage ; car elle est bien , mais très-bien. Je n'en augurois pas mal. On l'auroit façonnée. Il y a là l'étoffe d'une femme à la mode. Mais la pauvre petite femme ! De Roselle est jaloux , je la plains . il va chasser de chez lui la bonne compagnie ; il enterrera sa femme avec sa sœur. La pauvre enfant ! Ce sera une vertu , une madame de Saint-Sever : voyez la belle chose !* Vous savez , Madame , combien nous sommes offensés de ces injures. Madame de Roselle a exigé de son mari qu'il mépriseroit toutes les épigrammes de ce joli Monsieur. C'est une femme singulière. Croiriez-vous que je n'ai vu ni entendu , ni Marchan-

des de modes, ni Marchands, ni Bijoutiers, ni tout cet attirail qui fait le bonheur des jeunes mariées, & le tourment de ceux qui les environnent ? Les emplettes se sont faites comme un mauvais coup, le matin, à la fourdine, sans que je m'en sois aperçu : voilà qui est charmant ; qu'en pensez-vous ? On dit que madame de Roselle trouvoit tout toujours trop beau pour elle, & jamais assez lorsqu'elle achetoit pour les autres. Oh, Madame, on en fait peu de ces femmes-là, sur-tout dans ce pays-ci ! En vérité, j'imagine que nos femmes ne se croiroient pas bien mariées, à l'être avec si peu de fracas & d'appareil. Enfin il ne paroît qu'il y ait eu des noces, qu'à la joie qui brille sur tous les visages. Nous sommes tous d'un contentement, d'une allégresse comme si nous venions de renaître. Je vous en rends, Madame, les actions de grâces les plus vives. Vous nous avez fait un présent inestimable ; & je ne puis vous offrir en revanche que l'attachement, la reconnoissance, & le respect avec lequel, &c.



L E T T R E C X L I.

*De madame de Narton à monsieur & à
madame de Saint-Sever.*

A Varenne , 15 Novembre.

Que vos sentiments pour madame de Roselle & pour sa famille me donnent de joie , mes chers amis ! Qu'ils m'affectent vivement , quelque préparée que j'y fusse ! Je suis fiere d'avoir eu quelque part à cet événement. Je ne veux pas vous distraire de vos plaisirs par le détail des miseres qui m'occupent ici. Les moments sont précieux , quand ils sont agréables , comme les vôtres le sont à présent. Je me flatte d'être bientôt en état d'aller m'entretenir avec mes bons amis , qui me tiennent lieu de famille. Voilà une lettre de Léonor au Marquis , qu'est-ce qu'elle contient ? J'en suis curieuse. La conduite de cette fille est aujourd'hui très-décente , & son changement paroît sincere. La misere , la souffrance , l'aspect de la mort l'avoient rendue plus sage : la générosité de madame de Roselle l'a disposée à de-

venir vertueuse , tant est puissant l'empire de la vertu bienfaisante ! le Ciel fera le reste. Mille & mille tendres compliments. Je prie M. de S. Sever de vouloir bien s'en charger auprès de ces Dames.

LETTRE CXLII.

Du Marquis de Roselle à madame de Narton.

A Paris, 20 Novembre.

M Adamé , vous connoissez mon cœur , & le prix du bienfait que j'ai reçu de vous ; je n'ai pas besoin de vous exprimer ma reconnoissance ; mon amour & le sentiment de mon bonheur lui communique leur enthousiasme. Croiriez-vous , Madame , que j'ai encore une grace à vous demander à l'égard de ma divine femme ? Elle me désespère par son air de réserve & de soumission qui m'humilie. Vous la connoissez , Madame , & je me connois ; n'est-ce pas à moi à suivre en tout ses conseils & ses volontés ? Y a-t-il des hommes assez barbares pour ne pas sentir que la supériorité des talents , de l'esprit , de la

raison & des vertus, donne aux femmes qui l'ont reçue du Ciel, des droits qu'ils réclament si souvent avec autant de dureté que d'injustice ? Agréez les tendres hommages des heureux que vous avez faits ; & de tous ceux qui s'intéressent à leur bonheur. J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de Léonor, c'est un beau triomphe pour ma femme. Nous attendons impatiemment le jour où votre présence comblera notre joie.

LETTRE CXLIII.

De Léonor au Marquis.

A Nancy, 13. Novembre.

VOs bienfaits, Monsieur, me donnent le droit de vous présenter mes hommages. Daignez recevoir les expressions de ma reconnoissance ; elle est vive, elle sera éternelle. Je connois votre cœur, & je me persuade que vous apprendrez avec plaisir l'effet qu'ont produit sur le mien vos bontés, & celles de madame la Marquise de Roselle.

C'est à ses généreux soins que je dois la révolution qui s'est faite dans mon

[illegible]

motifs de repentir. L'effroi , la terreur ont d'abord accablé mon ame : des sentimens plus doux ont succédé à ceux-là. Enfin , Monsieur , le Ciel m'a fait la grâce de me donner assez de tranquillité pour sentir l'étendue de ses faveurs , & pour en espérer de plus grandes encore ; c'est à les obtenir que je vais employer le reste de ma vie. Ma langueur , qui continue , malgré les remèdes , me fait penser que mes fautes ont abrégé mes jours : trop heureuse que le Ciel daigne agréer cette expiation !

C'étoit à madame de Roselle que je devois rendre compte de l'effet de ses soins. Mes efforts pour entrer dans les sentiers de la vertu , sont des succès pour elle. Mais , Monsieur , des raisons plus fortes m'engagent à vous adresser directement mes actions de grâces. Je vous dois des aveux , que , tout honteux qu'ils sont , l'honneur m'ordonne de vous faire. Mon premier devoir est de me montrer à vos yeux telle que j'ai été , & de vous apprendre quelle étoit celle dont vous avez voulu devenir l'époux. Si jamais vos enfans étoient assez malheureux pour se laisser séduire par mes semblables , lisez-leur ma lettre. Qu'ils y voient que l'intérêt seul me dictoit ce

que je vous disois de plus tendre : que je ne vous aimois point : que m'étant vendue à la débauche dès mes plus jeunes années , mon cœur n'étoit susceptible d'aucun sentiment délicat : que je vous aurois trahi à chaque occasion pour un homme ou plus riche ou plus prodigue : qu'après avoir séduit une foule de jeunes gens par les attraits de la volupté , après avoir corrompu leurs mœurs , & consumé leur fortune , je méditai de conquérir la vôtre : qu'attentive aux progrès de votre passion , j'eus recours aux manèges de l'intrigue , à l'hypocrisie de vertu , & vous amenai au point de vous avilir jusqu'à vouloir m'épouser publiquement. Voilà ma plus grande noirceur : noirceur horrible , dont plusieurs exemples m'avoient donné l'idée , & contre laquelle l'autorité devoit sévir ! Quel ami vous avez dans M. de Ferval ! Il m'a démasquée. Il a exposé sa vie pour empêcher la honte & le malheur de la vôtre ! Il périssoit ! ... mais de tels événements m'affectoient peu. J'étois accoutumée à ces horreurs. Je ne voyois dans le sang versé pour moi qu'un nouvel hommage rendu à mes charmes : des amis devenus rivaux s'égorgeant à mon sujet , ne me sembloient qu'un triomphe de

de plus. Si je n'avois craint les regards de la Justice , j'aurois été ravie de l'éclat qu'un duel répandoit sur moi , & ce sentiment fut toujours le seul qui m'occupât dans ces circonstances affreuses , que mes artifices ont rendues fréquentes. Un caprice , une fantaisie , pouvoient m'attacher par hazard à un être aussi vil que moi , avec qui j'aurois pu en liberté montrer toute ma bassesse ; ce Bizac en est bien la preuve ! mais jamais je n'aurois eu cette fantaisie , ni pour vous , Monsieur , ni pour tout honnête homme. Un cœur vertueux , une belle ame n'étoient point faits pour me toucher. L'amant aimé n'est jamais celui qui donne : loin de vous tenir compte de votre tendresse , vous ne me paroissiez que foible , & fait pour être dupe. C'étoit à l'ambition seule de devenir votre femme que je sacrifiois mon avarice en refusant vos présents. Oui , tous les traits de défintéressement , de générosité , de reconnoissance que j'étois à vos regards , n'étoient que des ressorts bas , inventés par le vice , pour contrefaire & séduire la vertu. Voilà , voilà , Monsieur , quelle étoit l'ame de cette indigne créature à qui vous vouliez tout sacrifier.

Je dois vous avouer encore que tous

II. Partie.

P

mes regrets , après notre rupture , ont été de n'avoir pas suivi la route la plus sûre pour fixer une ame telle que la vôtre. Si vous m'aviez rendue mere , s'il avoit existé un gage de votre passion , avec quelle adresse n'en aurois-je pas su profiter ? Immoler votre gloire à l'amour paternel , ne vous auroit plus semblé un déshonneur. Sans m'estimer , n'ayant plus même pour moi de passion forte , vous n'auriez pu résister aux caresses d'un enfant qui vous auroit demandé de lui donner un pere. Cet enfant formé par mes soins , adroitement tendre , auroit tout obtenu de vous. C'en étoit fait , vous assuriez son état , en remplissant les vues ambitieuses de sa coupable mere. Eh ! de quel œil les témoins de mon ignominie vous auroient-ils vu ? De quel front auriez-vous pu soutenir leurs regards & ceux de votre famille ? Méprisé le reste de votre vie , obligé de vous dérober à la société , ou d'y essuyer chaque jour de nouvelles humiliations , le cœur plein de honte & de regrets , la mort seule eût pu finir vos amertumes. Tremblez à la vue du précipice où je vous aurois plongé !

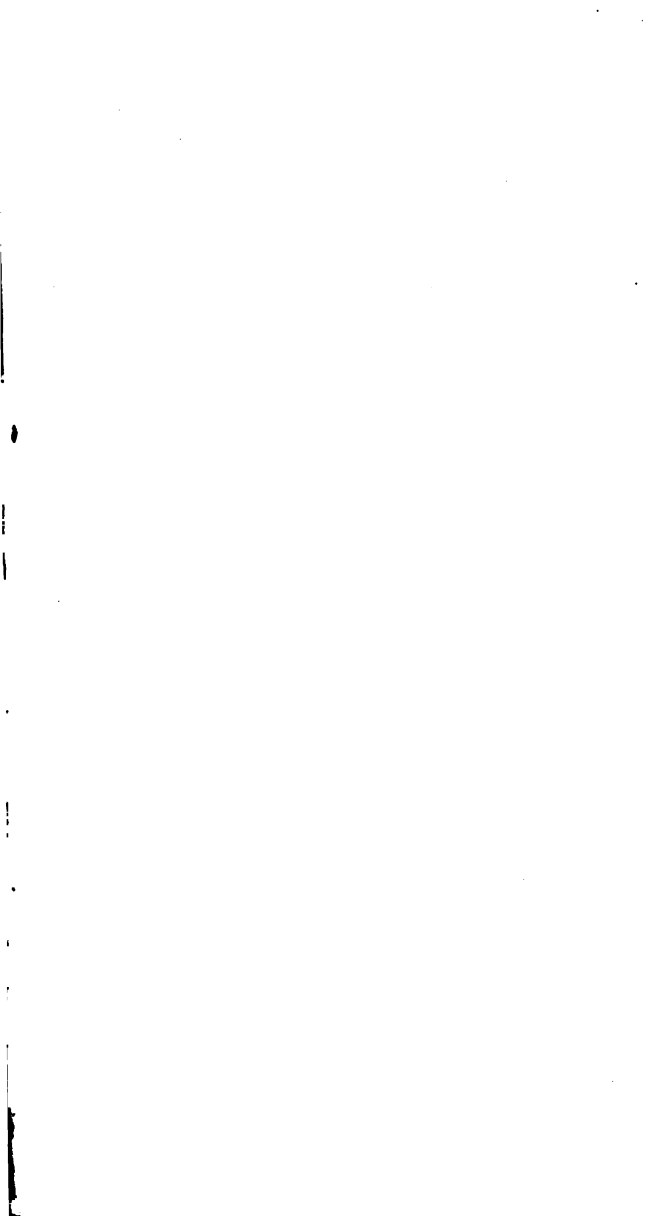
Voilà , Monsieur , ce que mes remords , ma reconnoissance , la vertu

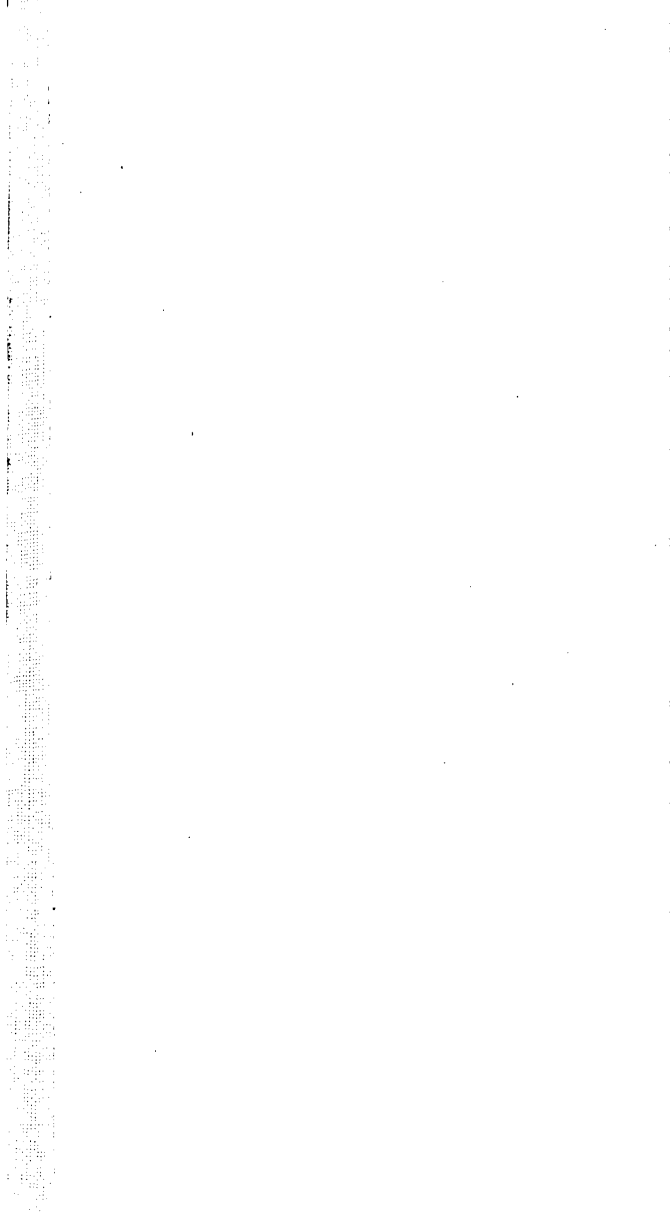
dont vous m'avez frayé la route ; voilà tout ce que ces sentiments réunis m'ont forcé de vous déclarer. Jouiez du bonheur pur qui vous a été réservé. Félicitez-vous sans cesse de vous voir arraché à mes dangereux liens , & d'avoir mérité la plus aimable & la plus vertueuse des femmes. Le cœur plein de vos bienfaits & de mes fautes ; si j'ose , après tant de crimes , invoquer le Ciel pour d'autres que pour moi , je ne cesserai de lui demander pour vous , Monsieur , & pour madame la Marquise de Roselle , les plus grandes faveurs ; & ce sera l'emploi le plus doux du reste d'une vie prête à s'éteindre.

F I N.

OK

Wet







NOV 10 1931

